les requins d'acier

HENRI VERNES

UNE AVENTURE DE

BOB MORANE



marabout junior

LA COLLECTION JEUNE POUR TOUS LES AGES

HENRI VERNES

BOB MORANE

LES REQUINS D'ACIER





marabout junior

Chapitre I

De sa puissante étrave, le paquebot South-Dakota fendait à la façon d'un gigantesque couperet les eaux bleues du Pacifique, laissant derrière lui un large sillage d'argent. Accoudé à la lisse, Bob Morane suivait la fuite des poissons volants qui, effarouchés par le navire, filaient au ras de l'eau, telles de grosses libellules, en faisant vibrer convulsivement leurs nageoires. Contre le flanc du paquebot, la longue forme fuselée d'un requin glissa soudain, en quête sans doute de quelque déchet provenant des cuisines, puis disparut dans les profondeurs.

Bob Morane se redressa, poussa un soupir d'ennui et glissa les doigts de sa main droite ouverte dans la brosse de ses cheveux. En vieux navigateur, il ne pouvait s'empêcher de goûter le charme toujours renouvelé des voyages en mer ; mais, chez lui, l'homme d'action en regrettait cependant la monotonie. Il était loin le temps où, le Leïca en batterie, il demeurait les yeux fixés sur l'horizon, dans l'espoir de voir surgir au-dessus des flots, le vieux serpent de mer des légendes ou encore les tentacules gigantesques d'un kraken. Mais il savait à présent que ni le serpent de mer, ni le kraken qui, à l'époque de la navigation à voile, apparaissaient parfois aux marins effrayés, ne se montreraient, effarouchés qu'ils étaient sans doute par le bruit des hélices. Tout ce qui restait à faire au voyageur-photographe, c'était de saisir le vol des goélands suivant le bateau, ou encore la fugitive fulguration du rayon vert ; mais Bob avait fixé déjà sur la pellicule des centaines de goélands et plusieurs rayons verts, et cela sous toutes les latitudes.

Le South-Dakota avait quitté Honolulu la veille, chargé de son habituelle cargaison de touristes, et dans quatre ou cinq jours, il atteindrait San-Francisco. Commandité par un grand magazine français, Morane venait d'accomplir un vaste périple à travers les îles de Polynésie et, à présent, son voyage s'achevait. Bien sûr, il y

aurait encore ce bond à accomplir au-dessus des États-Unis, puis un nouveau bond par-dessus l'Atlantique. Ensuite, ce serait Paris et le petit appartement du quai Voltaire. À cette seule évocation, Bob désira se retrouver chez lui, parmi ses livres et ses « curios » glanés aux quatre coins du globe. Aussitôt, il sourit.

— Je suis un type dans le genre d'Ulysse, murmura-t-il, aventurier et pantouflard. Quand je suis chez moi, je n'ai qu'une seule pensée : être ailleurs, là où il se passe quelque chose ; quand je suis ailleurs au contraire, je me sens pressé de rentrer chez moi, pour goûter aux joies paisibles du home…

Haussant les épaules, Morane se détourna et se mit à marcher le long de la lisse, vers le pont des secondes. Quand il y fut parvenu, à travers la foule des passagères en robes claires et des passagers aux costumes de chantoung, il repéra aussitôt un transatlantique libre et s'y étendit. Tout près, traînait un journal déplié. C'était un exemplaire d'un quotidien d'Honolulu, datant de l'avant-veille. Bob le prit et jeta dessus un coup d'œil distrait.

Presque aussitôt un titre retint son attention :

NOUVELLE AGRESSION EN PLEIN OCÉAN – LE PAQUEBOT FRANÇAIS « FORT-LIBERTÉ » REÇOIT DE MYSTÉRIEUX VISITEURS.

Nouméa, le 15 janvier. – Il semble que les énigmatiques pilleurs de navires qui, depuis quelques semaines, n'avaient plus fait parler d'eux, viennent de reprendre leur sinistre activité.

Voilà deux jours, le paquebot français Fort-Liberté, à destination de la Nouvelle-Calédonie, se dirigeait vers son escale de Papeete quand, en pleine nuit, une troupe d'hommes masqués de toile verte et armés de mitraillettes fit irruption à son bord. Tous les passagers et membres de l'équipage furent tirés de leurs cabines et réunis dans la salle à manger des premières classes. Alors commença le pillage du paquebot. Tandis que plusieurs bandits tenaient en respect les passagers, leurs acolytes faisaient sauter le coffre du bord et faisaient main basse sur les valeurs et bijoux qui y étaient entreposés. Le Fort-Liberté transportait une importante cargaison

d'or, destinée à des banques de Papeete et de Nouméa. Bien entendu, cet or fut, lui aussi, raflé par les pillards. Un steward et un mécanicien qui tentaient de s'opposer à l'action des bandits, furent abattus sans pitié…

Une fois leur butin réuni, les bandits firent l'obscurité dans tout le bâtiment et, après avoir barricadé de l'extérieur les portes d'accès à la salle à manger, ils quittèrent le bord aussi mystérieusement qu'ils étaient venus. Lorsque les passagers et le personnel du paquebot parvinrent à quitter la salle à manger des premières classes, leurs agresseurs avaient disparu sans laisser de traces et toutes les recherches accomplies à travers le navire demeurèrent vaines. Aucun bâtiment ne fut non plus repéré dans les parages.

Il s'agit donc de la dixième agression de ce genre en moins de six mois. Deux des agressions précédentes concernaient elles aussi des paquebots renfermant, l'un, une importante quantité de platine, l'autre des diamants. Comme dans le cas du Fort-Liberté, les hommes masqués montèrent à bord nuitamment, accomplirent leur besogne et disparurent sans laisser de traces.

Quels sont ces énigmatiques forbans ? C'est ce que toutes les polices du Pacifique se demandent. On parle déjà d'une nouvelle Flibuste, dotée de moyens puissants, et certaines compagnies maritimes envisageraient, sur la demande expresse des assureurs, de poster des gardes armés à bord de leurs bâtiments commerciaux.

Mais peut-être les enquêteurs, montés à bord du Fort-Liberté à l'escale de Papeete, parviendront-ils à jeter quelque lueur sur cette ténébreuse affaire…

Juste en dessous de cet article, un court entrefilet disait :

LE JEUNE ROI DE L'ÉTAIN QUITTE DÉFINITIVEMENT LES ÎLES HAWAÏ.

Honolulu, le 16 janvier. – Le bruit selon lequel James Herbie junior, le fils aîné du roi de l'étain, quitterait Honolulu sous peu, vient d'être confirmé. James Herbie junior, depuis six mois notre hôte,

s’embarquera en effet après-demain à bord du paquebot South-Dakota, à destination des États-Unis, où son père le rappelle…

Bob Morane laissa retomber le journal et sourit narquoisement.

« Il s’en passe des choses, sur notre fichue vieille planète, songe-t-il. Non seulement les flibustiers semblent reprendre du poil de la bête, mais les milliardaires se mettent à quitter les îles bénies. Tout cela ne présage vraiment rien de bon. Le jour où lesdits milliardaires voudront à tout prix distribuer leurs fortunes, ce sera la fin de tout, et il sera temps de faire ses bagages et de partir à la recherche d’un petit coin tranquille, où tout tourne bien rond, du côté de la Voie Lactée…»

Un toussotement tout proche lui fit lever la tête. Un steward se tenait à un mètre de son fauteuil.

— Commandant Morane ? demanda-t-il à l’adresse de Bob.

Morane répondit par un hochement de tête.

— Le commissaire de bord vous demande, commandant. Il vous attend dans son bureau…

Bob savait que l’on pouvait faire attendre un amiral, un président de la république, un roi, un empereur, mais pas un commissaire de bord. Surtout pas un commissaire de bord. Il abandonna son fauteuil et gagna le couloir des premières classes.

*

* *

Le commissaire montrait un œil vigilant derrière ses lunettes à verres épais, cerclés d’or. Quand Morane pénétra dans son bureau, il était assis derrière une étroite table de travail. Il désigna un siège à Bob et lui demanda à brûle-pourpoint :

— Êtes-vous content du service à bord, commandant Morane ?

Bob hocha la tête et sourit.

— Je n’ai pas à m’en plaindre, dit-il. J’ai pas mal bourlingué dans mon existence, sur des bateaux de toute origine, et il m’est arrivé de tomber plus mal… Pour être plus précis, je trouve que les passagers du South-Dakota sont soignés comme des coqs en pâte…

L'officier eut une moue de satisfaction, tout comme si le compliment lui était directement adressé.

— Vous serait-il agréable de passer en première classe ? interrogea-t-il.

Morane ne répondit pas tout de suite. Il ne s'étonnait pas de cette demande, car sur les paquebots des grandes compagnies transatlantiques, certains passagers – journalistes, romanciers, savants ou explorateurs – jouissent souvent d'une telle faveur, et il en avait profité lui-même à différentes reprises.

— J'accepterai volontiers, dit-il.

Le commissaire se détendit, un peu comme s'il s'était attendu à un refus. Le fait que Morane acceptait la faveur avec calme, un peu comme si celle-ci lui était due, le rassurait.

— Une cabine de luxe est vide, fit-il encore. James Herbie junior, le fils du roi de l'étain, devait l'occuper mais, à la dernière minute, il a préféré prendre l'avion… Si vous voulez me suivre, je vais vous montrer la cabine en question…

Le commissaire se leva et sortit, suivi de Morane, pour s'arrêter bientôt devant une porte d'acajou poli, marquée d'un numéro 3, qu'il poussa. L'appartement se composait d'une chambre, d'un petit salon et d'un cabinet de toilette, le tout luxueusement meublé.

— J'espère que vous serez à l'aise, ici, commandant Morane, dit l'officier. Un steward vous apportera vos bagages…

Bob remercia chaleureusement son interlocuteur, et le commissaire allait se retirer quand il se ravisa tout à coup.

— J'oubliais, dit-il, le commandant de bord et moi voudrions vous avoir à notre table, ce soir, pour le dîner…

— J'accepte l'invitation, répondit Morane, et remerciez le commandant de l'honneur qu'il me fait…

Quand Bob se retrouva seul, il inspecta avec soin l'appartement. Malgré son exiguïté, il rappelait un peu celui de quelque hôtel de grand luxe. Le lit était en bois doré et un tapis plein étouffait le bruit des pas. Seuls, les hublots cerclés de cuivre rappelaient que l'on se trouvait en haute mer.

« Allons, songea Bob, me voilà soigné comme un pacha… Mais pourquoi s'encombrer de vains scrupules ! Comme le locataire de

cet appartement s'est dédit à la dernière minute, le montant en a sans doute été payé, et cette largesse à mon égard ne doit rien coûter à la compagnie. Naturellement, l'intention compte avant tout… Dans le fond, James Herbie junior a eu une riche idée en ne s'embarquant pas…»

Une fois encore, Bob laissa errer ses regards autour de lui, puis il dit à haute voix :

— Ainsi j'occupe la place d'un milliardaire. J'ai toujours cru que cela me ferait une autre impression. Mais non, je ne me sens pas changé. Peut-être suis-je réellement modeste, après tout… Voyons ce que cela donnera si je m'assieds dans ce fauteuil…

Entre le lit et une petite table à pieds dorés se trouvait disposé un profond fauteuil recouvert de tissu broché. Morane s'y laissa tomber, s'y carra confortablement et étendit ses jambes devant lui. Durant quelques secondes, il attendit, comme s'il comptait sur une soudaine métamorphose. Mais rien ne se passa. Il demeurait Bob Morane de la tête aux pieds et rien ne lui donnait l'impression que son compte en banque eu soudain grossi dans des proportions appréciables.

Chapitre II

À travers la nuit d'un bleu profond, le paquebot avançait à présent, seul point lumineux sur l'océan désert. Il était trois heures du matin et tout le monde dormait à bord, sauf sur la dunette où des hommes veillaient sur la destinée du vaisseau.

Soudain, à l'arrière, une main sortit de la nuit et comme jaillie des flots, agrippa l'un des montants de la rambarde. Une seconde main vint s'y fixer elle aussi. Il y eut quelques secondes d'attente, puis un homme se hissa le long de la lisse, se laissa basculer et roula sur le pont. Presque aussitôt, un second personnage vint le rejoindre. À vrai dire, ils se ressemblaient. Tous deux étaient vêtus d'une combinaison de toile verte et chaussés d'espadrilles. Dans leur dos, ils portaient chacun une mitraillette Thompson passée en sautoir. Leurs visages se trouvaient cachés par une cagoule, également de toile verte, percée de deux trous à la place des yeux.

Les deux hommes demeuraient tapis silencieusement, dans l'ombre de la rambarde, à guetter le moindre bruit. Au bout d'un moment, ils échangèrent un bref regard, et l'un d'eux souffla :

— Allons-y…

Détachant leurs mitraillettes et les tenant prêtes à l'usage, ils se dressèrent et, plus silencieux que des ombres, filèrent en direction de la dunette. Ils l'atteignirent sans encombre et en gravirent l'escalier extérieur, au sommet duquel se trouvait une porte. L'un des deux hommes l'ouvrit, et ils se glissèrent dans la coursive. Deux nouvelles portes s'ouvraient devant eux, menant l'une au poste du télégraphe et, l'autre, à la timonerie.

Le premier des deux hommes masqués se tourna vers son compagnon et, de la tête, lui désigna la première porte. L'autre eut un signe d'assentiment, poussa la porte et entra résolument dans le poste du télégraphiste.

À son tour, le second homme masqué ouvrit la porte de la cabine de commandement et se dressa sur le seuil, sa mitraillette braquée sur les trois hommes qui l'occupaient.

— Pas un mot, fit-il d'une voix calme, pas un geste superflu, sinon…

Le mouvement de son arme soulignait cette menace ébauchée.

— Faites mettre en panne, dit encore l'homme masqué.

Comme personne ne bougeait, il répéta, mais cette fois à l'adresse du commandant en second, présent dans la timonerie.

— Faites mettre en panne !

Cette fois, la voix était nette, tranchante, et le second comprit que, sous la menace de la mitraillette, il lui fallait obéir. Il s'approcha du chadburn et manœuvra les manettes, donnant ordre aux machines de stopper. Là-bas, dans les profondeurs du bâtiment, le trépidement des diesels s'atténua, mourut peu à peu et le paquebot, après avoir couru sur son erre, s'arrêta tout à fait. À ce moment seulement, le second sembla retrouver la parole.

— Que nous voulez-vous ? demanda-t-il.

— Vous le saurez toujours bien assez tôt, répondit l'homme à la mitraillette. Tout ce que je puis vous dire c'est que, si vous vous tenez tranquilles, il ne vous sera fait aucun mal. Et maintenant, tous face au mur…

D'autres hommes encagoulés de vert et porteurs de mitraillettes ne tardèrent pas à apparaître et, une demi-heure plus tard, toute la population du paquebot, passagers, officiers et hommes d'équipage, se trouvait réunie, sous la menace des mitraillettes, dans la salle à manger des premières classes. Les volets des hublots avaient été fermés comme en prévision d'une tempête et, de cette foule d'hommes en pyjamas et de femmes en robes de nuit émanait une impression d'angoisse et de peur, comme si tous étaient promis à un horrible trépas.

Un nouveau personnage masqué apparut sur le seuil de la pièce. Il était grand et mince et ses moindres gestes étaient empreints de distinction. Contrairement à ses acolytes, il ne portait pas de mitraillette, mais seulement un revolver de gros calibre glissé dans un étui ouvert suspendu à sa ceinture. Tous les autres pirates

semblaient lui marquer une obéissance respectueuse. Il se mit à parler d'une voix calme, posée, tout comme s'il s'était trouvé dans une réunion mondaine.

— Que personne d'entre vous ne bouge, dit-il, et il ne vous sera fait aucun mal. Tout ce que nous voulons, c'est vos bijoux et votre argent. Vos vies ne nous intéressent pas. Prenez donc votre mal en patience et ne vous désolez pas. De toute façon, les assurances maritimes vous rembourseront…

À ce moment, un autre bandit masqué, à la carrure de gorille et armé lui aussi d'un revolver, pénétra dans la salle à manger et glissa quelques mots à l'oreille du Chef. Quand il eut terminé, celui-ci eut un léger signe de tête affirmatif et les deux hommes gagnèrent la coursive conduisant aux cabines de première classe. Au bout de quelques mètres, ils s'arrêtèrent devant une porte de cabine en acajou poli, marquée d'un numéro 3 et de chaque côté de laquelle un homme masqué et armé d'une mitraillette se trouvait en faction. Du menton, le Chef désigna la porte, pour demander à mi-voix :

— A-t-il bougé ?

L'un des gardes masqués secoua la tête.

— Non, Chef, dit-il. Nous avons pris soin de ne pas faire le moindre bruit…

Le Chef eut un petit ricanement.

— Ce personnage représente beaucoup, beaucoup d'argent, dit-il, et nous devons le manier avec précautions. Aussi me chargerai-je de le réveiller moi-même… Entrons. Le temps presse…

Il s'avança et poussa la porte de la cabine…

*
* *

Bob Morane dormait et, comme cela lui arrivait souvent, il rêvait.

Il rêvait qu'en bêchant le sol de son jardin, il avait découvert un gisement d'étain d'une richesse inouïe et était devenu, du jour au lendemain, prodigieusement riche. Il possédait un château moyenâgeux, son avion personnel, un yacht… et s'ennuyait. Chaque matin, une femme de chambre venait le réveiller en disant : « Votre

déjeuner est prêt. Monsieur Herbie…» Mais, ce jour-là, ce fut une voix inconnue qui criait :

— Allons, debout, Herbie !

Bob sursauta dans son sommeil, ouvrit les yeux et se dressa sur son séant. Deux hommes, vêtus de combinaisons de toile verte et la tête encapuchonnée de tissu de même couleur, avaient pénétré dans la cabine. L'un d'eux, un personnage grand et mince, à l'allure distinguée, poussa une soudaine exclamation :

— Mais ce n'est pas Herbie !…

Derrière les fentes de la cagoule, Morane pouvait voir les yeux glauques du personnage briller de fureur.

— Que faites-vous dans cette cabine ? demanda-t-il encore à l'adresse de Morane.

En pyjama, Morane s'assit sur le bord du lit et se passa la main dans les cheveux, pour dire narquoisement :

— Pourquoi n'iriez-vous pas interroger le commissaire de bord à ce sujet ? Il pourrait vous renseigner, puisque c'est lui qui m'a logé ici… Mais, pour commencer, vous feriez bien d'enlever les chiffons qui vous couvrent le visage. Nous ne sommes pas en période de carnaval et, comme nous ne passons pas l'Équateur, il n'y aura pas de fête au Père Neptune…

Mais soudain son visage se durcit. Les derniers voiles du sommeil avaient à présent déserté son cerveau, et il se souvenait de ce qu'il avait lu, deux jours plus tôt, dans ce quotidien d'Hawaï, au sujet du pillage du paquebot français *Fort-Liberté.*

— Des pirates, dit-il d'une voix sourde, voilà ce que vous êtes…

Le second homme masqué, qui montrait une carrure de lutteur et levait à tout bout de champ d'énormes poings, se mit à rire d'un rire gras.

— C'est ça, l'ami, tu l'as dit : des pirates. Et des pirates qui ne sont pas ici pour s'amuser…

Il avait tiré son revolver et le braquait vers la poitrine de Bob.

— Mieux vaudrait nous dire où se trouve Herbie, dit-il encore. Et vite…

Morane parut ne pas s'apercevoir de la menace.

— Vous voulez sans doute parler de James Herbie junior, dit-il, le fils chéri du roi de l'étain. Je comprends qu'il vous intéresse à ce point, car, s'il tombait en votre pouvoir, ledit roi de l'étain n'hésiterait pas à payer une forte rançon pour le revoir vivant. Malheureusement, c'est raté…

— Que voulez-vous dire, raté ? interrogea le Chef des pirates.

L'éclat des yeux glauques, derrière les fentes du masque, était devenu plus dur. Pourtant, Bob ne se sentait guère ému.

— C'est raté, expliqua-t-il, parce que James Herbie junior a décidé, à la dernière minute, de ne pas embarquer. Il a préféré prendre l'avion. Après tout, peut-être est-il sensible au mal de mer, ce petit…

Le Chef demeura un instant silencieux. L'homme à la carrure de lutteur avança d'un pas et désigna Bob.

— Dois-je l'obliger à parler, Chef, demanda-t-il.

Mais l'autre secoua la tête.

— Non, Rex, dit-il. Je crois qu'il dit la vérité. Pour m'en assurer, il me suffit de consulter le livre des passagers, pour voir si le nom de Herbie s'y trouve…

Il se tourna à nouveau vers Morane et demanda :

— Qui êtes-vous ?

Le Français eut à nouveau son sourire narquois.

— Rassurez-vous, dit-il, cette cabine de luxe ne veut rien dire. Pour tout vous avouer, j'y suis même l'hôte reconnaissant de la compagnie maritime à laquelle appartient le South-Dakota…

Le Chef des pirates parut ne pas avoir entendu ces explications, et il demanda à nouveau :

— Qui êtes-vous ?

— Mon nom est Robert Morane et, si cela vous intéresse, je n'ai jamais logé que le diable dans ma bourse. Maintenant que je me suis présenté, il vous reste à en faire autant… Ce que je préfère, dans un bal de carnaval, c'est le moment où l'on met bas les masques… Je voudrais bien savoir, qui, dans toute cette histoire, joue le rôle du traître…

À nouveau, Rex avança d'un pas en direction de Morane.

— Dois-je lui faire rentrer ses paroles dans la gorge, Chef ?

L'autre eut un signe de tête négatif.

— Non, fit-il, mieux vaut considérer que Monsieur Morane a parlé seulement de façon inconsidérée…

Et c'est alors que Bob, poussé par une impulsion dont il n'était pas maître, bondit en avant et, saisissant à pleine main le masque du Chef des pirates, l'arracha d'une saccade. Pendant quelques instants, Morane put contempler les traits d'un homme âgé d'une cinquantaine d'années, au nez légèrement busqué, à la bouche mince et un peu cruelle. Des cheveux gris marquaient ses tempes. Et soudain, Bob se souvint du revolver tenu par Rex. Il se retourna pour faire face, mais trop tard cependant. Une violente détonation résonna à travers la cabine, et Bob eut l'impression que quelque chose d'énorme lui pénétrait la poitrine. Il trébucha, tomba en arrière en toussant et dégringola dans un puits sans fond…

Du canon de son arme, Rex désigna le corps maintenant inanimé du Français.

— Si je lui envoyais un second pruneau, Chef ? Seulement pour être sûr…

Mais l'homme aux yeux glauques secoua la tête. Il désignait la tache de sang qui, sur la veste du pyjama de Morane, allait en s'élargissant, juste à la place du cœur.

— Ce serait inutile, Rex. Il a son compte…

Rex se mit à rire à nouveau de son rire gras.

— Vous avez raison, Chef. Pas besoin d'user son plomb sur un cadavre… Maintenant que l'affaire est ratée, filons. Espérons que, pour nous consoler de n'avoir pu agrafer Herbie junior, les autres auront raflé un assez joli butin. Et dire qu'on croyait déjà tenir les millions du roi de l'étain…

Le Chef haussa les épaules. Il replaça le masque de toile verte sur son visage, et les deux hommes sortirent de la cabine…

Chapitre III

L'homme qui, ce malin-là, remontait California Street, avait tout de l'Américain moyen, bien nourri et content de son sort. Il portait un complet en fine gabardine, une chemise en nylon, une cravate aux couleurs de l'arc-en-ciel et un panama à la coiffe entourée d'un ruban multicolore, tout comme des milliers d'habitants de San-Francisco ce jour-là. Tout comme des milliers d'habitants de San-Francisco également, il lisait de *Morning Call* qui titrait à la une :

LES FLIBUSTIERS DU PACIFIQUE
FONT UNE NOUVELLE VICTIME

San-Francisco, le 22 janvier. – D'après une dépêche parvenue à la Pacific-Line, le paquebot South-Dakota, appartenant à cette compagnie, aurait été, dans la nuit du 20 au 21, attaqué en plein océan, alors qu'il revenait d'Honolulu, par ces mystérieux pirates qui, depuis quelque temps, mettent en coupe réglée les lignes de navigation transpacifique.

Tout se passa comme lors des précédentes agressions. Des hommes masqués, venus on ne sait comment, firent leur apparition à bord et, après avoir grimpé sur la dunette, donnèrent l'ordre de stopper. Tous les passagers, qui dormaient d'un profond sommeil – il était trois heures du matin – furent, toujours sous la menace des mitraillettes, tirés de leurs cabines et réunis dans la salle à manger des premières classes. Comme lors des précédents attentats, tous les bijoux et valeurs furent raflés par les bandits.

Cette fois cependant, l'attaque semblait devoir se doubler d'un rapt. En effet, James Herbie, le fils du magnat de l'étain, devait s'embarquer à bord du South-Dakota pour rejoindre le continent. Pourtant, à la dernière minute, il préféra prendre l'avion, et sa cabine, demeurée libre, fut gracieusement allouée à un voyageur

français, le commandant Robert Morane, héros de l'aviation au cours de la dernière guerre et bien connu d'autre part pour ses nombreuses aventures à travers le monde.

Il paraît évident qu'en s'attaquant au commandant Morane, les bandits croyaient s'en prendre à James Herbie junior, duquel ils voulaient sans doute tirer rançon. On ne sait pas encore exactement ce qui se passa. Toujours est-il que, après le départ des flibustiers, départ aussi énigmatique que leur venue, on devait retrouver le commandant Morane gisant dans sa cabine, une balle logée dans la région du cœur. Par bonheur, une côte avait fait dévier le projectile, évitant ainsi à la victime une mort brutale.

Aussitôt l'aviation côtière fut alertée et un hydravion, bénéficiant d'une mer calme, vint prendre le blessé qui, immédiatement, après avoir subi une transfusion sanguine en cours de route, fut amené à San-Francisco où il est à présent hospitalisé. Son état demeure très grave, mais bien qu'il n'ait pas encore repris connaissance, on ne désespère cependant pas de le sauver.

Pour le moment, on ne possède encore que peu de renseignements complémentaires sur les énigmatiques pirates. Ceux-ci, avant de quitter le South-Dakota avaient provoqué un court-circuit dans la distribution d'éclairage. En outre, les volets des hublots de la salle à manger des premières classes avaient été fermés à la clé anglaise. Le temps de les rouvrir et de rétablir le circuit électrique, et les bandits avaient disparu sans laisser de traces. Aussi loin que les projecteurs pouvaient porter, l'océan était vide de tout bâtiment.

On continue à se demander comment les pirates procèdent pour s'approcher des navires qu'ils pillent. Un sous-marin demeurerait la seule explication ; seulement, si ce sous-marin avait fait surface à proximité du paquebot, il aurait immanquablement été aperçu du poste de timonerie.

L'article était accompagné d'une photo du *South-Dakota* et d'une autre de Bob Morane, puisée sans doute dans quelque archive. À la fin, une ligne en caractères gras avait été intercalée : *Voir en « Dernière Minute », page 2.*

L’homme au complet de gabardine ouvrit son journal à la page indiquée et, tout de suite, sous la rubrique « Dernière Minute », un nouveau titre frappa ses regards.

LE COMMANDANT MORANE AURAIT VU LE VISAGE
DU CHEF DES PIRATES

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que le commandant Robert Morane, le blessé du South-Dakota, aurait repris connaissance ce matin à la clinique où il a été hospitalisé. On lui permit d’avoir un bref entretien avec les enquêteurs et il aurait déclaré avoir arraché le masque du Chef des pirates et vu le visage de celui-ci à découvert. Ce serait pour cette raison que le commandant Morane aurait été abattu. Toujours selon le commandant Morane, le Chef des pirates serait un personnage grand et mince, aux yeux glauques, aux lèvres fines et aux manières distinguées. L’entrevue entre les enquêteurs et le blessé a été très courte, mais en raison de la vigoureuse constitution du blessé, les médecins ont de plus en plus l’espoir de pouvoir le sauver.

Cette fois, l’homme au complet de gabardine replia définitivement le journal et, sans se presser, gagna la première station de tramway à crémaillère conduisant à la ville haute.

*
* *

Quinze jours avaient passé.

L’homme au complet de gabardine gravit les marches de l’escalier monumental menant à l’entrée de la clinique et pénétra dans le hall. Sans hésitation, il se dirigea vers le comptoir de réception, derrière lequel trônait une infirmière en blouse blanche.

— Je voudrais parler au locataire de la chambre 22, dit-il.

L’infirmière dévisagea pendant un long moment le nouveau venu, puis elle consulta un registre.

— Le 22, dit-elle. C’est le blessé du South-Dakota… le commandant Morane. Il est complètement hors de danger, mais on craint qu’il ne soit victime d’un nouvel attentat, et la police surveille discrètement sa chambre. Avez-vous l’autorisation de le voir ?…

L’homme au complet de gabardine tira de sa poche une carte et un insigne, qu’il posa devant l’infirmière. Celle-ci les étudia longuement, puis son visage se détendit.

— Oh, un T-man, dit-elle avec une légère admiration mêlée de crainte dans la voix. Un agent du Trésor… Vous pouvez monter, bien sûr. La chambre numéro 22 est au deuxième étage…

Le T-man empocha sa carte et son insigne et se dirigea vers l’ascenseur. Cinq minutes plus tard, il longeait le couloir du deuxième étage. Comme il s’arrêtait devant la porte de la chambre 22, un homme coiffé d’un feutre noir au bord baissé s’approcha de lui et demanda sèchement :

— Qu’est-ce que c’est ?

Une fois encore, le T-man sortit sa carte et son insigne. À leur vue, le visage du policier de garde s’éclaira et sa voix se fit plus amène.

— Tout est en règle, dit-il. On nous a prévenus de votre visite. Vous pouvez entrer…

Il montra la porte de la chambre numéro 22.

— Paraît, dit-il encore, que le type qui est couché là-dedans a des ennemis puissants qui pourraient une fois encore tenter de lui faire la peau. Alors, on nous a dit de monter bonne garde jusqu’à ce qu’il soit complètement rétabli. Je ne savais pas qu’un gars pouvait être aussi précieux…

L’homme au complet de gabardine hocha la tête.

— Peut-être est-il encore plus précieux que vous ne le pensez, fit-il.

Sur cette phrase sibylline, il pénétra sans frapper dans la chambre 22 et en referma soigneusement la porte derrière lui.

Allongé sur le lit, Bob Morane releva la tête. Son visage bruni portait encore la trace des souffrances endurées au cours des jours précédents. Deux plages d’ombre marquaient ses joues amaigries et

ses lèvres demeuraient pâles, comme décolorées. Pourtant, une vie intense brillait dans ses yeux clairs.

Le T-man s'approcha du lit et tendit la main à Morane.

— Mon nom est Al Lewison, dit-il, agent du Trésor.

Bob serra la main qui lui était tendue.

— On m'a prévenu de votre visite, Monsieur Lewison, dit-il. Pourtant je ne vois pas très bien en quoi je puis intéresser le ministère des Finances américain. Je paie mes impôts en France, comme tout le monde, ou presque, et…

Al Lewison sourit, attira une chaise à lui et s'assit.

— Quiconque met le pied sur notre territoire, dit-il, a un jour ou l'autre plus ou moins à faire avec les services du Trésor. Pour ce qui est de vous, commandant Morane, vous êtes dans le bain jusqu'au cou…

— Je ne vous comprends pas…

— Vous n'allez pas tarder à comprendre. Les pirates qui ont attaqué le *South-Dakota* n'en sont pas à leur coup d'essai, loin de là. En quelques mois, ils ont attaqué dix navires en tout, pour la plupart des paquebots. Dix navires, du moins officiellement. En réalité, il y en eut deux autres. Voilà deux mois en effet, le gouvernement américain devait faire transporter une importante cargaison d'or à Honolulu. Dans la crainte d'une attaque quelconque, cette cargaison qui, officiellement, devait être acheminée par avion, fut en réalité chargée à bord d'un yacht civil. Peu de personnes étaient au courant de la chose et cependant le yacht, malgré sa garde armée, fut abordé en plein Pacifique, délesté de sa cargaison par les mystérieux pirates et coulé ensuite. Un membre de l'équipage, retrouvé mourant, rapporta l'événement. Deux semaines plus tard, un cargo transportant officiellement une importante quantité d'opium brut à destination des États-Unis devait être, lui aussi, attaqué et l'opium volé. Un mois après, nos services devaient saisir une certaine quantité de cet opium, reconnaissable à la marque de régie que les paquets portaient encore, sur le territoire des États, où il avait cette fois été importé frauduleusement…

Bob Morane hocha la tête et sourit doucement.

— À présent, je vois en quoi cela vous intéresse, fit-il. L'or volé à bord du yacht appartenait au Trésor, et la répression du trafic de narcotique se trouve également être de votre ressort. Cependant, je me demande encore ce que je viens faire là-dedans.

Une expression de gêne apparut sur le visage du T-man.

— Tout est relativement simple, commandant Morane, expliqua-t-il avec un peu de réticence. Vous avez eu la chance – ou la malchance – de voir à découvert le visage du Chef des pirates, et c'est pour cette raison qu'on a voulu vous tuer. Ce Chef, qui doit être un personnage en vue, si l'on en juge par la façon dont il est renseigné sur les déplacements d'or, ne tenait sans doute pas à être, tôt ou tard, identifié par vous. Mais, à présent qu'il vous sait hors de danger, que va-t-il faire ?

Cette fois, Morane se mit à rire franchement.

— Maintenant, j'y suis, fit-il. Dans votre esprit, je dois jouer le rôle de la malheureuse chèvre qui, par ses bêlements, attire le tigre à portée des fusils des chasseurs. Vous voulez que j'attende patiemment les tueurs du mystérieux chef des flibustiers. Quand ils m'auront troué la peau une seconde fois, vous leur tomberez sur le dos en disant : « Au nom de la Loi ! »

Mais l'homme au complet de gabardine secoua la tête.

— Ce n'est pas tout à fait cela, dit-il. Notre plan est en réalité beaucoup plus complexe.

Il s'interrompit, tira un paquet de cigarettes de la poche de sa veste et demanda :

— Vous permettez que je fume un peu ?

Morane eut un hochement de tête affirmatif.

— Allez-y, ne vous gênez pas, dit-il.

L'homme au complet de gabardine alluma posément une cigarette et en tira avec volupté une première bouffée. Finalement, il répéta :

— Oui, commandant Morane, notre plan est beaucoup plus complexe. Si nous attendons que les pirates viennent vous « trouer la peau », comme vous dites, nous risquons d'appréhender seulement quelque comparse, quelque vague tueur à gages ne connaissant rien, ou presque, de l'affaire. Or, non seulement nous

voudrions connaître les membres de la bande et son Chef, mais aussi la façon dont ils opèrent. Pour cela, il n'y a qu'un moyen : les prendre la main dans le sac…

À nouveau, Lewison fit une pause, comme s'il se concentrait avant l'attaque décisive.

— Et comment comptez-vous parvenir à prendre nos flibustiers sur le fait ? demanda Morane.

— En leur offrant un appât, vous en l'occurrence. Quand vous serez complètement rétabli, vous vous embarquerez sur un cargo à destination de l'Australie et nous nous arrangerons pour que la presse en parle. Nous aurons des hommes à bord et, si les pirates tentent la moindre chose, ils trouveront à qui parler. Nous saurons ainsi comment ils opèrent et peut-être parviendrons-nous à capturer leur Chef…

Cette fois. Bob Morane se mit à rire doucement.

— Et vous croyez que je vais me prêter à votre petite combine, dont je risque fort d'ailleurs de faire les frais ? Vos pirates m'ont déjà mis à deux doigts du trépas et je ne tiens pas le moins du monde à leur servir de cible à nouveau. En outre, l'Australie se trouve à l'ouest de San-Francisco et c'est à Paris que je vais, c'est-à-dire dans la direction de l'est…

Une expression de contrariété apparut sur les traits du T-man.

— En un mot, vous refusez de nous aider, fit-il.

Bob eut un geste apaisant.

— Comprenez-moi bien, dit-il. Je n'éprouve aucune sympathie pour vos pirates, loin de là, mais j'ai appris à mes dépens de ne jamais me mêler de choses qui ne me regardaient pas, surtout quand l'ennemi se révèle trop puissant. Il n'y a guère, j'ai accepté de remplir une mission officielle, où des intérêts internationaux étaient enjeu. Non seulement j'ai failli y laisser ma peau, mais j'ai ensuite éprouvé toutes les peines du monde à me dépêtrer des responsabilités que les autorités s'empressèrent de m'endosser une fois l'affaire terminée[1]. D'ailleurs, je ne crois pas que les pirates tentent encore quoi que ce soit contre moi. Leur Chef n'est peut-être pas un homme en vue, comme vous le pensez, et peut-être se

soucie-t-il assez peu que l'on voie son visage ou non. Je l'ai assailli et on m'a tiré dessus, tout simplement…

— Bien sûr, coupa Lewison. Le Chef des pirates portait sans doute un masque par pure facétie…

— Peut-être pas, mais vos problèmes et les miens sont tout différents. Réglez les vôtres comme vous l'entendez. Personnellement, je tiens à demeurer hors du coup…

D'un geste sec, Lewison éteignit sa cigarette dans le creux de sa paume, puis il demanda d'une voix un peu sèche :

— Votre refus est définitif, je suppose…

Bob hocha la tête affirmativement.

— Définitif, en effet, dit-il. Je tiens à ma peau, et si je l'ai risquée déjà à de nombreuses occasions, c'était pour des raisons valables, pour aider des personnes en détresse par exemple. Cette affaire de piraterie regarde surtout le Trésor et les compagnies d'assurances. Le Trésor et les compagnies en question sont bien assez puissants pour s'en tirer sans aide.

Le T-man demeura un long moment sans parler, puis il haussa les épaules avec lassitude.

— Quoi que vous en pensiez, dit-il, vous êtes dans le coup vous aussi, car les pirates ne vous laisseront pas en paix. Pourtant vous êtes libre de refuser de collaborer avec nous…

Il se leva et tendit la main à Morane.

— Sans rancune, dit-il. Nous aurions aimé que vous nous aidiez, mais puisque vous en avez décidé autrement…

Lewison marcha vers la porte mais, au moment de l'ouvrir, il sembla soudain se raviser et, tirant un carnet de sa poche, il y griffonna en hâte quelques mots. Ensuite, il revint vers le lit, arracha la feuille du carnet et la tendit à Morane.

— Si jamais quelque chose vous faisait revenir sur votre décision, dit-il, téléphonez-moi à ce numéro. Si je suis absent, quelqu'un vous dira où me toucher…

Sans ajouter une seule parole, l'homme du Trésor se détourna et quitta la chambre. Bob Morane posa la feuille de papier sur la table de nuit et haussa les épaules. Jamais, pensait-il, il ne reverrait Lewison…

Chapitre IV

Ce soir-là, Bob Morane remontait lentement Powell Street, en direction de son hôtel, situé non loin de l'embarcadère. Cela faisait à présent deux semaines qu'il avait quitté l'hôpital, complètement rétabli et, comme souvenir de sa blessure, il ne lui restait qu'un peu de raideur dans l'épaule gauche. Dans quelques jours, il quitterait San-Francisco à destination de New York puis, de là, il gagnerait la France.

Depuis sa sortie de l'hôpital, Bob avait employé ses loisirs à explorer la grande cité californienne. Ce jour-là, après une visite au Steinhart Aquarium, un déjeuner aux fruits de mer chez « Bernstein's Fish Grotto » et une promenade dans Chinatow, il savourait le plaisir de rentrer à pied, sans avoir à se presser. La nuit, nouvellement tombée, était douce et claire et, certes, Bob ne pensait plus à présent à Al Lewison, l'agent du Trésor, ni à ses sinistres prédictions. C'était à peine d'ailleurs si, de temps en temps, il songeait encore à son aventure du *South-Dakota.* Sa vie était émaillée de tant d'événements de ce genre qu'il n'y attachait plus guère qu'une importance relative.

Arrivé à son hôtel, Bob gagna aussitôt sa chambre, située au quatrième étage. Mais, au moment d'introduire la clé dans la serrure, il s'arrêta soudain. Un léger bruit, venant de l'intérieur, avait attiré son attention. C'était une sorte de tintement, comme celui produit par du métal frappant le métal.

Instinctivement, Morane pensa à quelqu'un occupé à se servir d'une pince, ou d'un tournevis. Mais qui diable pouvait, à cette heure, se servir de tels instruments à l'intérieur de sa chambre ? À nouveau, Bob prêta l'oreille, et le bruit se répéta, mais si ténu qu'on eût dit que là, derrière la porte, quelqu'un se livrait à quelque mystérieux travail, tout en prenant soin de ne pas se faire entendre.

La sagesse conseillait à Morane d’avertir la direction de l’hôtel mais, dans ce cas, le visiteur nocturne pouvait avoir le temps de fuir. Mieux valait donc agir soi-même et sans retard.

Rapidement, Bob enfonça sa clé dans la serrure et, d’une saccade, ouvrit la porte toute grande. À l’intérieur de la chambre, il y eut un bref remue-ménage et, dans la pénombre, une forme humaine se dressa. Un secret pressentiment poussa Bob à se jeter à plat ventre, en direction du lit et, presque aussitôt, deux claquements secs retentirent, rappelant chacun le bruit d’une bouteille de champagne que l’on débouche.

« Un silencieux, pensa Morane. Le type me canarde avec un silencieux…

À présent, il se souvenait des avertissements d’Al Lewison. « Les pirates du *South-Dakota,* pensa-t-il encore. Eux seuls peuvent m’en vouloir…» Pas un seul instant il ne songea qu’il pouvait s’agir d’un vulgaire cambrioleur, car son agresseur ne lui en laissa guère le temps. Bob l’aperçut nettement franchissant la porte-fenêtre, ouverte à deux battants, et disparaître sur le balcon.

Mû comme par un ressort, Morane se précipita sur ses traces, bien décidé à l’arrêter s’il en avait le loisir. Mais pourtant, quand il déboucha sur le balcon, celui-ci était désert. Se penchant, Bob scruta la nuit sous lui, quand une sorte de frottement de semelle contre le ciment lui fit lever la tête. Le long du mur, les barreaux de fer rouillés d’une ancienne échelle à incendie étaient encastrés, et Bob comprit que l’énigmatique visiteur s’en était servi pour gagner l’étage supérieur, par où sans doute il était venu.

Déjà, le Français, sans se soucier de son épaule encore douloureuse, s’élevait à son tour le long de l’échelle et prenait pied sur le balcon supérieur. Il passa la tête avec circonspection dans l’encadrement de la fenêtre. Bien lui en prit, car il y eut à nouveau deux claquements secs et deux balles firent éclater le ciment du mur. Aussitôt, un bruit de fuite et le battement d’une porte se refermant violemment parvinrent à Bob. Il bondit dans la chambre obscure, la traversa en heurtant quelques meubles et gagna la porte donnant sur le couloir du cinquième étage. Il l’ouvrit juste à temps

pour apercevoir, tout au fond du couloir, une forme humaine disparaître par une petite porte dérobée.

« L'escalier de service, pensa Morane. Il va essayer de filer par là…»

Il longea le couloir en courant et ouvrit à son tour la petite porte, derrière laquelle un étroit escalier en colimaçon se trouvait aménagé. Là, Bob prêta l'oreille, pour entendre un bruit de course, juste au-dessus de sa tête. Il sourit et songea encore : « Notre lascar a sans doute peur que je n'aie prévenu la réception par téléphone, et il tente de fuir par les toits…»

Pendant un moment, Morane hésita. Il savait qu'en continuant à poursuivre le fuyard, il risquait sa vie. Pourtant, s'il le laissait s'échapper, il ne saurait jamais s'il s'agissait d'un vulgaire cambrioleur ou, au contraire, d'un membre de la bande des écumeurs du Pacifique.

D'un pas qu'il s'efforçait de rendre le plus silencieux possible, Bob s'élança dans l'escalier. Il allait vite, gravissant les marches quatre à quatre et, au-dessus de lui, le bruit des pas du fuyard se rapprochait sans cesse. Et soudain, à proximité du douzième et dernier étage, il cessa de retentir. Bob se colla contre la muraille et, par deux fois encore, l'arme munie d'un silencieux cracha sa mitraille.

« Il a tiré six fois, songea Morane. S'il s'agit d'un revolver, son arme doit être vide, car il n'aura pas eu le temps de recharger. Si, au contraire, il s'agit d'un pistolet automatique…»

Dans le doute, Bob préféra opter pour le revolver, ce qui lui donnait une excuse pour agir. Il bondit à nouveau dans l'escalier, s'attendant à chaque seconde à recevoir une balle qui, cette fois peut-être, ne pardonnerait pas. Pourtant, rien de tel ne se passa. Au-dessus de lui, l'homme s'était remis à fuir. « C'était bien un revolver, pensa Morane avec allégresse. C'était bien un revolver…»

Il gravit d'un effort les dernières marches et prit pied sur l'une des deux terrasses de l'hôtel, reliées entre elles par une étroite passerelle jetée au-dessus d'une cour intérieure. Déjà le fuyard courait vers la passerelle. Bob, lancé à fond de train, réussit cependant à le rejoindre avant qu'il ne l'atteigne.

L'homme se retourna, montrant, dans la lumière argentée de la lune, un visage obtus de brute primitive, avec un front fuyant couronné de cheveux blonds pareils à de l'étoupe. Ses épaules massives, son nez cassé disaient clairement qu'il devait être un rude combattant. Il avait lâché son revolver et, les poings tendus, faisait face à Morane. Celui-ci feinta du gauche et envoya une droite sèche qui toucha l'homme à la pommette. Mais, en même temps, Bob sentait un poing pareil à une masse d'acier lui enfoncer les côtes près de l'endroit où il avait été blessé. Il grimaça, plié en deux, et ouvrit toute grande la bouche pour chercher de l'air. Un genou le frappa au visage et le projeta en arrière sur le sol de ciment.

Quand Morane voulut se redresser, l'homme s'était déjà engagé sur l'étroite passerelle, qui fléchissait sous son poids et se redressait à la façon d'une lame de ressort.

Arrivé au milieu de la passerelle, l'homme se retourna pour voir sans doute s'il était poursuivi, puis il regarda sous lui, dans le trou noir de la cour intérieure. Alors, il s'immobilisa, tourné vers Bob. Celui-ci ne pouvait, à cause de la nuit, voir l'expression de son visage, mais il devinait à l'allure du bandit que, seule, la terreur devait s'y lire. Cette terreur totale, insurmontable, provoquée par le vertige.

— Revenez en regardant droit devant vous, cria Bob.

L'homme ne pouvait cependant déjà plus se détourner du vide. Il vacilla, tenta de se raccrocher au garde-fou, mais il bascula par-dessus et tomba en poussant un grand cri.

Bob s'était relevé. Il marcha vers le rebord de la terrasse et jeta un rapide regard vers le bas, tentant de scruter les ténèbres de la cour, mais sans y parvenir.

— Pauvre type, murmura-t-il. Douze étages, cela ne pardonne pas…

D'un revers de main, il essuya la sueur perlant à son front. Ensuite, il rejoignit l'escalier de service, gagna le dernier étage et, par l'ascenseur, rejoignit sa chambre, au quatrième.

*

* *

— Vous dites ?

La voix de la standardiste avait éclaté tel un coup de tonnerre dans l'écouteur du téléphone.

— Je dis, répéta Morane, qu'il y a un mort dans la cour intérieure de l'hôtel. Un homme que j'ai surpris dans ma chambre. Je l'ai poursuivi sur les toits et il est tombé… Non, je ne l'ai pas poussé. Il est tombé de lui-même… Le vertige… Il faut prévenir immédiatement la police…

Il reposa le combiné téléphonique sur sa fourche, et alors seulement il se rendit compte que sa lampe de chevet, posée sur la table de nuit, avait été en partie démontée. Le socquet en avait été détaché et les fils pendaient. Poursuivant ses investigations, Bob découvrit, sous le lit, une petite valise de laquelle sortaient également des fils électriques. Tout près de la table de nuit, le mystérieux visiteur avait oublié un tournevis et une pince plate d'électricien.

Morane ne put réprimer un léger sifflement, exprimant une terreur rétrospective.

— Diable, murmura-t-il, une machine infernale. Les fils de la valise auraient sans doute été reliés à ceux de la lampe de chevet et, quand j'aurais allumé celle-ci, boum, plus de Bob Morane !…

Un long frisson lui parcourut l'échine, et aussitôt il se mit à considérer la mort de cet homme tombé du douzième étage avec beaucoup moins de pitié. Évidemment, il ne pouvait s'agir là d'un vulgaire cambrioleur ; il en avait la preuve maintenant. On ne voulait pas le voler, mais attenter à ses jours de telle façon qu'il ne lui restât aucune chance de survie.

— Si j'étais arrivé quelques minutes plus tard, murmura-t-il encore, laissant ainsi le temps à mon bonhomme de raccorder les fils, c'en était fait de moi. Vraiment, ces gens qui m'en veulent ne regardent pas à l'effort…

Et, aussitôt, il pensa aux paroles d'Al Lewison, l'agent spécial du Trésor, quand celui-ci était venu lui rendre visite dans sa chambre d'hôpital : « Quoi que vous en pensiez, avait dit le T-man, vous êtes

dans le coup vous aussi, car les pirates ne vous laisseront pas en paix. »

Bob comprit que Lewison avait raison. Les gens qui avaient ordonné de placer cette bombe sous son lit – et il ne pouvait s'agir que des pirates – ne le laisseraient pas en paix, mettraient tout en œuvre pour qu'il cessât d'être une menace pour eux et leur Chef. Attendre et tenter de déjouer les attentats ne mènerait à rien, Morane le savait. Tôt ou tard, il finirait par tomber sous les coups de ses agresseurs. Ce qu'il fallait, c'était attaquer, déclarer la guerre à la bande pour mettre celle-ci hors d'état de lui nuire.

Morane soupira.

— Je me suis mis une fois encore dans un joli pétrin, soliloqua-t-il. J'aurais dû refuser d'occuper cette cabine de luxe, à bord du *South-Dakota,* quand le commissaire de bord me l'a offerte. J'aurais également mieux fait de me couper les mains, plutôt que d'arracher le masque du Chef des pirates…

Cependant, les regrets étaient superflus. Comme il ne pouvait, à lui seul, déclarer la guerre aux pillards de l'océan et à leur puissante organisation, il lui fallait nécessairement passer par les exigences d'Al Lewison. Avec la collaboration des services du Trésor des États-Unis, il lui restait peut-être une chance de venir à bout de ses ennemis et, en même temps, de sauver sa propre existence.

Avant tout, il lui fallait retrouver ce papier sur lequel Lewison avait inscrit son numéro de téléphone. À vrai dire, Bob ne savait plus ce qu'il en avait fait, s'il l'avait gardé ou détruit. Après plusieurs minutes de recherches, il finit par le découvrir dans la poche de l'un de ses vêtements, où une infirmière consciencieuse l'avait sans doute rangé.

Assis sur le bord du lit, Morane déplia le papier et, décrochant le combiné téléphonique, demanda à la standardiste d'appeler le numéro de Lewison.

Quelques secondes passèrent, puis une voix d'homme, sèche et impérative, demanda à l'autre bout du fil :

— Allô ! Qui est à l'appareil ?…

— Je voudrais parler à Monsieur Al Lewison, fit Bob. Mon nom est Robert Morane…

— Je suis Al Lewison. Comment allez-vous, Commandant Morane ?

— Mal, répondit Bob. Si ce soir, j'étais rentré quelques minutes plus tard à mon hôtel, je ne serais sans doute pas occupé à vous téléphoner pour l'instant…

En quelques mots, il mit Lewison au courant des événements survenus au cours de la demi-heure précédente. Quand il eut terminé, le T-man demeura quelques instants silencieux, pour finir par déclarer :

— Je vous avais bien dit qu'ils ne vous laisseraient pas en paix. Vous avez vu le visage du Chef des flibustiers, et vous demeurez un peu comme une épée de Damoclès suspendue au-dessus de leurs têtes. Que comptez-vous faire à présent ?

— Marcher avec vous, dit Bob. Je crois que c'est là la seule solution. Si je veux m'en tirer, je dois vous aider à coffrer toute la bande. Surtout, ne me prenez pas pour un héros. J'essaye tout simplement de défendre mon existence.

À nouveau, il y eut un silence à l'autre bout du fil.

— Je savais que vous m'appelleriez tôt ou tard, Commandant Morane, dit finalement Lewison. Dans quelques jours, vous prendrez donc place à bord d'un cargo à destination de l'Australie. Vous n'y monterez pas comme passager, mais comme membre de l'équipage. Nous trouverons comme excuse que, complètement démuni d'argent à la suite de l'attaque du *South-Dakota,* vous regagnez par vos propres moyens une possession française, la Nouvelle-Calédonie par exemple, où des amis vous donneront la possibilité de rejoindre Paris. Si, comme nous le pensons, nos pirates tentent de monter à bord pour vous éliminer, ils trouveront à qui parler…

— Peut-être avez-vous raison. Si nous voulons nous rendre maîtres de la bande tout entière, c'est sans doute là, la meilleure solution. Je servirai donc d'appât. Espérons que les chasseurs réussiront à abattre le tigre avant que celui-ci n'ait dévoré l'agneau.

— N'ayez crainte, dit encore Lewison. Nous ferons en sorte qu'il ne vous arrive rien… Mais j'y pense, vous allez avoir des ennuis avec la police à cause de cet homme tombé du haut des terrasses.

On va vous poser des tas de questions auxquelles vous ne pourrez répondre sous peine de dévoiler nos plans. Et personne ne doit être au courant. Vous m'entendez, personne ne doit être au courant…

Morane prêta l'oreille. Au loin, un bruit de sirènes montait grossissant sans cesse.

— Bien sûr, dit Bob, les policiers ne vont pas tarder à arriver. J'entends déjà leurs sirènes…

— Écoutez, jeta Lewison d'une voix hâtive. Ne leur parlez pas de l'attentat dont vous avez été l'objet. Cachez la valise contenant la machine infernale. Pour tout le monde, l'homme était un simple voleur. Vous l'avez surpris et poursuivi. Il a été pris de vertige et est tombé… Je saute en voiture et viens vous aider à vous en tirer…

Là-bas, à l'autre bout du fil, il y eut le léger claquement du combiné que l'on déposait sur sa fourche. Bob raccrocha à son tour. Le hurlement des sirènes se faisait tout proche à présent.

— Il y a quelques semaines, c'était aux pirates que j'avais affaire, murmura Bob. Tout à l'heure à ce dynamiteur à la noix et maintenant à la police… Pourtant, j'ai dans l'idée que mes ennuis ne font que commencer…

Chapitre V

Dans le grand salon décoré de toiles de maîtres modernes, l'homme aux yeux glauques, vêtu d'une somptueuse robe de chambre en soie naturelle brodée de dragons aux gueules béantes, dégustait un petit déjeuner composé de céréales, de toasts et de jus de fruit. Quand il eut terminé, il se renversa en arrière sur sa chaise, tira une cigarette d'un étui de platine, l'alluma posément et rejeta une première bouffée de fumée qui flotta doucement à travers la pièce.

L'homme prit alors le journal posé, plié, près du plateau à déjeuner et, sans abandonner sa cigarette, le déplia lentement. C'était un exemplaire du *Morning Call,* daté du matin même. L'homme en parcourut lentement chaque page, se contentant d'en lire les titres. À la troisième page, un de ces titres, composé en caractères moyens, retint son attention.

LE COMMANDANT MORANE S'EMBARQUERA
DANS DEUX JOURS POUR L'AUSTRALIE

San Francisco, le 18 mars. – Nous venons d'apprendre que le commandant Robert Morane qui, il y a près de deux mois, fut blessé à bord du paquebot « South-Dakota » par les mystérieux écumeurs du Pacifique, va quitter les États-Unis à destination de Sydney. Il s'embarquera le 20, en qualité d'aide-radio, à bord du cargo panaméen « Trinidad ».

Tout d'abord, le commandant Morane avait compté joindre New York en avion et, de là, Paris. Complètement démuni d'argent à la suite du pillage du South-Dakota, le commandant s'est cependant vu forcé de modifier ses plans. D'Australie, il gagnera la Nouvelle-Calédonie française, où il possède des amis qui lui procureront les moyens de regagner France.

Nous ne pouvons que souhaiter bonne chance et bon voyage au courageux Français.

L'homme aux yeux glauques laissa retomber le journal, et un léger sourire apparut sur ses lèvres minces, au pli cruel. Coup sur coup, il tira deux longues bouffées de sa cigarette et les souffla violemment à travers la pièce.

— Du nitrate, murmura-t-il, le *Trinidad* transportera du nitrate… Je crois que, cette fois, cet encombrant commandant Morane ne m'échappera pas…

Il se souleva de son siège et appuya sur un timbre placé devant lui, sur la table. Quelques secondes se passèrent, puis un domestique philippin apparut sur le seuil de la pièce et demanda :

— Monsieur a appelé ?

De la tête, l'homme aux yeux glauques eut un signe affirmatif.

— Oui, Pete, dit-il. Prévenez Sam qu'il me faut une voiture, dans une demi-heure, pour me rendre au port. Une course importante…

Le domestique se retira et, au bout de quelques instants, l'homme se leva et marcha vers le grand escalier monumental conduisant à l'étage supérieur de la vaste et luxueuse maison. Son sourire cruel ne l'avait pas quitté.

— Oui, commandant Morane, jeta-t-il entre ses dents tout en commençant à gravir les marches recouvertes d'un coûteux tapis de Smyrne, une course importante. Une course importante pour vous comme pour moi. Pour vous parce qu'elle signifiera votre arrêt de mort ; pour moi parce qu'elle me débarrassera de votre encombrante présence…

*

* *

La puissante Cadillac olive remontait à présent Van Ness Avenue en direction de la baie. Elle tourna dans Francisco Street, longea le fort Mason et s'engagea dans Marina Boulevard, pour gagner le port des yachts. Après avoir longé l'embarcadère en direction du pont de Golden Gate, elle s'arrêta devant un paquebot miniature, avec une cheminée surbaissée et ponts promenade. Un joujou de milliardaire capable de promener son propriétaire autour du monde tout en lui offrant le confort des grands transatlantiques.

La portière ouverte par le chauffeur en livrée, l'homme aux yeux glauques descendit de la Cadillac et, d'un pas alerte, gravit l'escalier de coupée menant sur le pont du yacht. Quand il y fut parvenu, il se dirigea aussitôt vers le poste de commandement. Les rares matelots qu'il croisait s'inclinaient avec déférence sur son passage, et un témoin perspicace aurait remarqué leurs faces patibulaires, sorties tout droit semblait-il de quelque film sur la pègre.

L'homme était parvenu au poste de commandement. Sans frapper, il en poussa la porte et entra. Derrière la table, un personnage trapu, aux cheveux et aux épais sourcils noirs, était assis, vêtu d'un uniforme blanc d'officier de la marine marchande. Il sursauta en apercevant le nouveau venu et se dressa en une sorte de timide garde à vous.

— Je ne vous attendais pas. Monsieur, dit-il. Auriez-vous décidé de partir en croisière, ou quelque chose dans ce genre ?…

En prononçant ces dernières paroles, l'officier souriait d'un air entendu. Mais l'homme aux yeux glauques secoua la tête.

— Non, Capitaine Wade, nous ne partons pas en croisière, du moins pas pour le moment. J'ai tout simplement un message à envoyer au repaire. Un message important…

— Il vous suffira de me le remettre, dit le capitaine Wade. Il sera aussitôt transmis…

L'homme aux yeux glauques s'assit devant le bureau, attira à lui une feuille de papier et un crayon et griffonna quelques mots. Ensuite, il tendit la feuille au capitaine Wade. Celui-ci lut rapidement.

Coulez cargo panaméen Trinidad, *chargé nitrate et quittant San-Francisco le 27, destination Sydney. Commandant Morane à bord.*

Après avoir pris connaissance du message, le capitaine Wade releva la tête et se mit à rire.

— Le commandant Morane à bord d'un cargo chargé de nitrate ! Cela lui fera un joli feu d'artifice pour sa dernière heure…

— C'est cela tout juste, répondit l'homme aux yeux glauques.

Du doigt, il désigna le message tenu par l'officier.

— Faites transmettre cela aussitôt, et en code… Il faut que nos amis du repaire soient prévenus à temps. S'il y a une réponse quelconque, faites-la-moi parvenir aussitôt.

L'homme aux yeux glauques sortit de la cabine et gagna l'escalier de coupée. Tout en descendant les marches, il murmurait :

— Bientôt, le commandant Morane ne sera plus. Alors, il me restera à éliminer l'*autre*, et plus rien ni personne ne pourra m'empêcher de réaliser mes projets…

Chapitre VI

Cela faisait plusieurs jours déjà que le *Trinidad* avait franchi l'équateur, faisant route à présent au sud des îles Fidji, en direction de l'Australie. C'était un vieux cargo du type « Liberty », qui avait fait toute la guerre, puis bourlingué aux quatre coins de la terre, et dont la coque noire se trouvait marbrée de rouge par le minium posé là où la peinture noire s'écaillait.

Pourtant, malgré ses nombreux services sous toutes les latitudes, le *Trinidad* suivait encore gaillardement son petit bonhomme de chemin et, bientôt, il atteindrait Sydney, but du voyage. Jusque-là, à travers les milliers de milles de Pacifique franchis, les pirates ne s'étaient guère manifestés et Lewison, qui avait tenu à mener lui-même l'opération, commençait à se sentir saisi par l'impatience. Aussi, ce matin-là, assis à l'avant du cargo, était-ce avec un souci grandissant que l'agent spécial du Trésor et Bob Morane inspectaient l'horizon. L'escale de Sydney approchait et, si les pirates n'attaquaient pas avant l'entrée au port, les deux hommes verraient leur plan échouer.

Al Lewison cessa pendant un moment d'inspecter les lointains ouatés de brumes matinales. Une expression de gravité se lisait sur son visage.

— Je ne comprends pas, dit-il. C'était pourtant un coup bien préparé. Vous, à bord de ce bateau supposé être chargé de nitrate, c'est-à-dire d'une matière dangereusement explosive, cela devrait pourtant tenter nos forbans. S'ils se servent bien d'un sous-marin, comme nous le supposons, il leur suffirait d'une seule torpille pour être débarrassés de vous… en admettant bien sûr que ce navire soit réellement chargé de nitrate. Si, au contraire, ils voulaient s'emparer de votre personne, il leur suffirait de monter à bord au cours de la nuit, comme ils en ont l'habitude… Ils trouveraient alors à qui parler. Mais, au lieu de cela, rien ne se passe. Rien…

Morane haussa les épaules.

— Nos flibustiers sont bien renseignés, vous le savez. Peut-être ont-ils eu vent du piège que nous leur tendons et se tiennent-ils à distance…

Mais Al Lewison secoua la tête négativement.

— Ce que vous dites là est impossible, répondit-il. Le secret a été bien gardé, j'en suis sûr, et nos lascars ne peuvent être au courant. Ce qui est probable, c'est qu'ils aient flairé le piège…

— Ou encore qu'ils aient décidé de m'abandonner à mon sort…

— Je ne le pense pas. Tant que vous vivrez ou serez en liberté, vous présenterez un danger pour eux, et ils tenteront de vous éliminer. Mais quand agiront-ils ? Voilà ce que je voudrais savoir…

Pendant un long moment, Al Lewison se tut, laissant errer longuement ses regards sur l'étendue paisible de l'océan, puis il dit encore, comme pour lui-même :

— Et, pourtant, s'ils n'agissent pas, nous ne saurons jamais comment ils opèrent…

— S'ils nous torpillent, nous ne serons pas plus avancés, fit remarquer Bob. D'autre part, quand ils montent à bord d'un bateau, c'est toujours la nuit que cela se passe…

Cette fois, l'homme du Trésor eut une grimace d'impatience.

— Je sais tout cela, commandant Morane, dit-il. Pourtant, s'ils nous torpillent, nous aurons au moins la certitude d'avoir affaire à un sous-marin. Les bases les plus proches seront immédiatement alertées et nous serons secourus…

— Torpillés… Bien sûr, dit Bob d'un air rêveur. Encore une chance que le *Trinidad* ne soit pas réellement chargé de nitrate !

Longuement, il promena ses regards sur le pont du cargo où, un peu partout, des hommes armés de carabines et de fusils-mitrailleurs Thompson, étaient embusqués. Bob eut un geste de découragement et se tourna vers Lewison.

— Allons, murmura-t-il, inutile de demeurer ici. Nous avons veillé toute la nuit et je commence à me sentir sérieusement las. De toute façon, nos flibustiers n'attaqueront plus maintenant et je m'en vais m'allonger sur ma couchette. Vous devriez faire de même, Lewison. Vous avez grand besoin de sommeil…

Déjà, il s’apprêtait à gagner le plus proche escalier de coursive, quand Lewison lui posa la main sur le bras.

— Attendez, dit-il. Tout n’est peut-être pas encore perdu !… Regardez là-bas…

Du doigt, le T-man désignait un point de l’horizon, côté tribord. Au loin, de longues formes grises venaient d’émerger du brouillard. Des formes grises dont on ne pouvait encore deviner la nature exacte, mais qui semblaient se rapprocher rapidement du *Trinidad.*

*

* *

Même jour. Même heure…

Tel un énorme poisson de métal, un sous-marin naviguait entre deux eaux. Dans le poste central, le commandant de bord, l’œil vissé à l’objectif du périscope, inspectait la surface. C’était un grand gaillard au visage figé et défiguré par une longue balafre allant de la tempe à la commissure des lèvres. De longues minutes s’écoulèrent et, soudain, il poussa un cri de joie.

— Cette fois, c’est bien lui. Il n’y a pas à en douter…

Dans le périscope, la silhouette d’un cargo aux flancs tachés de minium s’était encadrée, toute proche. Il battait pavillon panaméen et, à la proue, on pouvait lire aisément son nom, écrit en lettres blanches : *S.S. Trinidad.*

Un homme mince, à la bouche amère et aux yeux glauques, sortit du logement des officiers. Il s’approcha et posa simplement la main sur l’épaule du commandant qui, aussitôt, lui céda sa place au périscope.

Pendant un long moment, l’homme aux yeux glauques inspecta le cargo, puis il se redressa, un mauvais sourire sur ses lèvres minces.

— Vous avez raison, commandant Lawnson, fit-il, c’est bien là notre gibier…

— Que faut-il faire, Chef ?

— Comme je vous l’ai dit, Lawnson. Une seule torpille, bien placée, et le nitrate fera explosion. C’en sera alors fini du *Trinidad* et,

en même temps, de ce satané commandant Morane…

Lawnson ne répondit pas. Il se reposta au périscope et se mit en devoir de lancer les ordres de torpillage dans l'interphone. Mais, tout à coup, il se raidit et, d'une voix hâtive, hurla :

— Ordres suspendus !

L'homme aux yeux glauques s'approcha, le visage soudain durci, pour demander :

— Que se passe-t-il ?…

Le commandant Lawnson s'écarta du périscope et dit :

— Regardez vous-même, Chef, et vous jugerez…

À son tour, l'homme aux yeux glauques se posta au périscope et, presque aussitôt, ses mâchoires se serrèrent.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?… murmura-t-il.

Près du *Trinidad,* plusieurs longues formes grises, dans lesquels il était aisé de reconnaître des navires de guerre, venaient d'apparaître. Il y avait là plusieurs croiseurs et contre-torpilleurs, et tous battaient pavillon britannique.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? répéta l'homme aux yeux glauques. On dirait que toute la flotte anglaise du Pacifique s'est donné rendez-vous dans ce coin…

— Vous ne pensez pas si bien dire. Chef. Il y a eu récemment de grandes manœuvres dans la région des Fidji. Sans doute est-ce là une partie de la flotte qui regagne le port de Sydney…

Le chef repoussa la colonne du périscope avec colère.

— La flotte britannique, dit-il, et juste au moment où nous allions envoyer le *Trinidad* par le fond… Je suppose Lawnson, que nous devons changer nos plans ?…

L'autre eut un geste d'impuissance.

— J'en ai bien peur, Chef. Il serait dangereux de tenter de couler le *Trinidad* en ce moment. Nous risquerions d'avoir les contre-torpilleurs de Sa Majesté à nos trousses et, alors, bonsoir la compagnie…

Durant un long moment, l'homme aux yeux glauques demeura silencieux. Puis il parut prendre son parti de la situation.

— C'est bien, commandant Lawnson, dit-il. Donnez l'ordre de plongée profonde et éloignons-nous. Nous ne pouvons rien faire

pour l'instant et mieux vaut, provisoirement du moins, nous tenir tranquilles… Décidément, ce maudit commandant Morane réussira toujours à m'échapper…

— Un beau jour, Chef, nous parviendrons bien à le coincer et, alors, ce sera votre tour de rire… Je ne voudrais pas être dans la peau de ce Morane au moment où il vous tombera entre les mains…

L'homme aux yeux glauques ne répondit pas. Mais, en lui-même, il pensait : « Qui sait ? Ce commandant Morane commence à m'être sympathique. J'aime les gens qui ont de la chance… et du cran. Peut-être vais-je changer mes plans à son sujet…»

*

* *

De l'avant du *Trinidad,* Al Lewison et Bob Morane avaient assisté, eux aussi, à l'approche de la flotte britannique. Tout d'abord, en voyant les formes grises des vaisseaux de guerre sortir de la brume, le T-man avait cru à une soudaine attaque des pirates. Mais, bientôt, en voyant l'importance des effectifs et le pavillon des diverses unités, il dut déchanter, et sa colère éclata.

— La flotte britannique, rugit-il. Nous voulions surprendre les pirates, et elle surgit juste à point pour les effrayer. À présent, s'ils comptaient nous attaquer, ils ne s'y risqueront jamais avec de telles forces dans les parages. Je vous le déclare tout net, commandant Morane, la guigne est contre nous dans cette affaire…

Devant la mine déconfite de son interlocuteur, Bob se mit à rire.

— Qui vous dit, après tout, que les pirates comptaient attaquer le *Trinidad ?* En me voyant quitter le territoire des États-Unis, ils auront décidé de me laisser en paix, voilà tout.

Les unités de la flotte britannique s'étaient à présent approchées tout près du cargo. Pendant de longues secondes, Lewison les considéra avec un peu d'hostilité, puis il haussa les épaules et sembla se détendre.

— Peut-être avez-vous raison, après tout, commandant Morane. De toute façon, même si vous aviez tort, il serait trop tard. Les pirates n'attaqueront plus à présent, et il nous faudra nous résoudre à rentrer bredouille à Sydney, sans savoir comment opèrent exactement ces fichus charognards…

Pendant quelques secondes, le T-man parut savourer en silence sa déconvenue. Ensuite, il demanda encore, à l'adresse de Bob :

— Je suppose qu'à présent vous allez définitivement tirer votre épingle du jeu, commandant Morane ?

Bob hésita à répondre. Il commençait à avoir de la sympathie pour l'agent secret du Trésor, et il regrettait de se voir forcé de le décevoir. Finalement, pourtant, il se décida.

— Comprenez donc, Lewison. Je ne puis continuer à jouer à ce petit jeu de cache-cache, et cela en attendant que les pirates veuillent bien attaquer… s'ils attaquent jamais. C'est votre métier de traquer les gens de leur espèce. Quant à moi, il me faut passer mon chemin. À mon arrivée à Sydney, je prendrai aussitôt l'avion pour l'Europe…

Le T-man ne répondit pas. Mais tout, dans son attitude faisait penser à un chat que l'on est occupé à caresser à rebrousse-poil. À un chat qui n'aime pas être caressé à rebrousse-poil…

Chapitre VII

À Sydney, un télégramme attendait Morane au bureau du port. C'était un câble de Paris, arrivé la veille et libellé comme suit :

Avons appris votre retour par l'ouest. Stop. Suggérons fassiez au passage reportage sur vie à Singapour. Stop. Reflets.

« Reflets » était ce grand magazine français pour lequel Morane avait, juste avant son aventure du *South-Dakota,* accompli son grand voyage de reportage à travers les îles de Polynésie. Bob montra le télégramme à Lewison. Celui-ci le lut et un sourire, dans lequel passait un peu de rancœur, glissa sur ses lèvres.

— Je vois, avait-il dit, que nous ne pouvons absolument plus compter sur vous…

— Que voulez-vous, Lewison, répondit Bob. La roue de la vie tourne dans un sens différent pour chacun et il nous faut suivre sa course. Mais ne faites pas cette tête. Vous finirez bien par les coincer d'une façon ou d'une autre, vos pirates…

Mais l'agent secret du ministère des Finances américain ne paraissait guère convaincu.

— Sans doute, dit-il, mais quand ? Jusqu'ici, nous avions l'impression de poursuivre des fantômes. Avec vous, cependant, un espoir nous était venu. Vous êtes le seul homme, hormis les pirates eux-mêmes, bien sûr, à avoir contemplé à découvert le visage du chef. Vous étiez donc l'appât rêvé pour les amener à nous. Maintenant que vous cessez de collaborer avec nous, il ne nous reste plus aucune chance… et à vous non plus. Quand les pirates vous rejoindront, nous ne serons pas là pour leur réserver la réception qu'ils méritent et vous serez impuissant à vous défendre contre eux. Nous aurons une fois encore échoué dans notre tentative de les démasquer, et vous serez mort, voilà tout…

Cette fois. Bob éclata franchement de rire.

— Voilà que vous jouez à nouveau les oiseaux de mauvais augure, Lewison. Je vous ai pourtant déjà dit et répété ce que je pensais de tout cela. Bien sûr, les pirates ont déjà tenté de m'avoir à deux reprises, mais ils ont échoué. À présent, comme j'ai quitté le territoire des États-Unis, ils me laisseront sans doute en paix, se disant avec raison qu'il vaut mieux ne pas réveiller un volcan endormi…

Al Lewison ne paraissait toujours pas partager l'optimisme de Morane. Son métier lui avait donné une longue habitude des criminels, et il savait que ceux-ci ont la rancune tenace, surtout lorsqu'il s'agit de leur propre sécurité.

— Je souhaite que vous ayez raison, commandant Morane, mais j'en doute. Lorsque ces gens-là trouveront l'occasion de vous éliminer, ils n'y manqueront pas. Et le fait d'être en Europe ne vous mettra guère à l'abri de leurs coups, car ils doivent posséder des complicités un peu partout…

Morane jugea inutile de poursuivre cette conversation car, quelles que fussent les raisons de Lewison, il ne pouvait malgré tout vivre sur un continuel qui-vive. Après le coup manqué du Trinidad, il ne croyait d'ailleurs plus vraiment à une attaque de la part des pirates. Pour lui, la vie avait pris une nouveau tournant, après une aventure à demi avortée et dont il portait encore la trace dans sa chair, sous forme d'une cicatrice au côté gauche de la poitrine. Mais, dans quelques jours, demain peut-être, tout cela serait oublié. Il y aurait Singapour et sa vie intense, où l'Occident et l'Orient se mêlent étrangement, au carrefour de deux civilisations…

Singapour. Déjà, ce seul mot comptait pour Morane.

Pourtant, le lendemain, alors que l'avion qui devait l'emporter allait prendre le départ, Lewison rappela à Bob le danger que, peut-être, il courait encore. Bob venait de faire ses adieux au T-man et lui serrait la main, quand celui-ci demanda :

— Avez-vous un revolver, commandant Morane ?

Bob eut un signe de tête affirmatif et désigna la serviette de cuir qu'il portait à la main.

— Oui, dit-il, là-dedans, un Smith et Wesson 38 spécial…

— Une bonne arme… Surtout, à la moindre alerte, n'hésitez pas à en faire usage. Dans ce genre d'histoire, celui qui tire le premier a toujours raison…

— Ne craignez rien, répondit Bob avec un sourire. Je suis un homme paisible, mais il m'arrive parfois de cesser de l'être. Et, alors, je n'ai vraiment plus rien d'un enfant de chœur…

*

* *

Ce n'était guère la première fois que Bob Morane visitait Singapour, et la grande cité asiatique ne l'avait jamais déçu. Il aimait ses quartiers indigènes à l'aspect vaguement insolite, où les civilisations malaise et chinoise se mêlaient étroitement, son port encombré de jonques, ses villages de sampans, les trafics plus ou moins avouables qui se tramaient dans l'ombre des ruelles étroites, où les marchands de « curios » tenaient boutique ouverte. Tout y entretenait une atmosphère étrange et, chaque fois que Morane y débarquait, il avait l'impression de pénétrer tout éveillé dans un monde nouveau, où le rêve avait la plus grande part.

Les boutiques de « curios » attiraient surtout le Français. Sans cesse, il était à la recherche de quelque bibelot curieux ou rare, dont il aimait marchander l'achat avec un marchand chinois retors, au sourire énigmatique et auquel il fallait arracher le bibelot en question au prix de mille ruses, de mille artifices qui, par la suite, en rendait la possession encore plus délectable.

Quelques années plus tôt, Bob, de retour de Nouvelle-Guinée, avait acheté à un antiquaire de Singapour, une petite statuette en jadéite représentant Bouddha enfant, debout dans une fleur de lotus. L'objet, bien que destiné selon toute évidence aux touristes, n'en était pas moins d'une belle facture, avec des lignes pures et polies, et Bob aurait voulu en retrouver un tout semblable, pour l'offrir à l'un de ses amis qui en avait admiré l'original. Morane se souvenait qu'à l'époque où il avait acheté ladite statuette, le marchand en possédait d'autres toutes semblables. Peut-être réussirait-il encore à s'en

procurer une seconde. Lin-Tsien, rue des Sept Dragons, telle était l'adresse de l'antiquaire en question…

Morane était depuis quelques jours à peine à Singapour, quand il décida, un soir, de se rendre chez Lin-Tsien. Pourtant, quand il y arriva, il trouva la boutique fermée. La poussière accumulée sur les vitres indiquait d'ailleurs qu'elle n'avait plus guère été ouverte depuis longtemps. Désemparé, Bob s'adressa à un marchand de thé chinois, qui tenait son étal non loin de là, mais l'homme haussa les épaules.

— Lin-Tsien absent depuis très longtemps, dit-il. Lui parti très loin, pour grand voyage au pays des Ancêtres…

Morane n'insista pas. Pour un Chinois, il le savait, faire un grand voyage au pays des Ancêtres signifiait mourir, puisque Lin-Tsien était mort, Bob ne lui achèterait donc pas un second Bouddha de jadéite.

Le Français allait se détourner et rejoindre son hôtel, quand un personnage vêtu à l'européenne s'approcha de lui.

— Vous désirez un renseignement au sujet de Lin-Tsien. Monsieur ? interrogea-t-il.

Durant un long moment, Bob dévisagea le nouveau venu, dont les traits disaient assez l'ascendance à la fois chinoise, malaise et européenne. Ses vêtements étaient sales et déchirés et le col de son veston était relevé pour dissimuler une chemise sans col ni cravate. Un chapeau de feutre mou, crasseux et délavé par toutes les pluies de la mousson, dissimulait en partie son visage aux joues maigres. C'était là un de ces personnages sans foi ni loi, prêt à tous les mauvais coups sans doute, comme on en rencontre beaucoup dans les grandes villes asiatiques, où le crime et la misère côtoient presque toujours la richesse. Pourtant, Bob se savait de taille à se défendre, et il répondit sans la moindre hésitation.

— Je voulais acheter un objet à Lin-Tsien, mais je viens d'apprendre sa mort…

L'homme grimaça un sourire.

— Bien sûr, Lin-Tsien est mort. Mais les objets contenus dans son magasin ne sont pas morts, eux…

— Que voulez-vous dire ?

— Tout simplement que je connais l'homme qui a acheté le fond de Lin-Tsien.

— Qui est-ce ?

Cette fois, l'inconnu ne répondit pas. Il demeurait immobile, comme en attente. Et Bob se souvint soudain qu'à Singapour, comme un peu partout en Extrême-Orient, le moindre renseignement s'achète. Il tira un dollar de sa poche et le glissa dans la main de l'individu. Aussitôt, le visage de celui-ci s'éclaira. Il tendit le bras vers l'extrémité de la rue, pour dire :

— Là-bas, troisième rue à droite, puis deuxième à gauche, puis encore troisième à droite. Impasse du Printemps Fleuri. Chez Wan…

Déjà l'homme s'était détourné et fuyait, pour disparaître rapidement dans les ténèbres. « Sans doute va-t-il dépenser son dollar dans quelque taverne crasseuse des sampans, où l'on sert un plat de riz et un bol de raki à bon marché…» pensa Bob.

Il s'était lui-même mis en route dans la direction indiquée par l'homme. Après une demi-heure de marche, il trouva, non sans peine, l'impasse du printemps Fleuri. Un infâme boyau au fond duquel des chiens affamés semblaient se livrer une lutte à mort, à moins qu'ils ne fussent à la poursuite de quelque rat.

— Brrr, pas gai l'endroit, murmura Bob. Le monsieur Wan en question aurait pu choisir un autre coin pour y installer sa boutique…

Pourtant, si Morane faisait, en général, montre de prudence, il ne se laissait guère impressionner aisément. Du plat de la main, il tâta, à travers sa veste, le revolver glissé dans sa ceinture, et ce contact suffit à le rassurer complètement.

D'un pas alerte, il s'enfonça dans l'impasse, scrutant soigneusement l'obscurité. Il n'eut pas à chercher longtemps. Bientôt, il s'arrêta devant une façade surmontée d'une grande lanterne de papier sur laquelle était écrit, en lettres rouges sur fond clair : WAN – Antiquaire – Curiosités.

La vitrine elle-même était occultée, mais un mince rai de lumière filtrait sous la porte. Bob poussa celle-ci et elle s'ouvrit sur un vaste magasin encombré d'objets d'art chinois et malais. Aussitôt, un gros homme, vêtu d'un kimono de soie, se précipita au-devant de Morane et s'inclina profondément devant lui, à la mode asiatique.

— Wan est heureux de recevoir l'honorable étranger dans sa modeste maison, dit-il. En quoi Wan pourrait-il lui être agréable ?

En quelques mots, Morane mit le Chinois au courant de ce qui l'amenait. Quand il eut terminé, le visage de Wan se détendit.

— Je sais de quoi vous voulez parler, dit-il. Je dois posséder encore une de ces statuettes provenant du stock de ce malheureux Lin-Tsien. Si vous voulez me suivre dans l'arrière-boutique…

Sans se faire prier, Bob suivit son interlocuteur dans une seconde pièce, aussi grande que le magasin lui-même et, comme lui, encombré d'objets d'art. Mais, ce qui frappa Morane, ce fut cet homme, un vieillard à longue barbiche, qui gisait sur le sol, bâillonné et ligoté. Et, soudain, il comprit. Ce personnage étendu là, à ses pieds, était le vrai Wan, tandis que le gros homme, lui, était un imposteur. Rapidement, Morane voulut glisser la main dans l'échancrure de sa veste, pour tirer son revolver, mais il n'en eut pas le temps. De derrière une tenture, un troisième individu avait surgi soudain, braquant un gros automatique. C'était un Européen de taille moyenne mais à la carrure de lutteur. Il montrait un visage brutal, couronné de cheveux rouges, et ses énormes mains velues semblaient posséder une force redoutable. Un rictus tordait sa bouche épaisse, et il se mit à rire d'un rire gras, vulgaire.

— Je crois que vous ne vous attendiez guère à me retrouver ici, n'est-ce pas, commandant Morane ?

Ce rire. Cette voix… Bob se souvenait les avoir entendus à bord du South-Dakota. C'était le rire et la voix de cet individu masqué, nommé Rex, qui accompagnait le chef des pirates. Bob comprit alors que ceux-ci avaient retrouvé sa trace et, pendant un bref instant, il regretta à nouveau de ne pas avoir suivi les conseils de Lewison. Seul, à présent, il ne possédait guère de grandes chances d'échapper aux flibustiers, qui, selon toute évidence, s'étaient juré de causer sa perte.

L'automatique toujours braqué, Rex s'était approché de Morane, afin de lui prendre son revolver. Pour Bob, tout devint alors une question de réflexe. Son poing droit, lancé comme par un ressort, atteignit le forban à la pointe du menton. Dans la main de Rex,

l'automatique mollit soudain. Les yeux du bandit devinrent troubles, et il tomba en arrière, inconscient.

Morane ne perdit pas de temps à savourer son triomphe. Se baissant rapidement, il récupéra le gros automatique du forban et, repoussant d'une bourrade le faux monsieur Wan, qui ne faisait d'ailleurs pas mine de l'attaquer, il bondit hors de l'arrière-boutique. En trois enjambées, il traversa le magasin et gagna la porte. Aussitôt, il l'ouvrit et se retrouva avec soulagement dans les ténèbres de l'impasse. Pourtant, immédiatement, quelque chose lui parut insolite. Peut-être ce silence, les chiens qui ne menaient plus leur sarabande…

Derrière Bob, il y eut un rapide glissement. Il voulut se retourner, l'automatique braqué, mais trop tard. Quelque chose de dur le toucha sèchement à la nuque et il tomba en avant, sans connaissance.

*

* *

Quand Morane reprit conscience, il se trouvait à nouveau dans l'arrière-boutique de Wan, étendu, soigneusement ligoté, à même le sol. Devant lui, plusieurs hommes, tous des Européens, se tenaient debout et le considéraient. Parmi eux, il y avait Rex, dont la mâchoire s'ornait à présent d'une enflure de la grosseur d'un œuf de pigeon. Nulle part, Bob ne découvrit l'homme aux yeux glauques mais, cependant, il ne doutait plus à présent être tombé au pouvoir des écumeurs du Pacifique.

— Il revient à lui, dit Rex d'une voix mauvaise, en désignant Morane. Il va pouvoir sentir ce que je vais lui passer…

Menaçant, le forban avança d'un pas vers Morane. Mais un autre personnage, portant une casquette d'officier de marine et au visage sillonné par une longue balafre, lui posa la main sur la poitrine et le força à reculer.

— Non, Rex, dit-il. Les ordres du Chef sont formels, tu le sais. Dans la mesure du possible, le commandant Morane doit être bien traité et parvenir en bonne santé au repaire…

— Laissez-moi lui passer une raclée, Lawnson, insista Rex. Quelques coups de poings et de pieds ne le tueront pas, et nous pourrons toujours dire au Chef qu'il a tenté de se rebeller…

Ce fut ce moment que Morane choisit pour se mêler à son tour à la conversation.

— Allez-y, fit-il à l'adresse de Lawnson, laissez faire votre ami Rex. Il est tout juste capable de frapper un ennemi ligoté et désarmé. Un petit garçon de cinq ans, armé d'un lance-pierres, le mettrait en fuite…

Cette remarque eut le don de pousser le colosse à bout. Avec un cri de rage, il repoussa Lawnson et se précipita sur le Français. Celui-ci, malgré ses liens, pivota sur lui-même et, pliant les genoux, frappa Rex des deux pieds en pleine poitrine. Le bandit poussa une sorte de soupir et recula, cherchant à remplir ses poumons d'air. Quand il y eut réussi, il se prépara à se jeter à nouveau sur Morane, quand la voix de Lawnson retentit, sèche et autoritaire cette fois.

— Allez, Rex ! Ou bien…

Le colosse regarda d'un air ahuri le revolver braqué sur lui. Il parut alors se contenir et dit d'une voix sourde :

— C'est bien pour cette fois. Mais, un de ces jours, nous nous retrouverons seul à seul et, alors, commandant Morane, je vous ferai rentrer vos paroles dans la gorge…

Morane parut ignorer la menace de Rex et s'adressa cette fois directement à Lawnson.

— Qu'allez-vous faire de moi ? interrogea-t-il.

L'autre eut un geste équivoque, dans lequel on n'aurait pu dire s'il passait de l'indifférence ou de la menace.

— Vous aimez les beaux voyages, n'est-ce pas, commandant Morane ? Eh bien, voilà ce que nous allons faire ensemble : un joli petit voyage. Un joli petit voyage vers les îles enchantées…

Lawnson se tourna vers l'un des hommes qui l'accompagnaient :

— Vous pouvez dire à Ted de s'amener avec la voiture. La nuit s'avance et il nous faut songer à quitter les lieux avant l'aube…

Chapitre VIII

La grosse conduite intérieure roulait à présent à bonne allure vers sa mystérieuse destination. Allongé sur le plancher, à l'arrière, Bob Morane, étroitement ligoté et bâillonné, tentait de reconnaître la route suivie. C'était difficile pourtant, sinon impossible, car l'auto faisait de fréquents détours dans le dédale formé par les rues de Singapour. Seules, les rares clartés se reflétant à l'intérieur de la voiture, ainsi que les rumeurs de la circulation, pouvaient renseigner approximativement Morane sur les quartiers traversés. Tout d'abord, ce fut le quartier européen, avec ses lumières vives, ses bruits d'auto ; puis les quartiers chinois et malais, déjà noyés d'ombre ; ensuite, ce furent les ténèbres totales, et Bob devina que l'on suivait une route en dehors de la ville, une route longeant probablement la mer, s'il fallait en juger par le bruit du ressac qui, par moment, se faisait entendre faiblement.

Condamné à l'immobilité totale et au silence, Bob ne pouvait que penser : Où me conduit-on ? Cette question avait tout d'abord hanté son esprit puis, incapable qu'il était d'y répondre, il s'en détourna et tenta de faire, le plus exactement possible, le point de la situation. Une chose était certaine : il était tombé aux mains des pirates. La présence de Rex parmi ses ravisseurs ne lui laissait aucun doute à ce sujet. Mais pourquoi ne l'avait-on pas tué immédiatement ? Une balle de revolver bien placée, et tout était fini. Puis une inquiétude lui vint. Peut-être allait-on le jeter, lesté d'un solide poids, du haut d'une falaise dans la mer. Dans quelques jours, on retrouverait son corps, sans papiers ni rien qui puisse permettre de l'identifier, et jamais personne n'aurait une connaissance exacte du drame qui s'était joué.

Comme Bob tournait et retournait dans son esprit ces pensées funèbres, l'auto continuait à rouler dans les ténèbres. Finalement, un brusque virage et une série de cahots lui apprirent qu'elle avait quitté

la route elle-même pour, sans doute, s'engager dans un mauvais chemin de traverse.

Au bout de quelques minutes d'avance heurtée, la voiture s'arrêta, la portière s'ouvrit et les hommes qui avaient pris place derrière avec Morane le tirèrent au-dehors. Allongé sur l'herbe, Bob entendait à présent fort nettement le bruit du ressac, et il sentit soudain une sueur d'angoisse le couvrir tout entier. Si les pirates avaient décidé, comme il le pensait, de le balancer à la mer, c'en était fait de lui. Ligoté comme il l'était, il ne pourrait tenter de fuir ni de remonter à la surface.

Longuement, Morane contempla le ciel étoilé et huma l'air tiède de la nuit tropicale, dernier hommage qu'il rendait peut-être à la vie…

À ce moment, des torches électriques s'allumèrent et la voix de Lawnson retentit, toute proche.

— Vous, Rex, prenez-le par les pieds. Et vous, Harris, par les épaules…

Aussitôt, Bob sentit la lourde poigne de Rex se refermer autour de ses chevilles. Deux mains se glissèrent sous ses bras et il se sentit soulevé et entraîné vers un groupe de rochers détachant leurs silhouettes dentelées sur l'écran bleu de la nuit. Devant lui, par-dessus l'épaule de Rex, il voyait une haute silhouette, sans doute celle de Lawnson, se découper dans la lumière dansante d'une torche. Derrière, un autre homme venait, portant une torche lui aussi.

Les quatre bandits et leur prisonnier, ayant dépassé les rochers, débouchèrent sur une étroite plage au bord de laquelle la mer venait mourir doucement. Un grand dinghy de caoutchouc était tiré sur le sable. Bob fut déposé au fond et, quelques secondes plus tard, l'embarcation, manœuvrée par quatre paires de bras vigoureux, glissait lentement sur l'eau noire, en direction du large.

Dans l'incertitude de son sort, Morane se demandait où on le conduisait. Peut-être le menait-on tout simplement au large pour éviter que son corps, une fois immergé, ne fût rejeté trop rapidement à la côte. Il fallait laisser le temps aux requins et autres poissons voraces de faire leur besogne. Et, soudain, les paroles prononcées

tout à l'heure par Rex lui revinrent à la mémoire : « C'est bien pour cette fois. Mais, un de ces jours, nous nous retrouverons seul à seul et, alors, commandant Morane, je vous ferai rentrer vos paroles dans la gorge ». S'adressait-on ainsi à un homme qui va mourir ? Et, un peu plus tard, Lawnson n'avait-il pas déclaré : « Vous aimez les beaux voyages, n'est-ce pas, commandant Morane ? Eh bien, voilà ce que nous allons faire ensemble : un joli petit voyage. Un joli petit voyage vers les îles enchantées…» ?

À présent, Bob reprenait son sang-froid, et tout lui apparaissait plus clairement. Il se souvenait d'autres paroles prononcées également par Lawnson lorsque, après sa capture, dans l'arrière-boutique de Wan, Rex avait voulu se précipiter sur lui. « Non, Rex. Les ordres du Chef sont formels, tu le sais. Dans la mesure du possible, le commandant Morane doit être bien traité et parvenir en bonne santé au repaire…» Maintenant, Bob le savait, il ne mourrait pas. Du moins pas tout de suite. Il lui suffisait d'attendre, et il finirait bien par savoir ce que l'on comptait faire de lui et quel serait ce « joli voyage vers les îles enchantées » dont avait parlé Lawnson.

Après une dizaine de minutes de navigation sans histoire, le dinghy buta et s'immobilisa. Bob tenta de se redresser, y réussit à demi et aperçut une longue coque noire et brillante, basse sur les flots, avec en son milieu un haut kiosque dont le panneau était ouvert ; à l'avant s'allongeait la silhouette menaçante d'un canon dressé sur son affût.

« Un sous-marin, pensa Morane. On me conduit à bord d'un sous-marin. Évidemment, j'aurais dû m'en douter…»

Déjà, des mains le saisissaient et le hissaient le long des flancs d'acier. Quelques minutes plus tard, porté par des hommes d'équipage aux faces patibulaires, Bob était conduit, à travers les entrailles métalliques du bâtiment, jusqu'à une étroite cabine, où on le laissa seul, étendu sur une couchette.

Là-bas, à l'arrière, le ronronnement doux des moteurs électriques de plongée retentissait déjà.

*

* *

La cabine dans laquelle Morane avait été enfermé devait être, s'il fallait en juger par les cartes marines tapissant les murs, celle du commandant. Bob ne devait pas y demeurer longtemps seul. Au bout d'un laps de temps indéterminé, la porte s'ouvrit et Lawnson entra. Il considéra longuement son prisonnier, toujours immobilisé par ses liens et rendu muet par son bâillon. Finalement, il eut un sourire dans lequel Bob crut lire de la sympathie, puis il s'approcha du prisonnier et dénoua le bâillon.

— Je m'excuse d'avoir dû vous traiter aussi mal, commandant Morane, fit-il. Mais je n'avais guère le choix. On vous avait décrit à moi comme un adversaire redoutable, et je ne voulais pas courir le risque de vous voir m'échapper…

Dans ses liens, Bob eut un haussement d'épaules indifférent.

— C'est parfait, répondit-il d'une voix hostile, vous avez fait de votre mieux et, un jour peut-être, vous serez décoré pour ça… aux enfers. Maintenant, je suis en votre pouvoir, et si vous voulez me libérer de mes liens…

Le commandant Lawnson acquiesça.

— À une seule condition, dit-il, c'est que vous me promettiez de ne pas tenter de fuir.

Morane ne dut pas réfléchir longtemps. Prisonnier dans un sous-marin, dont il ne pouvait s'échapper, il ne courait guère de risques en donnant sa parole.

— Je vous promets de ne rien tenter, dit-il, du moins tant que je serai à votre bord. Par la suite…

Il n'eut guère le temps d'achever. Lawnson avait tiré un couteau automatique de sa poche, l'avait ouvert d'une pression du pouce et s'était mis en devoir de libérer le Français.

Débarrassé de ses liens, Bob se redressa et frotta longuement ses membres endoloris. Au bout d'un moment, il releva la tête.

— Je suppose, déclara-t-il, que vous me conduisez à ce « repaire » dont vous avez parlé tout à l'heure ?

Le commandant Lawnson secoua la tête affirmativement.

— C'est cela tout juste, répondit-il. Une fois là-bas, c'est-à-dire dans quelques jours, le Chef vous dira ce qu'il compte faire de vous.

« Le Chef ! pensa Morane. Sans doute s'agit-il là de l'homme aux yeux glauques. »

— Mais comment avez-vous réussi à me capturer ? interrogea-t-il encore. Après tout, vous ne pouviez deviner que j'allais me rendre chez Lin-Tsien et, de là, chez Wan…

Un sourire glissa sur le visage de Lawnson, mais seulement la durée d'un éclair.

— Nous savions que vous vous rendiez à Singapour, expliqua-t-il, et nous vous avons surveillé chaque instant depuis votre arrivée, attendant l'occasion propice pour vous capturer. Nous aurions pu agir en pleine rue, mais nous avions peur d'alerter les passants et, en outre, nous vous savions de taille à vous défendre. Votre visite chez Lin-Tsien nous a servis. L'homme qui vous a envoyé chez Wan était à notre service et il nous a prévenus aussitôt après vous avoir quitté. En voiture nous sommes parvenus à l'impasse du Printemps Fleuri bien avant vous et avons eu tout le loisir de préparer notre souricière… À un moment donné, j'ai bien cru que vous alliez nous échapper mais, par bonheur, deux de mes hommes étaient demeurés au-dehors, et ils purent vous assommer au passage.

Bob fit la grimace et se massa longuement la nuque, là où celle-ci était encore douloureuse.

— Oui, dit-il, le coup du lapin. J'aurais dû penser que tout n'aurait pas été aussi simple. Je me suis laissé avoir comme un enfant… Avez-vous une idée de ce que votre Chef veut faire de moi ?

Lawnson écarta les bras en signe d'ignorance.

— Je ne puis vous renseigner à ce sujet, dit-il. Le Chef commande et j'obéis…

Pendant un long moment, Morane considéra son interlocuteur. Malgré la longue cicatrice lui balafrant le visage, Lawnson n'avait guère l'aspect d'un bandit. En outre, pour pouvoir commander un sous-marin, il devait posséder une certaine culture, avoir fait des études.

— Ce que je ne comprends pas, fit Bob, c'est comment un homme comme vous en est arrivé à s'acoquiner avec ces…

— Avec ces forbans, voulez-vous dire sans doute ? acheva Lawnson. Ceci est une longue histoire. Une histoire personnelle…

Le visage, déjà grave, de Lawnson, s'était encore rembruni, et Bob comprit que cet homme avait un secret. Peut-être même son existence actuelle était-elle soumise à quelque odieux chantage. « Qui sait, songea-t-il, si plus tard je ne réussirai pas à faire de Lawnson un allié…»

Cependant, pour Bob, jamais l'avenir n'avait sans doute été plus incertain, et il préféra ne pas trop anticiper sur les événements. C'est alors qu'un détail le frappa soudain. Sur le mur métallique de la cabine, une inscription – sans doute une marque de fabrique – était gravée. Non pas en anglais, ou en français, ni en n'importe quelle langue européenne, mais en japonais. Bob ne pouvait en déchiffrer le texte, mais les caractères lui étaient cependant assez connus pour qu'il pût les identifier.

Lawnson avait dû surprendre le regard de Morane car, soudain, son visage se durcit à l'extrême et une coloration rouge l'envahit. Aussitôt, une nouvelle question vint à l'esprit de Morane. « Que faisait cet officier américain à bord d'un sous-marin japonais ? »

Et Bob se sentit pressé plus que jamais de rencontrer l'homme aux yeux glauques qui, seul sans doute, pourrait lui donner la clé de ces différentes énigmes.

Chapitre IX

Au ras de l'océan, brillant sous les rayons du soleil telle une monstrueuse feuille de papier d'étain, quelques îles basses se détachaient, couronnées de maigres bouquets de cocotiers. Elles étaient disposées en cercle et reliées entre elles par un récif entourant une vaste lagune aux eaux calmes. À l'intérieur de la lagune, une grosse goélette et un puissant canot à moteur se trouvaient ancrés. Plus loin, on pouvait distinguer un second atoll, en tous points semblable au premier. Tout autour, c'était l'immensité vertigineuse et déserte du Pacifique.

Du pont du *Requin I* – c'était le nom du sous-marin – le commandant Lawnson désigna à Morane l'une des îles du premier atoll.

— Notre voyage se termine ici, dit-il. Ici aussi mes responsabilités à votre sujet prennent fin, et j'en suis soulagé…

L'île semblait plus vaste et plus élevée que les autres et les cocotiers y croissaient en plus grande quantité. Bob qui, durant tout le voyage à bord du sous-marin, avait été soigneusement tenu à l'écart des instruments de route, crut pouvoir réussir à arracher un renseignement à Lawnson. À son tour, il désigna le premier des deux groupes d'îles.

— Comment s'appelle cet atoll ? interrogea-t-il.

Mais Lawnson ne se laissa pas prendre au piège.

— Peu importe son nom, répondit-il. Nous l'appelons l'« Atoll », tout simplement.

Morane eut soin de ne pas marquer sa déception. En se basant sur le nombre de jours de navigation depuis Singapour, il supposait que les deux groupes d'îles devaient se situer dans le centre du Pacifique, quelque part entre les îles Gilbert et Phoenix, non loin de l'Équateur sans doute. Mais où exactement ? Bob eût été bien en peine de le dire. De toute façon, les deux petits archipels devaient

avoir un nom, mais sans doute étaient-ils portés sur bien peu de cartes.

— Notre Chef vous attend là-bas, continuait Lawnson en désignant encore la plus grande des îles. Rien ne vous empêchera de lui poser les questions auxquelles je ne puis répondre.

Morane se le tint pour dit. Tout au long du voyage, il s'était heurté au tabou du silence, et il savait qu'il était inutile de tenter d'arracher d'impossibles confidences à aucun membre de l'équipage du sous-marin.

Le *Requin I* avait continué sa route, pour s'engager bientôt dans la passe permettant d'accéder au centre de la lagune. À quelques encablures de la plus grande des îles, les moteurs furent stoppés, et le sous-marin s'immobilisa.

— Nous allons devoir plonger à nouveau, expliqua Lawnson. Mais, cette fois, rassurez-vous, nous ne tarderons pas à toucher au but.

Cinq minutes plus tard, le *Requin I* s'enfonçait sous les eaux claires du lagon et quiconque aurait, de la surface, suivi ses évolutions, eût été sans doute étonné de le voir s'enfoncer et disparaître sous la plus grande des îles, tout comme s'il avait été englouti par la paroi de corail.

Quand, peu de temps après, Morane put à nouveau sortir de sa prison d'acier, le *Requin I* était amarré près d'un débarcadère métallique. Plus loin, d'autres sous-marins, de très petite taille ceux-là, se trouvaient amarrés eux aussi. « Des sous-marins miniatures, pensa Morane. Vraiment, nos pirates me semblent bien équipés. Vingt engins de ce genre, cela doit représenter pas mal d'argent…»

Ce qui étonna cependant davantage Morane, ce fut le port lui-même. En effet, celui-ci ne s'ouvrait pas à l'air libre, mais sous une voûte basse, taillée en plein corail et soutenue par un réseau complexe de poutrelles. Tout le fond de cette caverne artificielle se trouvait envahi par l'eau et de puissants projecteurs électriques l'éclairaient.

Toujours guidé par Lawnson, Morane avait pris pied sur le débarcadère. Les deux hommes se dirigèrent vers une large ouverture semi-circulaire permettant d'accéder à un couloir voûté,

aux parois et au plancher métalliques, dans lequel ils s'enfoncèrent. Au fur et à mesure de leur avance, d'autres couloirs, de moindre section ceux-là, venaient s'embrancher de chaque côté de la galerie.

Finalement, Lawnson s'arrêta devant une porte et appuya à quatre reprises sur un bouton de sonnerie, suivant un mode convenu. Au bout d'un moment, il y eut un bref déclic et la porte s'entrebâilla. Lawnson la poussa et s'effaça pour laisser passer Morane. Celui-ci s'avança et pénétra dans une vaste pièce, luxueusement meublée, au sol couvert d'un épais tapis et aux murs et au plafond dissimulés sous de lourdes tentures. Au fond de cette pièce, derrière un grand bureau de bois clair, un homme se tenait assis.

Aussitôt, Morane le reconnut. Ce personnage était celui-là dont il avait pu, durant quelques secondes, dans sa cabine du *South-Dakota,* contempler le visage. Bob se trouvait en présence de l'homme aux yeux glauques, du mystérieux Chef des écumeurs du Pacifique…

*

* *

Lawnson s'était retiré et Bob demeurait seul face à face avec le Chef. Les deux hommes se dévisagèrent longuement, comme pour se jauger. Finalement, par-dessus le bureau, l'homme aux yeux glauques désigna un fauteuil au Français.

— Veuillez vous asseoir, commandant Morane, dit-il d'une voix amène. Notre entrevue sera longue… et amicale j'espère…

Bob obéit mais, avant de s'asseoir, il eut le temps de remarquer un gros automatique posé sur le bureau, à portée de la main du Chef. « Drôle de précaution pour une conversation amicale », songea Morane. Aussitôt, il prit la parole.

— Je me demande, dit-il, de quel droit vous vous permettez de me retenir prisonnier…

Cette phrase, prononcée en de telles circonstances, était ridicule, Bob le savait. Pourtant, il voulait montrer qu'il était loin d'être soumis, qu'il fallait encore compter avec lui, et peut-être, le ménager.

De son côté, le Chef avait souri.

— De quel droit ? fit-il d’une voix un peu narquoise. Du droit du plus fort, tout simplement… Par trois fois, j’ai voulu vous tuer, ou vous faire tuer, mais vous avez réussi à échapper à la mort. Alors, j’ai pris la décision de vous rencontrer à nouveau, et vous voilà. Oh, tout a été fort simple. Après avoir manqué le torpillage du *Trinidad,* je vous ai fait câbler de Paris, par un de mes complices et au nom de « Reflets », de vous rendre à Singapour. Là, mes hommes vous attendaient et, comme vous le savez, il leur a été relativement facile de vous capturer.

Morane grimaça. Ainsi, le télégramme qui l’attendait à Sydney était un faux. Il s’était laissé manœuvrer sur toute la ligne, comme un enfant, et il aurait dû suivre les conseils de Lewison. Pourtant, au cours de toute son existence, il n’en avait jamais fait qu’à sa tête, et sans doute ne changerait-il jamais…

— À présent, me voilà en votre pouvoir, dit-il avec un peu d’humeur. Que comptez-vous faire de moi ?

L’homme aux yeux glauques eut un geste apaisant.

— Ne brûlons pas les étapes, fit-il. Vous ne devez pas manquer d’être intrigué au sujet de ce repaire. Je vais donc commencer par satisfaire votre curiosité et, en même temps, vous montrer l’étendue de ma puissance…

Pendant que le Chef parlait, Bob n’avait pas cessé d’étudier son visage et, sur ses traits à la fois racés et cruels, il crut voir s’allumer une expression d’orgueil. Cet homme, c’était certain, était avide de puissance et devait, comme tous les êtres de son espèce, laisser prise aux honneurs et à la flatterie.

Cependant, l’homme aux yeux glauques continuait :

— Ces deux atolls ont été achetés voilà très longtemps, par un Anglais qui y avait installé des pêcheries de nacre. Quand l’Anglais en question mourut, ils étaient complètement abandonnés et déserts, car les indigènes qui y habitaient avaient préféré émigrer plutôt que de demeurer isolés sur ces terres sans eau et balayées fréquemment par les ouragans. Il fallut attendre la fin de la guerre pour que j’aborde ici, au hasard d’une croisière à bord de mon yacht. C’est alors que je découvris ce repaire de sous-marins encore en parfait état. Vers la fin des hostilités, les Japonais l’avaient édifié

secrètement, pour qu'il serve de base à leurs sous-marins de poche qui devaient harceler les lignes de communications alliées. Mais l'armistice avait sonné prématurément à la suite de la destruction d'Hiroshima et de Nagasaki, et les membres de la petite garnison occupant la base, abandonnés de tous, s'étaient révoltés contre leurs officiers, pour périr ensuite, victimes d'une épidémie de scorbut. Je retrouvai leurs squelettes à l'intérieur même du repaire, ainsi qu'un gros sous-marin de ligne et vingt sous-marins de poche et une quantité impressionnante de munitions et de combustible. Et tout cela était à moi ; vous m'entendez, commandant Morane, à moi, puisque l'atoll se trouvait complètement abandonné et désert…

À ce moment de son récit, l'homme aux yeux glauques s'arrêta de parler, guettant sans doute une appréciation quelconque de la part de son interlocuteur. Celui-ci hocha gravement la tête.

— Je comprends, dit-il. L'occasion fait le larron. C'est probablement alors que vous avez conçu le projet d'organiser votre réseau de piraterie…

Le Chef approuva.

— C'est cela, commandant Morane. À partir de ce moment, la bande des Requins d'Acier, comme j'appelle mes sous-marins, était née. Il ne me fallut pas longtemps pour acquérir la certitude que tous les dossiers concernant le repaire de l'atoll avaient été détruits par les Japonais eux-mêmes, à Tokyo, peu avant l'occupation de la ville par les Américains. J'entrepris donc de recruter une équipe de gens de sac et de corde, et également un ancien officier sous-marinier de la flotte américaine qui, pendant la guerre, avait commis une faute grave dont j'étais seul à connaître le secret. Cet officier, comme vous l'aurez déjà deviné, n'était autre que le commandant Lawnson…

« Une fois mon équipe recrutée, il ne me restait plus qu'à passer à l'action. À l'aide de mes sous-marins de poche, je comptais m'approcher des paquebots, grimper à bord avec mes hommes et rafler l'or et les bijoux. Je comptais également pratiquer la contrebande, et en particulier celle des narcotiques, sur une très grande échelle…

— Ce que je ne comprends pas, interrompit Morane, c'est comment vos unités réussissent à s'approcher des bateaux sans

être aperçues. Car, enfin, vos sous-marins de poche, pour permettre à vos hommes de monter à bord des bateaux en question, doivent quand même faire surface et ils auraient dû déjà, à un moment ou à un autre, avoir été repérés.

— Vous vous trompez, commandant Morane, expliqua l'homme aux yeux glauques. Mes Requins d'Acier ne doivent pas faire surface… Je suis très riche, il me faut vous l'apprendre, et en outre, j'ai jadis fait de très satisfaisantes études d'ingénieur. Cette dernière circonstance m'a donc permis, aidé par quelques techniciens dont je m'étais assuré la collaboration, de doter mes sous-marins miniatures d'un dispositif tout à fait nouveau : une ventouse, placée sur le côté de leur coque et leur permettant de se coller, en plongée, au flanc des bâtiments à aborder. Ils furent dotés également d'un kiosque télescopique qui, se déployant hors de l'eau, permet aux hommes de grimper à bord du vaisseau grâce à une échelle métallique, le sous-marin demeurant en plongée, toujours fixé à la coque du navire. Quatre de ces sous-marins, opérant en pleine nuit, peuvent transporter ainsi une vingtaine d'hommes en tout qui, par surprise, se rendent maîtres du bateau. Une fois les passagers et les membres de l'équipage enfermés dans la salle à manger, tous hublots occultés, le Requin I peut alors faire surface et le pillage proprement dit commencer enfin. Au moment de quitter le bateau, il nous suffit de provoquer un court-circuit dans son système d'éclairage pour avoir le loisir d'opérer notre retraite sans courir le risque d'être repérés.

Une fois encore, l'homme aux yeux glauques s'arrêta de parler. L'orgueil de son œuvre criminelle, eût-on dit, l'emplissait au point de l'empêcher de proférer la moindre parole. Pourtant, Bob ne semblait guère ému. Il avait, au cours de son existence, rencontré trop d'hommes de cette espèce pour éprouver la moindre frayeur à leur contact, et encore moins de l'admiration. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était les plaindre, car tous se lançaient dans une lutte sans issue, dont ils devaient sortir finalement vaincus et brisés.

— Tout me semble parfaitement machiné, fit Morane gravement. Mais le tout est de savoir combien de temps cela pourra durer. Si je ne me trompe, vous êtes un personnage en vue. Un jour ou l'autre,

vous commettrez une erreur et serez soupçonné. On vous surveillera de très près et l'on s'apercevra alors que vos absences coïncident étrangement avec les attaques perpétrées par vos Requins d'Acier. Alors, vous serez cuit, irrémédiablement cuit…

Un éclair de gaieté féroce apparut dans les yeux couleur d'eau du Chef.

— Soyez sans crainte. Commandant Morane, j'ai, moi aussi, songé à tout cela. J'ai d'ailleurs fait bien plus qu'y songer ; j'ai trouvé une parade infaillible à cette menace. À n'importe quel moment, vous m'entendez bien, à n'importe quel moment, je puis me fabriquer un alibi irréfutable…

Morane ne répondit pas. Il attendait une explication, mais elle ne vint pas. Le Chef se contenta de secouer la tête, pour dire encore :

— Non, Commandant Morane, je ne vous en dirai pas davantage car, dans ce cas, vous en connaîtriez autant que moi. Peut-être d'ailleurs vous en ai-je trop dit…

— Peut-être, fit Bob en écho. Cela dépend de ce que vous attendez de moi…

— Ce que j'attends de vous ?… Après que vous ayez vu mon visage à bord du South-Dakota et que vous ayez échappé à la balle de mon fidèle Rex, j'ai conçu le plan de vous supprimer. Mais l'homme envoyé pour installer une machine infernale dans votre chambre, à San Francisco, a lamentablement échoué. Ensuite, j'ai voulu torpiller le cargo *Trinidad,* mais la soudaine apparition de la flotte britannique m'en a empêché… Alors, j'ai décidé de tenter de vous attirer dans mon camp. J'ai besoin d'hommes courageux et vous seriez pour moi une précieuse recrue. Voilà pourquoi je vous ai fait enlever…

— Et, pas un seul instant, bien sûr, vous n'avez pensé que je pouvais refuser votre offre ? demanda Morane.

— Si, j'y ai pensé. Dans ce cas, puisque, de toute façon, vous étiez destiné à mourir…

Lentement, l'homme aux yeux glauques glissa un index le long de sa gorge, d'une oreille à l'autre, en un geste ne laissant place à nulle équivoque. Morane se mit à rire.

— Bien sûr, vous ne me laissez guère le choix…

En lui-même, il pensait que mourir ne servirait à rien. Mieux valait feindre d'accepter la proposition de l'homme aux yeux glauques, afficher même des sentiments vils, quitte à faire ensuite volte-face au moment propice.

— Alors, que décidez-vous ? interrogea le Chef.

— Comment, entre la mort et la collaboration avec vous pourrais-je hésiter ? D'ailleurs, il ne me déplairait pas de faire rapidement fortune…

— Ce qui veut dire que vous acceptez ma proposition ?

Morane eut un signe affirmatif.

— J'accepte votre proposition, en effet…

Il n'espérait pas que le Chef crût à sa bonne foi, mais en agissant ainsi il s'octroyait un sursis, et cela seul comptait. Par-dessous ses paupières à demi baissées, l'homme aux yeux glauques le surveillait, à la façon d'un fauve guettant une proie possible. Au bout d'un moment cependant, Morane ne se troublant pas, il sembla se détendre.

— Je ne puis encore, pour le moment du moins, juger de votre sincérité, mais vous ne tarderez pas à être mis à l'épreuve. Alors, je saurai si, réellement, vous êtes décidé à me servir…

« Décidé à vous servir, bien sûr, songea Morane. À vous servir un petit tour à ma façon. Quand vous vous apercevrez de quelle espèce est le loup que vous avez introduit dans la bergerie, si l'on peut dire, il sera trop tard…»

Le Chef s'était levé et, écartant une tenture, démasqua une étroite porte métallique.

— Derrière cette porte, expliqua-t-il, s'amorce l'un des ascenseurs permettant d'accéder à l'air libre, là-haut sur l'îlot. Cet ascenseur est mon ascenseur personnel, mais nous l'emprunterons pour cette fois…

Quelques minutes plus tard, les deux hommes émergeaient au-dehors. Ils franchirent une haie de cocotiers et débouchèrent sur une grève faite de fragments de corail blanc qui crissait sous leurs pas. Non loin de là, la grosse goélette et la vedette à moteur aperçues tout à l'heure, du large, par Morane, étaient amarrées.

Comme Morane et le Chef arrivaient au bord même de la lagune, un homme déboucha à son tour de derrière un bouquet de cocotiers et vint vers eux. C'était un individu d'une soixantaine d'années, petit et au crâne dénudé. Son cou décharné et son profil d'oiseau de proie lui donnaient une apparence de vieux vautour cachexique. Son corps maigre flottait dans des vêtements de toile trop larges pour lui et des lunettes cerclées d'or et aux verres de loupes lui donnaient un regard de poisson abyssal.

Quand l'étrange personnage fut parvenu près des deux hommes, il désigna Morane et dit d'une voix cassée, avec un fort accent germanique :

— Je m'aperçois avec plaisir, Chef, que vous avez fait une nouvelle recrue. Sans doute est-ce là ce commandant Morane, amené tout à l'heure par le *Requin ?…* Vraiment, commandant Morane, vous ne pouviez mieux tomber… ou plus mal. Il n'existe assurément pas deux repaires de brigands comme le nôtre dans le monde…

L'homme aux yeux glauques parut ignorer cette dernière remarque. Il se tourna vers Bob et dit d'une voix neutre :

— Je vous présente le docteur Fuchs, commandant Morane. Le docteur Fuchs est le médecin de la base, et il possède un goût très marqué pour la plaisanterie, même si celle-ci peut paraître de mauvais goût…

Fuchs et Morane se serrèrent la main. Ensuite, sans que rien ne pût permettre de prévoir son geste, le docteur, de son index tendu, toucha le nez de Bob, un peu tordu à la suite d'un lointain accident.

— Si vous voulez qu'un jour je vous fasse là une petite retouche, commandant Morane, il vous suffira d'en exprimer le désir. Car, peut-être ne le savez-vous pas, *avec deux hommes j'en fais un seul.* Oui, commandant Morane, *quelques petits coups de bistouri et vous devenez le sosie de Jules César…*

Ces paroles, en grande partie incompréhensibles pour Bob, parurent déplaire au Chef. Menaçant, il avança d'un pas vers le docteur Fuchs, prêt à le frapper semblait-il.

— Vous n'êtes qu'un vieux fou, Professeur Fuchs, et vous radotez. Je possède des moyens efficaces, ne l'oubliez pas, pour

faire taire les bavards. D'ailleurs, vous feriez bien de vous retirer. Le commandant Morane et moi avons autre chose à faire qu'à écouter vos âneries…

Une expression de colère mêlée de haine apparut soudain sur le visage émacié du docteur Fuchs. Il tourna brusquement les talons et s'en fut en maugréant le long de la grève. Quand il se fut éloigné, l'homme aux yeux glauques se mit à rire d'un petit rire nerveux.

— Le docteur Fuchs est un excellent médecin, dit-il, mais il possède un petit défaut. Il se prend pour un grand expert en chirurgie plastique et, si je le laissais faire, il aurait depuis longtemps charcuté tous les membres de ma troupe…

Aussitôt après avoir prononcé ces paroles, le Chef sembla oublier le docteur Fuchs, comme s'il n'avait jamais existé. De la main, il montra l'étendue paisible de la lagune.

— Ce sera votre monde désormais, commandant Morane. À la moindre tentative de fuite, vous serez impitoyablement massacré. Je vous ai d'ailleurs assigné un gardien qui s'acquittera de sa tâche à la perfection. Vous le connaissez d'ailleurs. Je veux parler de mon fidèle Rex, avec lequel vous avez déjà eu affaire il n'y a guère…

Bob ne put réprimer un léger sursaut qui, par bonheur, échappa à l'homme aux yeux glauques. Avec Rex comme chien de garde, l'existence sur l'atoll promettait d'être fertile en vicissitudes de toutes sortes…

Chapitre X

Au début, la vie sur l'atoll ne se révéla pas aussi pénible que Bob Morane l'avait tout d'abord supposé. Certes, la surveillance exercée par Rex était effective, mais sans doute sur l'ordre de l'homme aux yeux glauques, elle demeurait discrète.

Au cours de la première semaine de captivité, le Chef s'était ingénié à divertir Morane en lui faisant visiter la base et en l'initiant aux secrets des sous-marins de poche japonais perfectionnés par ses soins. Bob s'était tout de suite rendu compte qu'il s'agissait là d'une arme redoutable. Non seulement, chacun de ces sous-marins miniatures était muni d'un kiosque télescopique et d'une ventouse lui permettant d'adhérer à n'importe quel objet flottant, mais aussi d'un sas par lequel des hommes, munis de scaphandres autonomes, pouvaient quitter l'engin pour accomplir une mission quelconque ; en outre, chacun de ces sous-marins pouvait larguer deux petites torpilles. En croisière, ils possédaient un vaste rayon d'action grâce à leurs moteurs électriques dont les accumulateurs se rechargeaient automatiquement.

Tout d'abord, ces découvertes avaient passionné l'ingénieur qui dormait en Morane. Pourtant, il ne parvenait pas à oublier que ces perfectionnements mécaniques servaient à des fins inavouables, et son aversion pour l'homme aux yeux glauques, au lieu de s'atténuer, grandissait de jour en jour. Tous les autres habitants de la base étaient d'ailleurs du même acabit : gibier de potence recruté dans tous les bouges des cinq continents, coupe-jarrets prêts à tous les crimes pour satisfaire leur goût de l'or.

Bientôt, Morane n'eut plus qu'une idée : quitter au plus vite ce repaire de forbans, où l'existence lui devenait de jour en jour plus intolérable. Mais comment s'échapper ? Tout d'abord, il avait pensé s'emparer d'un sous-marin de poche et fuir à son bord, mais il avait vite réalisé combien ce projet était insensé. Non seulement il ne

parviendrait pas à franchir le passage sous-marin, fermé par un gigantesque sas, permettant de gagner la mer libre mais, en outre, connaissant mal la manœuvre du sous-marin, il ne tarderait pas à être rejoint et coulé. Il en serait de même s'il s'emparait de la vedette à moteur ancrée dans le lagon et tentait de franchir la passe entre les récifs.

Plus que jamais, Bob regrettait de ne pas avoir écouté les avertissements de Lewison. S'il avait accepté de continuer à collaborer avec les agents du Trésor, il eut sans cesse été suivi, même à Singapour, et Lawnson et ses hommes n'auraient pas réussi à s'emparer de lui. Pourtant, dans ce cas, les bandits auraient été capturés et comme, sans doute, ils auraient refusé de parler, les enquêteurs se seraient trouvés devant un nouveau mur. Au contraire, en agissant selon son caprice, Morane avait réussi, par des voies bien inattendues il est vrai, à s'introduire dans le repaire des pirates. Restait à présent à détruire ce dernier tout en parvenant à sauver sa propre existence.

Mais, au cours des jours, une crainte était venue à Morane. Lors de leur première entrevue, l'homme aux yeux glauques avait en effet déclaré : «… Vous ne tarderez pas à être mis à l'épreuve. Alors, je saurai si, réellement, vous êtes décidé à me servir…» Être mis à l'épreuve ! Bob savait ce que cela signifiait. Tôt ou tard, il lui faudrait participer à l'un des actes criminels de l'homme aux yeux glauques et de sa bande de flibustiers et, s'il refusait, il signerait en même temps son arrêt de mort.

*

* *

Un événement devait bientôt venir ancrer davantage encore Morane dans sa décision d'anéantir au plus vite le repaire des Requins d'Acier. Il y avait un mois à peine qu'il se trouvait prisonnier dans l'atoll, quand l'homme aux yeux glauques organisa une nouvelle expédition, à laquelle devait prendre part le *Requin I* et quatre sous-marins de poche.

Il s'agissait d'attaquer un cargo-mixte vénézuélien, le *Cuidad Bolivar,* à bord duquel avait pris place un diamantaire australien transportant à Sydney une importante quantité de diamants bruts. Jugeant sans doute Morane encore insuffisamment préparé, l'homme aux yeux glauques avait décidé qu'il ne participerait pas à l'expédition.

Une semaine après l'avoir quittée, le Requin I et les quatre sous-marins de poche rentraient à la base. Les pirates avaient effectivement rejoint le Cuidad Bolivar et, procédant comme d'habitude, étaient montés à bord et s'étaient emparés des diamants. Pourtant, au moment où le Chef et ses hommes allaient quitter le cargo, des marins avaient tenté un coup de force et avaient réussi à monter sur le pont, pour s'apercevoir de le présence des Requins d'Acier. Afin de supprimer ces témoins, l'homme aux yeux glauques avait alors donné l'ordre de torpiller le cargo et de couler les embarcations de sauvetage qui auraient pu être mises à la mer.

Cet acte de monstrueuse cruauté, commis de sang-froid, changea en haine l'aversion que Morane portait au chef des pirates et à sa bande de hors-la-loi. À tout prix, il lui fallait détruire le repaire, pour empêcher la réalisation de nouveaux forfaits.

Quand Bob eut pris cette décision, il comprit qu'il n'aurait désormais de cesse avant qu'il punisse l'homme aux yeux glauques de ses crimes.

Chapitre XI

Ce soir-là, Bob Morane était assis au bord de la plage, à proximité d'un bouquet de cocotiers agitant doucement leurs panaches au-dessus de sa tête. Le soleil couchant faisait flamboyer l'eau calme de la lagune, qui ressemblait à une énorme feuille de magnésium enflammée avec, là-bas, les silhouettes des autres îlots et de leurs palmes découpées en ombres chinoises sur le ciel rougeoyant.

Pourtant, Bob ne semblait guère jouir de ce spectacle grandiose qui, en toute autre circonstance, l'eut plongé dans le ravissement. Depuis plusieurs jours, cette seule pensée lui trottait par la tête, jusqu'à devenir une obsession : comment réussirait-il à anéantir le repaire et, en même temps, à trouver le moyen de s'échapper ?

Tout à coup, il sursauta. Derrière lui, quelqu'un venait de parler.

— Sans doute nos pensées se rejoignent-elles, commandant Morane ?

Bob voulut se tourner vers le bouquet de cocotiers, d'où venait la voix, mais celle-ci dit encore :

— Non, ne bougez pas. Continuez à regarder la lagune. Rex pourrait vous surveiller de loin. Contentez-vous de me laisser parler…

Morane n'insista pas. À présent, il avait reconnu la voix. C'était celle du commandant Lawnson.

— Voilà longtemps, continuait l'officier, que comme vous en ce moment, je projette de détruire la base et, avec elle, les Requins d'Acier. Jusqu'ici, j'avais pris patience, mais le torpillage du Cuidad Bolivar et le meurtre de ses passagers, dont j'ai été forcé d'être le principal acteur, a mis le comble à mon dégoût, et je suis à présent décidé à agir sans retard…

Pendant un long moment, seul le bruit des vaguelettes venant mourir contre le corail troubla seul le silence du crépuscule. Puis

Lawnson reprit :

— Je sais que tout vous porte à vous méfier de moi, commandant Morane. Pourtant, quoi que vous en pensiez, je n'ai pas toujours été un pirate sans foi ni loi. Jadis, j'étais un officier honnête, et je pouvais marcher la tête haute, mais j'ai commis une faute grave, qui a fait de moi ce que je suis à présent : l'esclave et le jouet d'un bandit prêt à tous les crimes pour satisfaire son goût de l'or et du pouvoir. Mon histoire, personne ne la connaît, sauf moi-même et le Chef. Laissez-moi vous la raconter…

« Cela se passait vers la fin de la guerre du Pacifique. À cette époque, je commandais le sous-marin Nocturnus, de la flotte des États-Unis, et mes hommes et moi avions été désignés pour une mission de sabotage sur la côte de Yéso, l'une des îles de l'archipel nippon. Il s'agissait de s'introduire, après avoir sectionné les filets de protection, dans une base de sous-marins, d'y débarquer et de la détruire à la dynamite. Au début, tout alla bien mais, comme nous parvenions à proximité de Yéso, une avarie aux ballasts nous obligea à faire surface au milieu d'une forte escadre japonaise. Après un bref combat, notre sous-marin fut coulé et les survivants, au nombre de vingt, dont j'étais, furent conduits au Japon. Comme on nous soupçonnait d'être chargés d'une mission spéciale, nous fûmes longuement interrogés, mais aucun de nous ne parla. C'est alors que l'officier nippon dirigeant les interrogatoires me fit comparaître seul.

« — Malgré votre silence, me dit-il, nous avons acquis la conviction que vos hommes et vous êtes des saboteurs. Comme tels, vous devez être fusillés. Dites-nous, commandant, quel était le but exact de votre mission, et vous aurez la vie sauve…

« Je refusai de parler. Alors, on me tortura. Finalement, rendu à demi fou de douleur, je révélai le but de notre mission et signai des aveux complets. Les dix-neuf hommes furent fusillés. Quant à moi, comme l'avait promis l'officier japonais, j'eus la vie sauve et je puis, une fois la guerre terminée, rentrer aux États-Unis. Personne n'était plus là pour témoigner de ma lâcheté, et je me tus, acceptant les dents serrées les décorations qu'on me décernait, pour aller ensuite enterrer mon remords dans la petite ferme que je possède dans le

Middle-West… Jusqu’au jour où le Chef vint me trouver. Il possédait mes aveux, signés de ma main devant l’officier japonais, auquel il les avait rachetés. Le Chef avait besoin de quelqu’un capable de commander un sous-marin. Si je refusais d’être cet homme, mes aveux seraient livrés aux autorités militaires. Que pouvais-je faire ? Accepter la honte, le déshonneur publics ? Une fois encore, au lieu d’avoir le courage d’endosser une fois pour toutes la responsabilité de mon acte, je cédai au chantage du Chef, et voilà comment je devins le commandant du Requin I. Pendant des mois, j’ai accepté de me rendre complice de nombreux méfaits, de nombreux crimes. Mais, depuis l’affaire du Cuidad Bolivar, j’ai pris la décision de vous aider à réduire à néant la puissance de ces forbans…

*
* *

Un long silence avait succédé aux paroles du commandant Lawnson. La nuit était presque tout à fait venue à présent, et Bob se demandait quelle suite donner au récit de l’officier. N’était-ce pas là un piège tendu par l’homme aux yeux glauques pour connaître mes véritables sentiments à son égard ? Cependant, quelque chose dans la voix de Lawnson poussa Morane à faire confiance à celui-ci. D’ailleurs, cette attente ne pouvait durer. Il fallait prendre une décision, quelle qu’elle fût, quitte à la regretter amèrement par la suite.

— Que comptez-vous faire ? interrogea Morane par-dessus son épaule.

La voix de Lawnson retentit, plus basse encore que tout à l’heure.

— Dans quelques jours, le Chef et la presque totalité des hommes partiront pour un atoll situé dans les parages des îles Gilbert, afin de faire provision de viande fraîche, dont la base a grand besoin. Cet atoll est habité seulement par des Polynésiens, et ceux-ci ne sont guère curieux. Ils pensent que le Chef et ses compagnons sont des récolteurs de coprah habitant une des Gilbert, et puisqu’ils paient les porcs très cher, ils ne posent guère de

questions superflues. Pour accomplir ce voyage, le Chef prend la grosse goélette, qui est escortée seulement par deux sous-marins de poche demeurant sans cesse immergés, prêts à intervenir à la moindre alerte. Nous profiterons de l'absence du Chef et de ses compagnons pour agir…

— Ne serez-vous pas obligé de les accompagner ?

— Je prétexterai un malaise quelconque. Quant à vous, le Chef ne vous fait pas encore suffisamment confiance pour vous emmener. Rex, qui est votre gardien, demeurera ici lui aussi. Cela compliquera peut-être un peu la situation, mais tant pis…

— En plus de Rex, de vous et de moi, combien d'hommes demeureront, à votre avis, sur l'atoll ?…

— À peine quatre ou cinq, pour garder les endroits névralgiques. Le Chef emmène d'habitude tous les autres, afin de leur procurer un peu de distraction…

— Et comment vous y prendrez-vous pour anéantir la base tout entière ?

— Jadis, les Japonais, prévoyant de devoir abandonner le repaire, avaient placé des charges de T.N.T. destinées à détruire le sas d'entrée, ce qui aurait eu pour résultat de provoquer l'envahissement de la base par les eaux. Ces charges sont demeurées en place. Il suffit d'actionner un contact, dans la salle des commandes, et de régler le mécanisme de retardement…

— Saurez-vous comment vous y prendre ?

— Oui, le Chef m'a mis au courant, pour que je puisse agir à sa place, en cas de coup dur. Évidemment, il a eu tort de me faire confiance, mais…

— Une fois le contact mis et le mécanisme de retardement réglé, comment fuirons-nous ?

— À bord de la vedette à moteur. J'aurai fait le plein, et nous tenterons de gagner les îles Phoenix pour ne pas risquer de tomber sur la goélette et les deux requins qui l'accompagnent.

Morane demeura un long moment sans parler. Le plan de Lawnson lui paraissait audacieux, mais il n'en possédait guère d'autre à lui opposer. D'ailleurs, avec un peu de chance, et si tout se passait comme Lawnson l'espérait, la tentative pouvait réussir…

— Comment serai-je averti que l'heure d'agir est venue ? demanda-t-il enfin.

— Quand la goélette aura appareillé, il vous suffira de regarder chaque soir sous votre lit. Un revolver sera fixé au cadre, côté tête. Nous agirons à l'aube. C'est le moment où le sommeil commence à gagner les gardes, et il nous sera plus aisé d'en venir à bout. Rendez-vous à cinq heures du matin, à la porte de la salle des commandes… Mais, attention, quelqu'un vient…

Là-bas, un pas faisait craquer le corail. Dans son dos, Morane perçut un rapide glissement, et il devina que Lawnson prenait le large. Quelques secondes plus tard, le faisceau d'une lampe électrique trouait la nuit et venait se poser sur Bob. Aussitôt, un rire gras, vulgaire, que Morane ne connaissait que trop bien, retentit.

— Ça, par exemple, voilà le commandant Morane occupé à contempler les étoiles ! dit la voix rocailleuse de Rex. Seriez-vous occupé, par hasard, à chercher un moyen de nous fausser compagnie ?

Bob ne broncha pas. Rex, il le savait, ne pouvait avoir entendu les paroles échangées à voix basse entre lui et Lawnson. Il se leva et dit calmement :

— Vous fausser compagnie ? Vous n'y pensez pas, Rex. Être privé du plaisir de vous voir ?… Peut-être ne le savez-vous pas mais, quand j'étais petit et qu'on me menait au zoo, je savais passer des heures devant la cage de l'orang-outan.

Le forban ne saisit pas tout de suite l'allusion mais, quand il eut compris, il poussa un cri de rage et fonça sur Bob. Ce dernier fit un pas de côté pour éviter l'éblouissement provoqué par la torche électrique et son poing droit, lancé à toute volée, frappa Rex à la mâchoire. Il sembla à Morane que son bras lui entrait dans l'épaule, tellement il avait frappé fort.

À présent, Rex était étendu sur le corail, les bras en croix. Morane se mit en marche en sifflant le long de la grève. Son poing lui faisait mal, mais jamais douleur ne lui avait paru aussi bienfaisante.

Chapitre XII

Allongé sur le plancher, tout près de sa couchette, Bob tâtonnait dans les ténèbres. Soudain, il sursauta. L'objet qu'il cherchait était là, fixé au sommier par deux bandes de sparadrap croisées. D'après ce qu'il pouvait en juger au toucher, c'était un gros pistolet automatique Colt ; une arme redoutable dans la main de celui qui sait s'en servir, et Morane, sans être un hystérique de la gâchette, avait cependant, au cours de sa carrière mouvementée, acquis une grande habitude des armes à feu.

D'une saccade, il arracha l'automatique de son support et décolla les bandes de sparadrap. « Le moment d'agir est venu », pensait-il. En même temps, la fébrilité des jours précédents avait disparu, et il se sentit soudain en pleine forme.

Sans perdre de temps, il s'était allongé sur sa couchette et, blotti sous l'unique couverture, il entreprit de vérifier le chargeur du Colt. Mais Lawnson ne semblait pas avoir voulu le trahir. Le chargeur contenait bien sept cartouches. Bob en agita une à son oreille et entendit les grains de poudre se mouvoir à l'intérieur de la douille. Il rechargea l'automatique, l'arma et fit glisser le cran d'arrêt.

— Le moment d'agir est venu, murmura-t-il.

Le matin même, le Chef et la presque totalité des hommes s'étaient embarqués à bord de la goélette qui, escortée par deux sous-marins miniatures, comme l'avait affirmé Lawnson, porté malade, de Rex et de quatre pirates choisis parmi les plus cruels et les plus dénués de scrupules.

— Le moment d'agir est venu, répéta encore Bob, ou presque…

Il consulta le cadran lumineux de sa montre-bracelet et constata qu'il était à peine onze heures du soir. Lawnson avait décidé d'agir à cinq heures du matin. Il restait donc six heures à attendre. Bob savait que, pendant tout ce temps, il ne dormirait pas, gardant sans cesse, les regards fixés sur sa montre, à compter les minutes, les

secondes, dans un état de nervosité grandissante. À vrai dire, il ne se dissimulait pas les difficultés de l'entreprise. Ils seraient deux, Lawnson et lui, à lutter contre Rex et les autre gardes armés de mitrailleuses Thompson.

— Vraiment, murmura doucement Morane, ce ne sera guère là une petite affaire, et nous aurons bien de la chance si nous nous en tirons…

Comme la petite aiguille de la montre allait atteindre le chiffre cinq, Morane secoua la torpeur qui, lentement, l'envahissait. Il se dressa sur son séant, repoussa l'unique couverture et posa ses pieds chaussés d'espadrilles sur le sol. Il s'était couché tout habillé et se trouvait à présent prêt à l'action…

Lentement, il se mit à compter jusqu'à dix afin de permettre à ses nerfs de se détendre. Ensuite, il se dressa et, à pas comptés, traversa le réduit lui servant de chambre. À la porte, il s'arrêta, prêtant l'oreille mais, dans le couloir, nul bruit ne se faisait entendre. D'une pression du pouce, Morane libéra le cran d'arrêt de son automatique, puis il entrouvrit le battant et, l'arme au poing, se glissa au-dehors. Devant lui, la galerie aux parois de métal, éclairée par la lumière fixe des lampes électriques, était déserte, et la route de la salle des commandes semblait ouverte…

C'est alors que là-bas, justement du côté de cette salle des commandes, un coup, puis encore deux autres, retentirent.

*

* *

En entendant les trois détonations, Morane s'était immobilisé, se demandant si, avant même qu'il soit passé à l'action, son entreprise n'était pas sur le point d'échouer. « Lawnson, pensa-t-il. Il doit être arrivé quelque chose à Lawnson…»

Déjà, il s'élançait le long du couloir, en direction de la salle des commandes. Il allait atteindre celle-ci quand, d'une galerie latérale, l'un des gardes déboucha soudain. Morane vit sa mitraillette braquée et, aussitôt, mû par un mouvement réflexe, il se jeta à terre. La rafale passa au-dessus de lui et les balles ricochèrent contre le

mur métallique. Sans attendre, Bob se laissa rouler par deux fois sur lui-même et ouvrit le feu à son tour. À trois reprises, le Colt tressauta dans son poing et le garde, frappe par les lourds projectiles, sembla soudain projeté en arrière, pour aller heurter la muraille, contre laquelle il demeura un instant debout, pour tomber ensuite comme une masse, la face contre terre.

Morane se redressa et, l'automatique toujours braqué, s'approcha de l'homme, mais celui-ci ne bougeait plus. « Pauvre diable », pensa Bob. Mais, aussitôt, ses regrets furent balayés car il savait que, de son côté, il n'aurait eu aucune pitié à attendre du forban. Vite, il glissa le Colt dans la ceinture de son pantalon, se baissa, récupéra la mitraillette et se précipita aussitôt vers la salle des commandes. La porte en était grande ouverte et, quand Bob y pénétra, il aperçut immédiatement Lawnson et l'un des gardes étendus à quelques mètres l'un de l'autre. Le garde, allongé sur le dos, ne bougeait plus, et ses prunelles figées par la mort contemplaient le plafond sans le voir. Lawnson, lui, se trouvait à demi assis contre le tableau de commandes et tenait un revolver fumant dans la main. Une large tache de sang s'élargissait au milieu de sa poitrine.

Quand Morane s'agenouilla près de lui, l'officier ouvrit les yeux et sourit faiblement. Du menton, il désigna le corps du pirate.

— Il est entré ici derrière moi, expliqua-t-il d'une voix faible. Il a tiré le premier, mais je l'ai touché deux fois… N'empêche que j'ai mon compte moi aussi…

Morane avait vu assez de mourants au cours de sa carrière aventureuse pour s'apercevoir au premier coup d'œil que Lawnson ne possédait plus aucun espoir de s'en tirer. Il essaya cependant de le réconforter.

— Vous en réchapperez, fit-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre convaincante. Je vais vous porter jusqu'au canot et…

Une toux de mauvais augure déchira soudain la poitrine de Lawnson.

— Non, dit-il, partez vite. Je vais faire sauter la base, et moi avec. Ainsi, je me serai… racheté…

Tout à coup, les yeux du blessé s'arrondirent et se fixèrent sur un point situé derrière Morane. Presque aussitôt, une voix sèche, venant de l'entrée de la salle, jeta :

— Retournez-vous, commandant Morane, pour regarder la mort en face…

Morane obéit et tomba nez à nez avec un troisième garde, braquant lui aussi une mitraillette. Une expression de cruauté intense, de joie féroce plissait le visage de l'homme, et Bob vit nettement son index se crisper sur la détente du Thompson. Il attendit la décharge qui allait le déchirer, quand deux coups de feu retentirent derrière lui et le garde, touché en plein cœur, lâcha son arme et tomba en arrière. Bob se tourna à nouveau vers Lawnson. Celui-ci souriait. Il désigna son propre revolver.

— J'ai toujours su me servir pas mal de ces engins, fit-il.

Aussitôt, son visage se durcit et il montra la porte.

— Maintenant, filez vite. Rex et le quatrième garde restent dans la course… Pendant que vous prenez le large, je vais amorcer les charges.

Mais Bob secoua la tête.

— Non, Lawnson, je ne partirai pas d'ici sans vous. Faites votre travail. Pendant ce temps, je surveillerai le couloir…

Cette fois, l'officier n'insista pas. Il glissa son revolver dans sa ceinture, en disant :

— Il me reste deux balles… Qui sait… peut-être pourront-elles encore servir…

Il se courba vers un petit casier situé au bas du tableau de commandes, en fit fonctionner la fermeture à secret et l'ouvrit. Ensuite, il glissa la main à l'intérieur et se mit à y fourrager. Bob était allé se poster à l'entrée de la salle et surveillait le couloir, prêt à ouvrir le feu à la moindre alerte. « Où peut bien être Rex ? se demandait-il. Le quatrième garde, lui, devait sans doute se trouver à l'autre extrémité de la base, près du sas principal, et il lui faut un certain temps pour rappliquer…»

Dans son dos, Lawnson dit, d'une voix devenant de plus en plus faible :

— Si vous tenez toujours à vous charger de moi, nous pouvons y aller, commandant Morane… J'ai réglé les contacts… Dans une demi-heure environ, il y aura un joli feu d'artifice de ce côté…

La mitraillette passée en bandoulière sur la poitrine, Morane s'approcha du blessé et, d'un rude effort, le chargea sur ses épaules. Quelques secondes plus tard, il filait le long de la galerie, en direction de l'ascenseur conduisant à l'air libre. « Si je rencontre quelqu'un sur ma route, songeait-il, nous sommes cuits…»

Ce qu'il craignait devait se produire. À un détour du couloir, il bondit en arrière. Entre l'endroit où il se trouvait et la porte de l'ascenseur se tenait le quatrième garde. Déjà, une rafale de mitrailleuse déchirait le silence, mais Bob s'était mis à l'abri. Il laissa glisser Lawnson contre la muraille et s'apprêta à se défendre. Le garde cependant ne se montrait guère, se contentant de défendre tout accès à l'ascenseur, et la situation menaçait de s'éterniser. Si, avant une demi-heure, Morane ne trouvait pas le moyen de forcer le passage, lui et Lawnson sauteraient avec le repaire.

De l'endroit où il se trouvait, Morane ne pouvait apercevoir le garde, dissimulé par l'angle du couloir.

— Je dois écarter ce type, murmura-t-il, sinon nous n'avons aucune chance de nous en tirer.

Il attendit un long moment, puis il se mit à crier à l'intention du garde :

— Le repaire tout entier va sauter. Si vous ne nous laissez pas passer, vous sauterez avec nous. Dans le cas contraire, vous garderez encore une chance de vous en tirer…

Seul, le silence répondit aux paroles du Français. Il tenta de jeter un coup d'œil en direction de l'ascenseur, mais une brève rafale de mitrailleuse le força à se mettre à couvert. L'homme, là-bas, ne semblait pas vouloir comprendre que son destin se trouvait lié à celui de Morane et de Lawnson…

*
* *

Cela faisait dix minutes à présent que Morane et Lawnson se trouvaient bloqués à l'angle de la galerie. Le blessé s'était accoté à la cloison de métal et geignait doucement. Soudain, il tendit le bras vers une porte s'ouvrant de l'autre côté du couloir, et dit d'une voix faible :

— L'autre ascenseur, là…

Bob sursauta. La porte désignée par Lawnson était celle des appartements privés du Chef, et il se souvenait qu'un second ascenseur, destiné à l'usage exclusif de l'homme aux yeux glauques y était aménagé. Pendant dix minutes, il s'était torturé la cervelle pour tenter de trouver un moyen de s'échapper du repaire avant l'explosion des charges, et le salut se trouvait là, à quelques mètres seulement…

Allongé sur le sol, Morane braqua le Thompson sur la porte et, d'une brève rafale, en fit sauter la serrure. Traînant Lawnson, il pénétra dans le bureau du Chef, referma le battant derrière lui et poussa plusieurs meubles devant, de façon à disposer d'un peu de répit en cas d'attaque. Quelques secondes plus tard, l'ascenseur l'emportait, lui et Lawnson, maintenant inanimé, vers l'air libre. Ils y parvinrent sans encombre. Là-bas, passé une aire débroussaillée, il fallait franchir un rideau de cocotiers, puis c'était la plage et le wharf auquel se trouvait amarrée la vedette.

Bob comprit qu'il fallait faire vite. Non seulement les charges sauteraient bientôt mais, en outre, le garde restant, laissé en bas dans la galerie, pouvait surgir d'un instant à l'autre.

Chargé de Lawnson, Morane se mit à courir en direction du rideau de cocotiers. Quand il y parvint, un soupir de soulagement lui échappa. À quelques mètres, la grosse vedette à moteur était là, amarrée au wharf. Et, soudain, une crainte lui vint. Si Rex devait l'attendre quelque part, ce serait là, à bord de l'embarcation.

Morane consulta sa montre. Il y avait encore près d'un quart d'heure avant l'explosion. Sur ce quart d'heure, il avait le temps d'aller jusqu'au wharf, de s'assurer que tout allait bien, de revenir chercher Lawnson, de foncer à travers la lagune à toute allure et de gagner le large. Il déposa le blessé, toujours inconscient, au pied d'un cocotier et, au pas de course, la mitrailleuse braquée, traversa

la plage, s'engagea sur le wharf et atteignit la vedette. Nulle part, il ne trouva trace de Rex. Alors, Bob poussa un soupir de soulagement. « Sans doute cette crapule se sera-t-telle saoulée et est-elle en train de cuver son alcool dans un coin quelconque… » Il revint vers la plage mais, comme il allait l'atteindre, une voix dit :

— Surtout ne bougez pas, commandant Morane…

Le Français sursauta. Cette voix était celle de Rex et elle venait de dessous lui. Alors, Bob comprit que le bandit s'était dissimulé sous le wharf et le visait à présent à travers les planches disjointes.

— Prenez votre mitrailleuse par le canon et jetez-la devant vous, commanda encore la voix de Rex.

Bob obéit. Alors, le bandit se découvrit. Un mauvais sourire plissait ses lèvres et il braquait un revolver en direction de Morane.

— C'est fini de rire à présent, dit-il encore. Il serait temps d'avoir une petite explication tous les deux, commandant Morane…

Bob secoua frénétiquement la tête.

— Nous n'avons pas de temps à perdre en vaines bagarres, dit-il. Dans quelques minutes, la base sautera, et l'île avec elle. Nous devons fuir au plus vite…

Rex éclata de rire, de ce rire vulgaire qui le caractérisait.

— Le « nous » est de trop, commandant Morane. Je vais vous tuer, puis je fuirai seul.

Il frappa sur la poche de sa veste.

— J'ai là un joli magot, qui me permettra de vivre en paix jusqu'à la fin de mes jours. Allons, commandant Morane, faites votre prière.

Le forban leva son revolver. Une détonation sourde retentit, mais ce n'était pourtant pas Rex qui avait tiré. Il demeurait debout, ouvrant de grands yeux, comme s'il s'étonnait de ce qui lui arrivait, et au milieu de son front, juste au-dessus de la racine du nez, il y avait maintenant un petit trou noir. Et puis, soudain, Rex tomba en avant sur la grève, le visage écrasé contre le corail et les pieds léchés par la vague.

Morane se tourna du côté d'où était venu le coup de feu. Les jambes pliées, vacillant, prêt à s'écrouler à chaque pas, Lawnson descendait vers la plage. Son bras droit, ballant, Bob s'élança vers lui, mais trop tard. L'officier tomba à genoux puis s'allongea à plat

ventre. Doucement, Morane le retourna sur le dos. Lawnson n'avait pas cessé de sourire, mais ses yeux étaient clos à présent.

— Le revolver, dit-il dans un souffle. Je savais qu'il pouvait encore servir… Maintenant, de grâce, fuyez vite, et dites partout… que je me suis… racheté…

Il se raidit soudain et demeura immobile. Bob savait qu'à présent plus personne, en ce bas monde, ne pouvait rien pour l'infortuné commandant Lawnson. Alors, comme un fou, il se mit à courir le long du wharf, vers la vedette…

Chapitre XIII

Lancée à toute allure, la puissante vedette bondissait à présent sur les eaux calmes de la lagune, en direction de la passe. Le visage tordu par l'angoisse, le front couvert de sueur, Morane serrait désespérément le volant entre ses mains crispées. D'un instant à l'autre, les charges pouvaient sauter et, comme il n'en connaissait pas exactement la puissance, il préférait s'éloigner le plus possible de l'atoll. La déflagration pouvait provoquer une sorte de raz de marée miniature qui, infailliblement, balaierait l'embarcation.

C'était la mort dans l'âme que Morane fuyait ainsi, laissant derrière lui la dépouille de Lawnson, de cet homme qui venait de lui sauver la vie par deux fois et auquel les liens de l'amitié, encore bien fragiles il est vrai, l'unissaient déjà…

À une vitesse de record, la vedette franchit la passe et se mit à progresser par bonds sur la houle de l'océan. À chaque instant, Bob s'attendait à entendre, par-dessus le bruit du moteur, l'éclatement des charges pulvérisant la base. Mais rien ne se produisait et, bientôt, un doute l'empoigna. Les charges n'avaient-elles pas été enlevées sans que Lawnson n'en ait connaissance ? L'explosion aurait-elle lieu ?…

Comme la vedette se trouvait à présent à bonne distance de l'atoll, Morane réduisit la vitesse puis stoppa tout à fait. Il regarda sa montre et s'aperçut que la demi-heure indiquée par Lawnson était à présent écoulée depuis près de cinq minutes. Que se passait-il ? Tous ses efforts et ceux du malheureux Lawnson pour détruire le repaire des pirates allaient-ils échouer ?

Et, soudain, là-bas, l'atoll tout entier parut se désagréger. Une trombe d'eau remuée et pulvérisée monta vers le ciel, tandis qu'un souffle puissant perturbait l'atmosphère. Une longue vague s'éleva, roula sur elle-même, se déploya tel un monstrueux éventail et vint soulever la vedette, qui se mit à rouler dangereusement.

Agrippé au bordage. Bob sentait une joie sourde l'envahir. Il avait réussi, et le sacrifice de Lawnson n'avait pas été vain. Désormais, les Requins d'Acier ne sèmeraient plus la terreur à travers l'océan, et les passagers des paquebots pourraient dormir en paix, sans crainte d'être réveillés par des hommes armés et masqués de cagoules vertes. Le Chef et la plupart des pirates vivaient encore mais, privés du repaire et de leurs sous-marins, ils se verraient réduits à l'impuissance. Évidemment, Morane aurait à craindre la vengeance de l'homme aux yeux glauques, qui ne manquerait guère, par la suite, de se manifester, mais aidé par Al Lewison, il parviendrait bien à se défendre…

L'effervescence causée par l'explosion s'était à présent apaisée. Morane fouilla dans le casier de bord de l'embarcation et en tira une paire de puissantes jumelles, qu'il braqua vers l'atoll. Ce dernier n'avait évidemment pas disparu, mais l'îlot sous lequel la base avait été creusée se trouvait en partie disloqué, et un grand trou béait, là où quelques instants auparavant s'ouvrait le sas permettant aux sous-marins de regagner leur repaire. Un grand trou par lequel l'eau s'était engouffrée à flots pour submerger les Requins d'Acier et noyer les galeries. Pour réparer ces dégâts, mettre en place un nouveau sas, pomper l'eau et renflouer les submersibles, il faudrait d'énormes capitaux… et du temps. Avant cela, Morane aurait regagné les États-Unis et des unités de la flotte du Pacifique seraient sur les lieux. Cette fois, Bob n'en doutait pas, le règne de l'homme aux yeux glauques et la terreur qu'il faisait régner sur les lignes maritimes avaient définitivement pris fin.

Mais, brusquement, Morane tressaillit. Entre lui et l'atoll, un long sillage avait pris naissance. Un requin nageant à fleur d'eau ? Les yeux toujours collés aux oculaires des jumelles, Bob ne pouvait pourtant s'y tromper. Jamais un requin, si grand fût-il, n'avait possédé cette puissance, et ce tube recourbé à son extrémité, émergeant de l'eau, ne pouvait être pris pour une nageoire dorsale. Morane n'en doutait pas, il ne pouvait s'agir là d'un requin. Ou plutôt si, justement, il s'agissait d'un requin, mais d'un Requin d'Acier, et celui-ci fonçait en direction de la vedette.

Bob ne perdit guère de temps à se demander comment le sous-marin de poche se trouvait là – sans doute était-ce l'un de ceux accompagnant la goélette et qui, pour une raison ou pour une autre, s'en était revenu vers la base avant d'atteindre les îles Gilbert. Tout ce qui comptait pour Morane, c'était de fuir au plus vite. Mais où fuir ? À travers l'immensité du Pacifique ? Il savait la vedette plus rapide que le Requin d'Acier, mais elle ne tarderait pas à tomber à court d'essence et, alors, le sous-marin la rejoindrait infailliblement, pour la couler à la torpille.

Une seule solution s'offrait au fuyard : tenter de rejoindre le second atoll, qui était proche à présent, et prendre pied sur l'un de ses îlots. Il y avait des armes dans le coffre de la vedette et, une fois à terre, Bob parviendrait bien à tenir tête aux occupants du submersible si ceux-ci débarquaient…

Déjà, la vedette bondissait à nouveau sur les flots, en direction de l'atoll. Parfois, Bob jetait un bref coup d'œil par-dessus son épaule, pour apercevoir le sillage du Requin d'Acier lancé sur ses traces.

L'atoll était maintenant tout proche, mais il n'offrait que la barrière infranchissable de son récif en forme de couronne, contre lequel l'océan venait se briser avec un bruit de bombe. Tenter de lancer la vedette au-dessus de ce mur de corail, en profitant de la lame, eût été une folie. Mieux valait chercher la passe… si toutefois elle existait. Morane se le demandait avec angoisse. Jamais encore il n'avait visité cet atoll qui, comme beaucoup de ses semblables, pouvait former un anneau parfait, fermé de tous côtés.

Le canot, lancé le long du récif, présentant le flanc à la lame, manquait à chaque instant de chavirer. Et, soudain, là-bas, l'eau parut étale, sans une vague. La passe !… Morane lança la vedette de plus belle, pressé de pouvoir se faufiler dans la lagune et de gagner l'une des îles.

Il allait atteindre la passe, quand son visage se crispa. Le Requin d'Acier était là, juste devant lui, comme pour lui barrer la route. Son pilote, qui sans doute connaissait l'atoll, avait coupé court, piquant directement sur la passe.

— Je dois réussir à passer, murmura Bob entre ses dents serrées. Il faut que je réussisse…

Il fonça dans l'étroit espace laissé libre entre le submersible et le récif. Morane vit nettement le bouillonnement de la torpille à l'instant où elle fut larguée, puis son étroit sillage. Cependant au lieu de ralentir, il poussa davantage encore les gaz. Vedette et torpille se croisèrent à angle droit, le projectile frôlant l'arrière de l'embarcation et allant exploser dans une gerbe d'écume, contre les rochers.

La vedette avait à présent pénétré dans la passe et filait à travers le lagon, vers le plus proche des îlots. Morane sentait la joie l'envahir. Plus rien à présent ne pourrait l'empêcher d'atteindre la terre ferme. Là, embusqué parmi les blocs de corail, ayant à portée de la main les armes automatiques enfermées dans le coffre de l'embarcation, il pourrait tenir tête victorieusement aux passagers du submersible.

Mais Bob comptait sans les hauts-fonds de la lagune. Heurtant un bloc de corail à fleur d'eau, la vedette se cabra soudain, s'ouvrit en deux et bascula, projetant son pilote par-dessus bord.

*
* *

Mû par le désespoir, Bob s'était mis à nager frénétiquement en direction de l'îlot. Il savait n'avoir à présent aucune chance d'échapper au sous-marin, mais l'instinct de la conservation le dominait et le poussait à lutter jusqu'au bout.

Depuis combien de temps nageait-il ainsi ? Il n'eût pu le dire… À présent, il s'approchait de l'îlot et s'étonnait de n'avoir pas encore été rejoint par le submersible. Soudain, un clapotis tout proche attira son attention. Il voulut se retourner, mais il se sentit saisi aux épaules et enfoncé violemment sous l'eau. Il ne tenta pas de résister et fila vers le fond, se coulant entre les branches de corail arborescent. Quand il se sentit à bout de souffle, il voulut remonter et aperçut, dans le brouillard bleuté des profondeurs, la forme palmée et masquée d'un homme-grenouille. Celui-ci devait être sorti du sous-marin et, les pieds chaussés de palmes, disposant de

bonbonnes d'air comprimé, il n'aurait aucune peine de venir à bout de Morane.

Bob atteignit la surface et prit une gorgée d'air mais, presque aussitôt l'homme-grenouille se précipita à nouveau sur lui. Le Français tenta de résister mais, bien qu'il fût excellent nageur, il se sentait un peu comme une souris servant de jouet à un chat.

L'homme-grenouille tirait à présent sa victime vers le fond. À travers la glace du masque, Bob reconnut l'homme aux yeux glauques, et il comprit que celui-ci voulait, pour se venger, l'entraîner dans la plus horrible des morts, celle par noyade. Morane voulut arracher le masque de son antagoniste. Mais le Chef, n'ayant pas à se soucier du manque d'air, n'eut guère de peine à l'empêcher d'accomplir son geste. De son bras droit, il encercla, par-derrière, le cou du Français, sans serrer cependant, et le maintint au fond. Petit à petit, Bob sentit sa résistance faiblir. Sa poitrine frémissait, avide d'air, et il vit le moment où il allait ouvrir la bouche. Alors, il aspirerait, l'eau entrerait dans ses poumons, et ce serait la fin.

Un voile noir descendit devant les yeux de Morane et, dans un dernier sursaut, les bras battant en désordre autour de lui, il tenta une fois encore d'échapper à l'étreinte du Chef. Sa main rencontra un corps dur et cylindrique, et il comprit qu'il s'agissait de la poignée du couteau pendu à la ceinture de son adversaire. D'une saccade désespérée, Bob tira l'arme de son étui, et, s'arc-boutant à un bloc de corail, réussit à faire face à l'assaillant. Aussitôt il pointa le couteau droit devant lui et frappa. Un choc mou lui apprit que son coup avait porté. L'étreinte de l'homme aux yeux glauques se relâcha et Bob, dans une sensation de totale délivrance, se sentit remonter. Toussant et crachant, il atteignit la surface, avala une grande goulée d'air pur et épuisé, près de l'évanouissement, il demeura étendu sur le dos, le visage tourné vers ce soleil qu'il avait cru ne plus jamais revoir…

Quand il eut repris quelque force, il regarda autour de lui. À quelques mètres, le cadavre du Chef devait flotter, doucement, entre deux eaux. L'homme aux yeux glauques avait le poignard planté en plein cœur et, plus jamais, désormais, il ne conduirait les Requins d'Acier à l'assaut.

À la pensée des Requins d’Acier, Bob se souvint que tout danger n’était peut-être pas écarté. D’autres pirates demeuraient sans doute dans le sous-marin, et il lui fallait compter avec eux.

D’un rapide regard, Bob inspecta la surface brillante de lagune, mais sans rien apercevoir qui ressemblât au submersible.

« Avant tout, pensa-t-il, il me faut gagner l’îlot. Ensuite, nous aviserons… »

Mais son combat sous-marin, si bref eût-il été, l’avait épuisé, et il se sentait incapable d’atteindre la rive par ses propres moyens. En outre, le canot, échoué sur le récif de corail, sa coque fendue comme une noix, était à présent inutilisable.

Une seule chose restait à faire. Sans le moindre dégoût, Morane s’enfonça à nouveau dans l’élément liquide. Les yeux grands ouverts, il tenta de repérer le cadavre de l’homme aux yeux glauques. L’onde était claire et il l’aperçut bientôt, glissant insensiblement vers le fond qui allait devenir son tombeau. D’une dernière détente, Bob réussit à l’agripper et traînant le corps derrière lui, revint rapidement à la surface. Avec difficulté, il parvint à le dépouiller de ses palmes et à se les passer aux pieds. Alors, d’un crawl lent et pénible, il se mit à nager vers l’îlot. Combien de temps mit-il pour l’atteindre ? Il ne put jamais le dire. À bout de forces, il se laissa enfin rouler sur la grève et y demeura étendu, dans un anéantissement total de toute son énergie.

Chapitre XIV

Quand Bob reprit ses sens, il regarda avec terreur autour de lui, s'attendant à voir les passagers du submersible l'entourer, mais il était toujours seul sur la grève. Pourtant, un sous-marin de poche pouvait contenir quatre à cinq hommes. L'homme aux yeux glauques était mort. Où donc se trouvaient les autres ?

Soigneusement, il inspecta la brousse épaisse qui, passé une haie de cocotiers, s'étendait derrière lui, mais aucun signe de vie ne semblait s'y manifester. Alors, il reporta ses yeux sur la lagune et sursauta. L'épave de la vedette était bien là, toujours juchée en équilibre instable sur son bloc de corail mais, un peu plus loin, sur le récif ceinturant l'atoll, il y avait à présent une seconde épave. Morane la reconnut aussitôt à sa forme oblongue. C'était le Requin d'Acier. Pris par un courant, il devait avoir dérivé pour aller heurter le récif et y demeurer accroché. Mais qu'étaient devenus les autres passagers ? Étaient-ils tous morts, noyés ? Bob en doutait. Bientôt, il n'y put plus tenir. En empruntant le chemin du récif, qui formait une sorte de môle circulaire, à fleur d'eau, il pouvait parvenir jusqu'à l'épave du submersible. Mais, peut-être, des pirates s'y tenaient-ils encore cachés, et il lui fallait une arme. Par bonheur, il savait où en trouver.

Complètement reposé maintenant, Morane se remit à l'eau et, les pieds toujours chaussés des palmes de l'homme aux yeux morts, il se mit à nager vers la vedette. À bord, dans un coffre métallique situé à l'arrière et épargné par l'eau, il trouva une mitrailleuse Thompson, un revolver, une grande quantité de munitions, un attirail complet de pêche sous-marine, y compris une arbalète et une série complète de harpons. Dans un coin, il découvrit un canot pneumatique pouvant se gonfler en quelques instants grâce à une petite bouteille de gaz comprimé. Rapidement, Bob ouvrit la valve et,

quand le dinghy fut en état de flotter, il y entassa armes et attirail de pêche, ainsi que tout ce qu'il put trouver d'utile à bord de l'épave.

Quelques secondes plus tard, il pagayait en direction de l'îlot. Quelque part sur la lagune, il repéra le corps, flottant encore, de l'homme aux yeux morts, mais il ne s'en soucia guère. Les poissons voraces, petits requins, barracudas et murènes, hantant les eaux du lagon, se chargeraient bien de donner une sépulture au forban.

Après avoir regagné l'îlot et mis en sécurité les objets récupérés sur la vedette, Bob, armé de la seule mitraillette, se mit en route le long du récif, en direction du submersible échoué. L'océan s'était calmé et l'avance se révélait relativement aisée. Aux plus mauvais passages, l'eau montait à peine jusqu'aux genoux de Bob, et il atteignit le sous-marin sans encombre. Précautionneusement, il en fit le tour, mais aucun signe de vie ne s'y manifestait. Alors, il s'enhardit jusqu'à ouvrir le panneau du kiosque et à se glisser à l'intérieur de l'engin.

Il ne fallut guère longtemps à Bob pour explorer l'étroit espace réservé à l'équipage, mais il n'y découvrit personne. Après avoir récupéré ce qui pouvait lui être utile, il regagna l'air libre et, dans la crainte que la mer ne grossit à nouveau, s'empressa de reprendre le chemin de l'îlot.

Tout en marchant le long du récif, Morane tentait de s'expliquer la présence solitaire de l'homme aux yeux glauques, mais il ne put y parvenir, devant se contenter de vagues suppositions. Sans doute, afin de réparer un oubli, le Chef avait-il quitté la goélette, pour s'en revenir seul en direction de l'atoll. Mais, avant d'y parvenir, il avait assisté, impuissant, à la destruction de la base et, apercevant la vedette pilotée par Morane, avait tenté, dans une explosion de haine, de la détruire. Quand sa torpille avait manqué son but et que le canot se fut fracassé contre les récifs, il était, revêtu d'un scaphandre autonome, sorti du sous-marin par le sas prévu à cet effet. Sans doute voulait-il, dans son besoin exacerbé de vengeance, tuer Bob de ses propres mains mais, malheureusement pour l'homme aux yeux glauques, le combat avait fini par tourner à son propre désavantage.

Comme Morane devait se contenter d'accepter ces hypothèses et puisque, jamais sans doute, il ne connaîtrait l'exacte vérité, il cessa de penser au Chef des pirates et à son lamentable destin.

Après avoir regagné l'îlot, Bob fit l'inventaire de ses richesses. Une mitrailleuse Thompson, un revolver Colt et un millier de cartouches ; un masque de plongée, un tube respiratoire, une paire de palmes et une arbalète pour la pêche sous-marine ; un canot pneumatique. C'était avec ce maigre équipement, auquel il fallait ajouter une paire de jumelles et un couteau de plongée que Bob allait entrer de plain-pied dans sa nouvelle existence de naufragé.

*

* *

Ce mot de « naufragé » qui, tout d'abord, avait paru excessif à Morane, devait bientôt prendre, à la faveur des événements, toute sa valeur réelle. Tout d'abord, Bob avait pensé gagner les îles Phoenix à bord du dinghy, mais il réalisa vite que, sans boussole, sans cartes, à la merci des tempêtes, il n'avait aucune chance de mener à bien sa tentative. Prisonnier de l'atoll, il devait tirer parti au mieux des moyens mis à sa disposition par la chance. Ne possédant ni allumettes ni briquet, il n'eut aucune peine cependant d'allumer du feu en ouvrant une cartouche et en concentrant les rayons du soleil sur la poudre à l'aide d'une lentille empruntée aux jumelles. En outre, il n'avait jamais cessé, depuis des années, de pratiquer la chasse sous-marine chaque fois qu'il en avait l'occasion, et les eaux du lagon étaient riches en poissons à la chair savoureuse : loches géantes, murènes rageuses, mérous circonspects, barracudas aux mâchoires redoutables. Bien sûr, il y avait aussi les requins, mais ils n'appartenaient guère, tout au moins à l'intérieur du lagon, à la grande espèce des mangeurs d'hommes, et ils se tenaient à distance respectueuse du chasseur. Pour corser l'ordinaire, il y avait les crustacés et les huîtres. À plusieurs reprises, en ouvrant ces huîtres, Morane devait y découvrir de petites perles fines, sans valeur réelle mais dont la trouvaille le remplit d'une certaine joie. À la

suite de ces découvertes, Bob donnait au lagon le nom évocateur de « lagune aux perles ».

Entre ces longues séances de chasse sous-marine, Morane passait son temps à inspecter l'horizon, afin de tenter d'apercevoir la goélette, de retour des îles Gilbert.

Morane se trouvait depuis dix jours sur l'atoll, quand elle apparut. Il éteignit aussitôt son feu et inspecta le voilier à la jumelle. La goélette s'approcha de la base détruite et jeta l'ancre dans la lagune. D'où il se trouvait, Bob ne pouvait que s'imaginer la déconvenue des pirates abordant l'îlot et trouvant leur repaire dévasté et envahi par l'eau.

Au bout d'une demi-journée, que les pirates passèrent sans doute à récupérer le maximum d'objets possible, la goélette reprit la mer et se dirigea vers le second atoll, où se trouvait Morane. Ce dernier avait fait disparaître toute trace de sa présence et, ses armes prêtes, s'était tapi dans la brousse, prêt à défendre chèrement sa vie. Trois jours après son arrivée sur l'île, une tempête avait entraîné au large l'épave du Requin d'Acier, et celle de la vedette avait définitivement coulé. Quant au cadavre de l'homme aux yeux glauques, il devait avoir été dévoré depuis longtemps par les poissons carnivores. Rien ne pouvait donc renseigner les pirates sur le drame qui s'était passé là.

Les craintes de Bob se révélèrent vaines d'ailleurs. Après avoir fait le tour de l'atoll, la goélette reprit le chemin du large. Le naufragé la regarda s'éloigner avec un léger serrement de cœur. C'était là le seul bateau qui, avant longtemps peut-être, passerait dans les parages, et il ne pouvait même pas lui faire signe.

À nouveau, les jours s'écoulèrent, entre la chasse sous-marine, l'étude des mœurs des poissons et la récolte des noix de coco. Maintenant, Morane n'en doutait plus : son nom devait s'ajouter à la longue liste des Robinsons volontaires ou non. Et, pendant ce temps, ses amis et, là-bas, à San Francisco, Al Lewison, devaient se demander ce qu'il était devenu. À coup sûr, l'homme du Trésor, en apprenant sa disparition, devait le croire mort, assassiné sur ordre de l'homme aux yeux glauques.

Un matin cependant – Morane se trouvait depuis près d'un mois sur l'atoll –, une voile apparut au large. Un simple triangle blanc se découpant sur l'étendue verdâtre de l'océan. À l'aide des jumelles, Bob l'inspecta. Il s'agissait d'un petit cotre, long tout au plus de neuf mètres, suivant son petit bonhomme de chemin en direction de l'est. Dans le puissant binoculaire, Morane pouvait même distinguer l'homme assis à la barre.

— Cotre ou non, murmura Bob, je m'en contenterai. Ce qui compte avant tout, c'est de me sortir d'ici…

À l'aide de palmes et de branchages secs, il ranima le feu, allumé au fond d'un trou, sur la grève. Puis à l'aide d'autres palmes, vertes celles-là, il confectionna en hâte une sorte de claie dont il se servit pour couvrir et découvrir successivement le trou, afin de lancer des signaux de fumée qui, espérait-il, seraient aperçus du cotre.

Chapitre XV

Edward O'Brien était un Irlandais à la chevelure rousse et au visage marqué de taches de son qui, à bord de son cotre Erin, voyageait sans se presser à travers la Polynésie.

Ce matin-là, assis à la barre, une ligne attachée à son poignet droit, O'Brien pêchait, quelque part entre les îles Gilbert et Phoenix, quand il aperçut de petits nuages de fumée montant par intermittence au-dessus d'un atoll isolé.

— Tiens, fit-il à haute voix, seulement pour s'entendre parler, je ne savais pas qu'il y avait des îles habitées dans le coin. Je ne savais pas non plus que les indigènes faisaient des signaux de fumée, tout comme les Indiens au bon vieux temps de la guerre des prairies…

Tout à coup, il sursauta et son regard devint fixe. Les nuages de fumée semblaient monter de l'atoll suivant un rythme familier. Trois petites bouffées, puis trois plus épaisses, puis trois petites encore.

— Trois points, trois traits et trois points, fit encore O'Brien. Que Belzébuth vienne me tirer par les oreilles si dans tous les pays du monde, cela ne signifie pas S.O.S. Il y a quelqu'un en danger là-bas et, malgré tout mon amour de la solitude, il me faut aller voir de quoi il retourne.

Sous l'impulsion du gouvernail, le cotre vira de bord et fila vers l'atoll. Une demi-heure plus tard, O'Brien, après avoir ancré son bateau, mettait le pied sur l'îlot et serrait la main à Morane, qui était venu à sa rencontre. Quand les présentations furent faites, l'Irlandais demanda :

— Comment avez-vous fait pour toucher terre ici ? À ma connaissance, ces parages ne sont guère fréquentés. À moins que vous ne soyez un navigateur solitaire, comme moi, et que vous aimiez emprunter des itinéraires situés à l'écart des routes de navigation régulière…

Morane eut un signe de tête négatif.

— Je ne suis pas un navigateur solitaire, répondit-il. Je ne suis même pas un navigateur du tout. Pour tout vous dire, je viens de cet autre atoll, là-bas…

En quelques phrases avares, il mit O'Brien au courant des événements qui l'avaient mené là. Quand il eut terminé son récit, l'Irlandais secoua son épaisse tignasse rousse et remarqua d'une voix rêveuse :

— Si je n'avais déjà entendu parler de ces pirates, qui ont pas mal fait couler d'encre ces derniers temps, je vous prendrais pour un menteur. Je suis cependant, en raison de la confiance que vous m'inspirez, décidé à vous croire et à vous conduire jusqu'aux îles Phoenix. Une fois là, vous n'aurez aucune peine à trouver un moyen de gagner rapidement les États-Unis…

Du doigt, il désigna l'atoll voisin.

— Si, avant de quitter les lieux, continua-t-il, nous allions jeter un coup d'œil de ce côté… Je suis curieux, moi aussi, de jeter un coup d'œil sur ce repaire dont vous me parlez…

Durant un instant, Morane inspecta son interlocuteur, mais il eut vite la conviction que ce dernier n'était guère soucieux de contrôler ses dires et que, seule, la curiosité le poussait. Il alla jusqu'à son campement et en revint porteur du Thompson et du revolver. Il tendit le revolver à O'Brien.

— Prenez ceci, dit-il. Mieux vaut ne pas s'embarquer sans biscuits…

L'Irlandais retourna l'arme entre ses mains, comme s'il s'était agi d'un objet inconnu et vaguement repoussant.

— Vous m'avez dit tout à l'heure que les pirates avaient quitté la base. Je ne vois pas très bien pourquoi nous aurions besoin de ceci…

— J'ai vu la goélette s'éloigner, répondit Morane, mais quelques-uns de ses passagers peuvent être demeurés sur l'atoll, et je préfère ne pas courir de risques inutiles. Si vous aviez, comme moi, combattu des forbans, et si vous saviez de quoi ils sont capables, vous seriez plus circonspect et comprendriez pourquoi ces armes sont nécessaires.

Edward O'Brien haussa les épaules avec indifférence.

— Vous devez évidemment savoir de quoi vous parlez, fit-il. De paisible navigateur, je vais donc me changer en homme de guerre. Va donc pour les pétoires…

*

* *

Pourtant, contrairement à ce que redoutait Morane, l'îlot sous lequel la base avait été aménagée était désert quand O'Brien et lui y débarquèrent. Seuls, les squelettes du commandant Lawnson et de Rex, parfaitement nettoyés par les crabes, montaient une garde silencieuse au bord de la plage.

— Brrr, on s'est arrangé pour nous réserver un drôle d'accueil, dans le patelin, fit remarquer l'Irlandais en mettant pied à terre. Comme comité de réception, on ne fait guère mieux…

Bob ne répondit pas. En face des restes de Lawnson, il pensait que cet homme s'était sacrifié pour lui et que, sans son intervention, ce serait peut-être ses ossements à lui, Bob Morane, qui seraient en train de blanchir là. Jadis, Lawnson avait peut-être commis une faute, mais sa mort l'avait rachetée et, toujours, dans l'esprit de Bob, son nom serait synonyme de courage et de dévouement.

Les restes de Lawnson et de Rex furent ensevelis sous deux cairns faits de blocs de corail entassés. Au sommet de ces cairns, deux croix, composées de nervures de palmiers grossièrement liées, furent plantées. Ainsi, deux tombes anonymes au bord d'une grève, c'était tout ce qui restait pour rappeler la mort tragique de deux hommes, l'un cédant aux bas instincts de vengeance et de cupidité, l'autre obéissant au devoir et à la justice, mais unis tous deux dans le même destin.

Quant à la base elle-même, elle se trouvait à présent inutilisable. Par le sas fracassé, l'eau avait pénétré avec violence, clapotant jusque dans les cages d'ascenseur menant à la surface de l'île. À l'intérieur, les Requins d'Acier, emportés par la puissance du flot, avaient dû se fracasser contre les parois du bassin souterrain où ils étaient amarrés. À présent, il n'y avait plus à douter, le rêve de

l'homme aux yeux glauques était bien mort, tout comme lui d'ailleurs, et rien ni personne sans doute ne pourrait le ranimer.

Une fois leur pieux devoir rempli et ces constatations faites, plus rien ne retenait Bob Morane et Edward O'Brien sur l'atoll. L'*Erin* reprit donc la mer en direction des îles Phoenix, où Bob ne manquerait pas de trouver un moyen de transport rapide en direction des États-Unis et de San Francisco.

Les États-Unis. San Francisco. Là, Morane devrait se présenter devant les autorités, raconter son histoire, répondre à des questions et encore à des questions, assister à des enquêtes… Pendant des jours, il venait de risquer sa vie à lutter contre un adversaire redoutable et dénué de scrupules et, pourtant, au moment où il venait de vaincre, il avait l'impression que ses ennuis ne faisaient que commencer…

Chapitre XVI

Dans le bureau d'Al Lewison, situé dans le Fédéral Building, près de Market Street, Bob Morane achevait de relater les derniers événements survenus depuis son enlèvement à Singapour jusqu'à la destruction de l'atoll et son combat à mort avec le Chef des pirates. Quand il eut terminé, Lewison, qui se tenait assis devant lui en compagnie de quelques hauts personnages de l'autorité fédérale, ne put réprimer une grimace d'embarras.

— Si je ne vous connaissais, commandant Morane, dit-il, j'affirmerais que vous nous racontez des histoires à dormir debout. Pourtant, en y réfléchissant bien, votre récit a l'air de tenir. La date que vous donnez du torpillage du Cuidad Bolivar est exacte et, en outre, l'atoll dont vous nous parlez est bien situé là où vous l'indiquez, comme en témoigne cette carte détaillée du Pacifique, que nous avons sous les yeux…

Bob Morane haussa les épaules. Il portait un complet de palm-beach clair, de bonne coupe, et était rasé de près, mais la fatigue et l'ennui se lisaient seuls sur son visage et il n'aspirait plus qu'à retrouver son confortable appartement du quai Voltaire, à Paris… pour y attendre le hasard qui l'en tirerait pour le conduire vers de nouvelles aventures.

— Je dis la vérité, Lewison, fit-il d'une voix forte, et vous le savez bien. Non seulement l'atoll se trouve à l'endroit indiqué, mais il vous suffira de vous y rendre pour découvrir en dessous, le repaire détruit et envahi par l'eau, ainsi sans doute que les carcasses des Requins d'Acier…

L'un des hauts personnages de l'autorité fédérale glissa :

— On peut dire que vous êtes un spécialiste du nettoyage par le vide, commandant Morane. À en juger par ce que j'ai entendu dire, vous n'en êtes guère à votre coup d'essai…[2]

Un sourire un peu narquois apparut sur le visage maigre du Français.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parlez, Monsieur, répondit-il d'une voix légèrement moqueuse. Dans le cas présent, je n'avais d'ailleurs pas le choix. Si je voulais annihiler la bande des pirates et, en même temps, me tirer de leurs griffes, il me fallait employer les grands moyens. En tentant simplement de fuir à bord d'une vedette ou d'un sous-marin de poche, je n'aurais pas été loin. J'aurais eu aussitôt tous les Requins d'Acier à mes trousses, et bonsoir la compagnie…

Durant un instant, Morane s'arrêta de parler. Il passa sa main droite ouverte dans ses cheveux, puis il reprit :

— D'ailleurs, que me reprochez-vous ? Vous vouliez réduire la bande des écumeurs à néant, et j'ai fait le travail. Leur repaire est détruit et leur Chef est mort. Les survivants, hommes de main pour la plupart, n'insisteront pas. Ils iront sous d'autres cieux continuer séparément leur vie de brigandage et finiront par se faire prendre un à un…

Al Lewison hocha la tête doucement.

— Oui, fit-il, tout compte fait, vous avez accompli du beau travail. Dommage cependant que vous n'ayez pas pu connaître l'identité du Chef…

Morane eut à nouveau son sourire narquois.

— Ses ossements, bien nettoyés par les poissons, reposent quelque part au fond de la lagune aux perles. Vous devriez essayer de les récupérer. Peut-être portent-ils une marque de fabrique…

Cette dernière phrase, prononcée sur le ton de la moquerie, jeta un froid parmi l'assistance qui ne sembla guère goûter la remarque inopportune du Français. Finalement, Lewison rompit le silence.

— Que comptez-vous faire à présent ? demanda-t-il à l'adresse de Morane.

Ce dernier eut un vague haussement d'épaules.

— Sans doute resterai-je à San Francisco jusqu'à la fin de l'enquête, répondit-il. Je suppose que vous aurez besoin de moi… Après je regagnerai la France…

— N'avez-vous pas besoin d'argent ? interrogea encore Lewison.

— Pas pour le moment. Il y a quelques jours, mon éditeur de New York m'a adressé un chèque. En outre, je viens de recevoir une lettre de la revue « Five », qui m'offre la grosse somme pour la relation exclusive de mon aventure…

Un sourire de satisfaction apparut sur les traits de Lewison.

— Je vois que vous êtes dépanné pour l'instant, dit-il. Néanmoins, prenez garde…

Bob ne dissimula guère son étonnement.

— À quoi dois-je prendre garde ? interrogea-t-il.

Le T-man eut un geste qui pouvait tout vouloir dire.

— On ne sait jamais, fit-il. Il y a des gens qui ne doivent pas vous porter dans leur cœur. Certains écumeurs sont encore en liberté et vivants, ne l'oubliez pas…

— Des comparses, tout au plus, répondit Bob avec insouciance. Rex et le Chef sont morts. Les autres, heureux assez de s'en être tirés, n'auront qu'une pensée : se faire oublier…

— Je sais, je sais, coupa Lewison avec impatience. Vous m'avez déjà dit tout cela. N'empêche qu'à votre place, je ferais attention…

— Soyez sans crainte, papa gâteau. Rien que pour vous faire plaisir, je regarderai à droite et à gauche avant de traverser la rue…

Morane se leva, serra la main à Lewison et aux membres de l'autorité fédérale, puis il sortit du bureau. Cinq minutes plus tard, il se retrouvait dans la rue. Le soleil brillait et Bob se sentit heureux de vivre, surtout qu'à présent il considérait l'affaire comme terminée. Le repaire des pirates était détruit et l'homme aux yeux glauques était mort. Tout danger était donc écarté, et le reste regardait les enquêteurs officiels…

Pendant un long moment, Bob longea le bord du trottoir, puis il s'arrêta pour regarder un avion à réaction qui passait dans le ciel, telle une monstrueuse flèche argentée. Soudain, un secret pressentiment lui fit baisser la tête. Voyant le danger, il fit un saut de côté, mais trop tard. L'aile de l'auto noire le frappa à la hanche et, par trois fois, il roula sur lui-même. Son crâne heurta le trottoir et il demeura inanimé, tandis que la voiture criminelle, sans se soucier des cris des passants fuyait à toute allure, pour disparaître au premier croisement.

*
* *

L'infirmière entra dans la chambre inondée de soleil et s'approcha du lit sur lequel Bob Morane se trouvait étendu, un bandeau noir serré sur les yeux.

— C'est vous, nurse ? interrogea-t-il.

— Qui voulez-vous que ce soit d'autre ? Avez-vous bien dormi ?…

— Bien dormi ? fit Morane avec humeur. Comment pourrais-je savoir quand il me faut dormir ou non ? Avec ce bandeau noir sur les yeux, c'est toujours la nuit. Et voilà huit jours que cela dure. Heureusement, vous m'avez fait la lecture de temps en temps et avez dépouillé mon courrier à ma place ; sinon je serais depuis longtemps mort d'ennui…

— Là, là, commandant Morane, calmez-vous, dit l'infirmière. Vous avez eu une violente commotion cérébrale qui a nécessité un repos complet. Mais maintenant, c'est fini. Le docteur vient de me dire que je pouvais enlever votre bandeau…

L'infirmière se pencha sur le Français, lui souleva la tête et, au bout de quelques secondes, le bandeau tomba.

Morane cligna des yeux, ébloui par la lumière trop vive, referma les paupières, puis les rouvrit à nouveau.

— C'est bon de revoir la lumière du jour, fit-il. J'avais l'impression d'être enterré vivant.

— Dans un jour ou deux, dit encore l'infirmière, tout sera terminé, et vous pourrez quitter la clinique… Ah, j'oubliais, un certain monsieur Lewison veut vous voir. C'est un agent spécial du Trésor…

Bob eut une grimace de contrariété. Chaque fois que, jusqu'alors, il avait rencontré Al Lewison, les ennuis n'avaient pas tardé à suivre. Qu'allait-il lui arriver cette fois ?

— Faites entrer monsieur Lewison, dit-il. C'est un personnage fort pressé…

Une minute plus tard, le T-man pénétrait dans la chambre. Il posa son chapeau de paille au ruban multicolore sur la table de nuit et

s'assit sans façon au bord du lit, dédaignant la chaise avancée par l'infirmière.

— Alors, commandant Morane, fit-il, quand je vous disais de faire attention… Vous n'avez pas daigné m'écouter, et vous vous êtes retrouvé une fois encore à l'hôpital…

— Vous ne m'avez pas mis en garde contre les chauffards, rétorqua Morane. L'un d'eux, qui avait sans doute trop honoré les dieux de l'ivresse, m'a accroché en passant, et voilà tout… Cela m'apprendra à marcher au bord du trottoir…

Mais Al Lewison secoua la tête.

— Non, dit-il, ce n'est pas si simple que cela. Un passant a réussi à prendre le numéro de la voiture qui vous a renversé et, après vérification, nous nous sommes aperçus que ce numéro n'existait pas. Un faux donc… Cela ne vous donne-t-il pas à réfléchir ?

Une moue incrédule plissa les lèvres de Bob.

— Bien sûr, cela me donne à réfléchir, dit-il. Le passant en question aura mal noté le numéro de la voiture, voilà tout…

— Ce que vous dites là est fort possible, convint Lewison. N'empêche qu'à mon avis un des gros bonnets de la bande des Requins d'Acier court encore en liberté, et il a voulu vous avoir…

— Un des gros bonnets, dit Bob en haussant les épaules. L'homme aux yeux glauques, puisque nous ne connaissons pas son nom, est mort et bien mort. Je ne vois pas qui à part lui, pourrait…

— Nous nous sommes rendus à l'atoll en hydravion, coupa Lewison et avons tout trouvé dans l'état que vous nous avez décrit. Le repaire est envahi par l'eau et les Requins d'Acier ne sont plus que des épaves. En principe, puisque l'homme aux yeux glauques est mort, tout semble réglé. Pourtant il doit y avoir encore un élément qui nous échappe dans toute cette histoire, et mieux vaut être prudent en face de l'inconnu…

De sa poche, Lewison tira un revolver Colt calibre 38 et une carte, qu'il jeta sur le lit.

— Voici un revolver et un port d'arme libellé à votre nom, dit-il. À la moindre alerte, n'hésitez pas à vous défendre… Mais, surtout, n'abusez guère de la chose. Vous n'êtes déjà que trop célèbre, et toute la presse n'a fait que parler de vous ces derniers jours. Je

suppose que, en plus des offres faites par « Five » vous avez déjà reçu pas mal de propositions de la part des journaux au sujet de vos mémoires. Si j'en juge par le volumineux courrier que vous avez reçu…

Le T-man désignait le tas de lettres empilées sur la table de nuit. Bob se mit à rire aussitôt.

— Des propositions, dit-il. J'en ai reçu des tas… Une nouvelle firme de dentifrice me demande d'affirmer que je ne me sers que de ses produits. Hollywood veut tourner un film sur mes aventures avec les Requins d'Acier, un film dont Errol Flynn aurait la vedette. Il y a aussi un particulier qui m'offre vingt mille dollars, le double de ce que m'offre « Five », pour les premiers droits de parution de mes souvenirs sur l'affaire des Requins d'Acier. Un certain Lemuel Stocker… Vous connaissez ?

Al Lewison eut un signe affirmatif.

— Je connais, dit-il. Lemuel Stocker est un gros banquier, qui dirige en même temps l'une des plus importantes chaînes de journaux du pays. Il possède de gros moyens et vous auriez avantage à vous entendre avec lui au plus vite…

L'homme du Trésor s'interrompit et désigna le revolver toujours posé sur le lit.

— Mais tout ceci ne doit pas vous faire oublier, commandant Morane, que vous êtes peut-être encore en danger. Cette arme vous le rappellera… D'ailleurs, et jusqu'à nouvel ordre, j'ai fait poster deux gardes du corps en permanence devant votre porte. Deux types coriaces, aussi habiles au tir au pistolet qu'à la boxe ou au judo.

Quand la porte de la chambre se fut refermée. Bob soupira. Quand donc pourrait-il enfin trouver la paix ? Jamais encore il n'avait regretté davantage d'avoir accepté de s'installer dans cette cabine de luxe, à bord du South-Dakota…

Chapitre XVII

Quand, deux jours après la visite de Lewison, Bob Morane s'apprêta à quitter la clinique, il se sentait frais et dispos. Seule, sa contusion à la hanche, consécutive au choc de l'auto, lui donnait encore une certaine raideur dans la démarche, mais il savait que, dans peu de temps, il n'y paraîtrait plus guère.

Cependant, quand il sortit de sa chambre, il tomba nez à nez avec les deux policiers chargés de le protéger, ces deux hommes qui, selon les paroles mêmes de Lewison, étaient « aussi habiles au tir au pistolet qu'à la boxe ou au judo. »

À la grande surprise de Bob, ils lui emboîtèrent le pas, sans paraître décidés à le quitter d'une semelle. Une fois hors de la clinique, Morane se tourna vers eux.

— Écoutez, les amis, dit-il, la plaisanterie a assez duré. Je ne transporte pas les bijoux de la Couronne dans ma serviette et je suis assez grand pour me passer de surveillance…

Un air de profond ennui se peignit sur les traits des deux policiers.

— Nous regrettons de devoir vous être désagréables, commandant Morane, fit l'un d'eux, mais nous avons reçu des ordres formels. Nous ne pouvons relâcher notre surveillance sous aucun prétexte…

« Bien sûr, pensa Bob, c'est encore là un coup de ce Lewison. On dirait qu'il craint que le Chef des pirates ne soit ressuscité…»

— Et cette plaisanterie va durer longtemps ? demanda-t-il à l'adresse de ses deux gardiens ?

Le policier qui avait déjà parlé eut un geste d'impuissance.

— Jusqu'au moment où nous aurons reçu l'ordre de cesser notre surveillance, répondit-il. En attendant, nous demeurerons vos gardes du corps.

— Cela promet des heures joyeuses, maugréa Morane. Je ne vais plus pouvoir faire un pas sans que vous veniez mettre votre nez dans mes affaires. Enfin, comme je ne puis pas vous obliger à désobéir aux ordres et encore moins vous tuer pour me débarrasser de vous, il me faudra donc prendre patience en espérant que mes ennemis supposés se décident à vous servir de cible le plus rapidement possible…

Mais, en lui-même, Bob se promettait bien de se soustraire à cette surveillance à la première occasion favorable. Il allait appeler un taxi, mais l'un des policiers l'arrêta d'un geste.

— Inutile, commandant Morane, dit-il. Puisque nous sommes destinés à ne pas nous quitter, vous devriez également profiter de notre voiture.

Bob avait pris son parti de la situation. Il grimpa donc dans la Ford noire de la police et se renversa sur les coussins, toujours encadré par ses deux gardes.

— À l'hôtel « Golden Gate », chauffeur, dit-il d'une voix de commandement, et que ça gaze…

À l'hôtel, Bob s'arrêta devant la porte de la chambre qu'on lui avait réservée et s'adressa à ses deux gardes du corps.

— Je présume que vous allez entrer avec moi et que pendant toute la nuit, vous me tiendrez la main pour m'empêcher d'avoir des cauchemars.

L'un des policiers secoua la tête.

— Non, commandant Morane, fit-il. Nous allons nous contenter de visiter votre chambre et votre salle de bains, pour voir si quelqu'un n'y est pas caché ou si l'on n'y a pas dissimulé quelque machine infernale. Nous nous assurerons aussi qu'on ne peut tirer sur vous de l'une ou l'autre fenêtre située de l'autre côté de la rue. Ensuite, nous vous laisserons seul…

— Vous allez rentrer chez vous ? demanda Morane avec un accent d'espoir dans la voix.

— Non. Nous nous assiérons chacun de part et d'autre de votre porte. Ce soir, deux de nos collègues viendront nous relever…

Quand Bob se retrouva enfin seul dans sa chambre, il se rendit compte que la vie ne valait plus la peine d'être vécue. Il venait de

passer plusieurs mois sous une surveillance totale, là-bas dans le repaire sous l'atoll, et maintenant qu'il avait, au risque de sa vie, recouvré la liberté, il y avait ces deux gardes du corps qui lui collaient aux talons.

Bien décidé à ne pas se laisser mettre en cage, Bob saisit le téléphone et fit appeler Lewison par la standardiste de l'hôtel.

— Cette plaisanterie va-t-elle durer encore longtemps ? demanda-t-il quand il fut en communication avec l'agent spécial du Trésor.

— De quelle plaisanterie voulez-vous parler, commandant Morane ?

— Vous savez bien de quoi je veux parler, répondit Bob avec impatience. Je voudrais que vous donniez l'ordre à vos deux petits copains d'interrompre leur surveillance. Comme tout homme libre, je n'aime guère d'être épié…

À l'autre bout du fil, il y eut un long silence. Puis la voix du T-man se fit entendre à nouveau, sur un ton grave cette fois.

— Écoutez bien, commandant Morane. Tout ceci n'est pas une plaisanterie. Vous avez flanqué en l'air toute une organisation de malfaiteurs. Or, nous avons de bonnes raisons de croire que quelqu'un appartenant à cette organisation – un gros bonnet sans aucun doute – rôde encore en liberté et doit vous en vouloir pas mal. Il vous a déjà manqué une fois en tentant de vous faire écraser ; rien ne dit que la seconde fois il manquera encore son coup. Voilà pourquoi je vous fais garder…

Bob se mit à rire doucement dans le microphone.

— Votre sollicitude me touche, dit-il. Pourtant, si au ministère des Finances vous avez l'habitude de voir tout en noir, il n'en est pas de même de mon côté. Il n'y avait qu'un seul gros bonnet, un seul maître dans la bande des Requins d'Acier, et c'était notre homme aux yeux glauques. Il est mort là-bas dans la lagune, mort noyé, et rien ne pourra le ressusciter. Les autres n'étaient que des comparses, je me tue à vous le répéter, et ils ne doivent nourrir qu'une seule pensée à l'heure actuelle : tirer leur épingle du jeu au plus vite…

La voix d'Al Lewison se fit impatiente.

— Croyez-moi, commandant Morane, il est inutile d'insister. Pendant que vous vous débattiez, là-bas, dans le repaire sous l'atoll, nous ne sommes pas demeurés inactifs nous non plus, et si nous vous assurons que vous courez un danger, c'est que celui-ci est réel…

Morane eut un geste d'impatience et le combiné trembla dans sa main.

— En un mot, Monsieur Lewison, vous ne voulez pas retirer vos deux gardes du corps ?

— Non.

— Alors, allez au diable…

Morane raccrocha avec colère. Il n'aimait guère être considéré comme un enfant en nourrice mais, en même temps, il ne pouvait en vouloir tout à fait à Lewison de sa sollicitude à son égard. Pourtant, Bob était certain de la mort de l'homme aux yeux glauques, et aussi de celle de Rex ; il continuait à croire qu'il avait été victime d'un chauffard et que, désormais, il ne courait plus aucun danger.

Par la fenêtre de la chambre, les rayons du soleil entraient à flots. Bob aurait aimé sortir, flâner dans la ville, à travers la pittoresque Chinatown ou dans le quartier des docks. Mais avec ces deux policiers attachés à ses pas, son plaisir serait gâché. Il préféra donc demeurer là, à attendre que Lewison daignât lui rendre sa pleine liberté.

D'une main lasse, Morane attira à lui sa serviette posée sur le lit, l'ouvrit et, pour tuer le temps, se mit à relire l'important courrier qu'il avait reçu au cours de son séjour à l'hôpital.

Monsieur,

Je suis vivement intéressé par vos aventures et votre lutte contre la bande des Requins d'Acier. Je serais très heureux de vous rencontrer afin de discuter avec vous, sur une base de vingt mille dollars, de l'achat en exclusivité de vos souvenirs, pour la chaîne de journaux dont je suis le principal actionnaire. Dès que votre état vous

le permettra, veuillez vous mettre aussitôt en rapport avec moi. Sincèrement à vous.

Signé :

Lemuel Stocker
172, Présidio Drive
San-Francisco – Phone : Battery 1-6521.

Bob Morane laissa retomber la lettre. Il se souvenait des paroles d'Al Lewison : « Lemuel Stocker est un gros banquier, qui dirige en même temps l'une des plus importantes chaînes de journaux du pays. Il possède de gros moyens, et vous auriez avantage à vous entendre avec lui au plus vite… »

— Puisque je n'ai rien d'autre à faire pour l'instant, murmura Bob.

À nouveau, il décrocha le combiné téléphonique et demanda à la standardiste de l'hôtel d'appeler Battery 1-6521. Il obtint presque aussitôt la communication et une voix morne, compassée – celle d'un domestique sans doute, – demanda :

— Battery 1-6521. Qui est à l'appareil ?…

— Je voudrais parler à Monsieur Lemuel Stocker, dit Bob, en éludant sans le vouloir la question.

Mais, là-bas, la voix insista.

— Qui est à l'appareil ?

Cette fois, Morane répondit :

— Je suis le commandant Morane. Monsieur Stocker m'a demandé de me mettre le plus vite possible en communication avec lui…

Aussitôt, la voix se fit moins impersonnelle, plus chaude.

— Le commandant Morane… Monsieur Stocker a laissé un message pour vous, commandant Morane. Il est parti, il y a une heure à peine, pour une partie de pêche à bord de son yacht. Peut-être, en vous dépêchant, pourrez-vous encore le joindre avant que le yacht n'ait levé l'ancre. Monsieur Stocker a insisté, au cas où vous téléphoneriez, pour que vous alliez le rejoindre aussitôt que possible… Je crois qu'il a une affaire urgente à régler avec vous…

Aussitôt Morane entrevit une journée en pleine mer, à bord d'un petit bâtiment racé et confortable, comme seuls peuvent s'en offrir

les milliardaires. Et, tout naturellement, il préféra cette solution, plutôt que de demeurer toute la journée enfermé dans sa chambre, avec ces deux gardes du corps devant sa porte.

— Quel est le nom du yacht ? demanda-t-il. Et où puis-je le trouver ?

— Le yacht s'appelle The Shark, et il est ancré dans le port de plaisance, devant Marina Boulevard. Mais dépêchez-vous si vous voulez l'atteindre avant qu'il n'ait levé l'ancre…

— Je vais tenter l'impossible, fit Morane.

Il raccrocha et un sourire apparut sur ses lèvres. Que cela déplaise ou non à Al Lewison, il allait brûler la politesse à ses deux gardiens. Après tout, il était un homme libre et pouvait donc agir sans remords.

Rapidement, Bob se redressa, passa son veston et se dirigea vers la fenêtre, pour déboucher sur le balcon. « À moi la liberté, songea-t-il. Et si Lewison s'inquiète, ce sera bien fait pour lui. Me tenir en cage, moi, Bob Morane, comme un vulgaire serin !… »

Déjà, il descendait les échelons de l'échelle d'incendie et, quelques instants plus tard, il prenait pied dans la cour intérieure de l'hôtel. Avec une jubilation secrète, il pensa à la tête que feraient ses deux gardes du corps quand ils s'apercevraient de sa disparition. « Ils ont songé à tout, pensa-t-il, sauf à l'échelle de secours. Comme si elle ne pouvait servir qu'en cas d'incendie ! »

Sans se presser, Morane gagna la sortie de livraison de l'hôtel et déboucha dans une étroite ruelle bordée de murs gris et noyée d'ombre. En sifflotant, il se dirigea vers l'entrée de la ruelle. À ce moment, un homme mince, de taille moyenne, portant un chapeau panama à bords baissés, sortit d'une encoignure et lui emboîta le pas.

*
* *

Vingt minutes plus tard, un taxi débarquait Bob Morane sur le quai de plaisance, juste devant le Shark. Bob mit pied à terre, paya le prix de la course, puis considéra le yacht avec admiration.

— Lewison ne mentait pas en affirmant que Lemuel Stocker avait de gros moyens, soliloqua-t-il. Il a l'air de ne rien se refuser. Son yacht ressemble davantage à un transatlantique qu'à tout autre chose…

Sans se presser, il se dirigea vers l'échelle de coupée et se mit à en gravir les marches. Aussitôt, un frémissement caractéristique lui apprit que le yacht était sur le point d'appareiller.

Quand Bob déboucha sur le pont, un homme trapu, aux cheveux et aux épais sourcils noirs et portant un uniforme d'officier de la marine marchande s'approcha de lui et demanda :

— Puis-je quelque chose pour vous, Monsieur ?

Bob hocha la tête.

— Oui, dit-il. Je voudrais parler à Monsieur Lemuel Stocker. À moins que vous ne soyez Monsieur Lemuel Stocker en personne…

L'officier eut un signe de dénégation.

— Je n'ai pas cette chance, répondit-il. D'ailleurs, je doute que vous puissiez le voir. Monsieur Stocker s'apprête pour une partie de pêche à l'espadon, en haute mer, et il n'aimera guère être dérangé…

— Monsieur Stocker m'a demandé de le contacter le plus vite possible, fit Bob sans s'émouvoir. Dites-lui que le commandant Morane est à bord…

À ces mots de « commandant Morane », le visage de l'officier s'éclaira.

— En effet, dit-il, Monsieur Stocker m'a donné des instructions à votre sujet. Il m'a dit que, si vous vous présentiez, il me fallait le prévenir aussitôt. Si vous voulez me suivre…

« Hé, hé, pensa Morane, Lemuel Stocker a l'air de tenir drôlement à mes mémoires… Cela affermit ma position et me permettra peut-être de formuler certaines exigences…»

Il avait suivi l'officier à travers la coursive du pont supérieur, jusqu'à une cabine-salon luxueusement meublée. L'officier lui désigna un fauteuil et une cave à liqueur.

— Servez-vous à votre guise, commandant Morane, dit-il. Je vais prévenir Monsieur Stocker de votre présence à bord…

Bob s'assit et attendit. Au bout de quelques minutes, l'officier revint.

— Monsieur Stocker s'excuse, dit-il, mais il est fort occupé à préparer ses engins de pêche. Dès qu'il aura terminé, il viendra s'entretenir avec vous… Il vous demande d'être son hôte, à bord du Shark, pendant un jour ou deux. À moins que vous n'y voyez un inconvénient quelconque…

Morane secoua la tête.

— Pas du tout, fit-il. Dites à Monsieur Stocker que j'accepte avec plaisir son invitation…

À nouveau, l'officier se retira et Bob se retrouva seul. Bientôt, le trépidement, sous lui, se fit plus sourd et, devant les hublots, les quais se mirent à défiler lentement, puis plus rapidement, indiquant que le yacht s'était mis en marche.

« Et dire que, si j'avais écouté cet oiseau de mauvais augure de Lewison, je serais encore à me morfondre dans ma chambre de l'hôtel « Golden Gate », pensa Bob. Au lieu de cela, deux jours de mer sur un rafiot du tonnerre, à pêcher et à se dorer au soleil… Vraiment, il ne faut jamais désespérer de la vie…»

À présent, les rives défilaient de plus en plus rapidement le long des flancs du yacht, qui s'engagea bientôt sous l'arche gigantesque du port de la Porte d'Or. Au-delà, c'était le large, l'étendue bleue de cet océan qui, toujours, avait exercé sur Bob une irrésistible attraction. Peu de temps auparavant, au cœur même de cet océan, il avait failli périr. Pourtant, il ne se souvenait déjà plus, ou à peine, des heures sombres passées dans le repaire sous l'atoll. Seul, l'avenir comptait pour Morane ; l'avenir et ces deux journées qu'il allait vivre en toute liberté, face à la mer et au ciel.

Comme Lemuel Stocker tardait à paraître, Morane décida, en l'attendant, de sortir sur le pont pour humer un peu l'air du large. Il se leva et marcha vers la porte mais, à ce moment précis, celle-ci s'ouvrit et un homme pénétra dans la cabine.

— Très heureux de vous rencontrer, commandant Morane, dit une voix connue.

Morane avait reculé, pour se laisser aller à la renverse dans le fauteuil, comme terrassé par la surprise. Le personnage qui se tenait devant lui était l'homme aux yeux glauques, le Chef des pirates. Ce

même homme que, peu de temps auparavant. Bob avait, de sa propre main, tué sous les eaux de la lagune aux perles…

Chapitre XVIII

Avec incrédulité, Bob Morane regardait à présent l'homme qui se tenait devant lui. Mais plus il détaillait chaque trait du visage, plus il devait se rendre à l'évidence. Ce nez légèrement busqué, ces lèvres fines, au pli cruel, ces cheveux tachés de gris aux tempes et ces yeux pareils à deux morceaux de verre, tout cela appartenait bien au chef des pirates. Pourtant, celui-ci était mort, Bob en avait la certitude.

L'homme souriait narquoisement et braquait un pistolet automatique sur le Français.

— Étonné de me voir, n'est-ce pas, commandant Morane ?

Bob, qui, peu à peu, se remettait de sa surprise, ouvrit la bouche pour parler, mais l'homme aux yeux glauques ne lui en laissa pas le temps.

— Je sais ce que vous allez dire, fit-il. Vous allez dire que je suis mort ou que l'homme que vous avez tué là-bas, près de l'atoll, était mon frère jumeau. Pourtant, il n'en est rien. Lemuel Stocker n'a jamais eu de frère, jumeau ou autre…

Cette fois, Morane comprenait de moins en moins. Tout dans cet homme disait qu'il était bien le Chef des pirates : son allure, ses gestes, son visage, sa voix même. Pourtant, si Lemuel Stocker et le Chef se trouvaient bien être une seule et même personne et si Stocker ne possédait pas de frère jumeau, qui dont était mort là-bas, dans la lagune, un poignard planté en plein cœur ? Devant l'impossible, Morane s'effarait, prêt à se pincer le bras pour bien s'assurer qu'il ne rêvait pas.

L'homme aux yeux glauques paraissait jouir au maximum de la surprise de son interlocuteur. Finalement, il jeta un rapide coup d'œil par les hublots, derrière lesquels il n'y avait plus à présent que la ligne monotone de l'horizon formée par la jonction de la mer et du ciel.

— Puisque nous sommes en pleine mer à présent, commandant Morane, dit encore le Chef, je puis vous raconter une histoire. Une histoire que vous serez seul à avoir entendue et que, par la suite, vous n'aurez le loisir de répéter à personne…

Le balancement de l'automatique, dans la main de l'homme, était assez suggestif pour que Bob ne doutât du sens de ces dernières paroles. Il se tint coi et attendit que son interlocuteur parlât à nouveau.

— Ce fut tout de suite après la guerre, comme vous le savez peut-être, commandant Morane, que toute cette histoire commença. C'est à cette époque que Lemuel Stocker, ayant acheté un atoll perdu en plein Pacifique, devait y découvrir un refuge sous-marin creusé par les Japonais et destiné à servir de repaire aux sous-marins de poche qui harcelaient les lignes de communications américaines. Dans l'esprit de Stocker, une idée ne tarda pas à germer, visant à user des sous-marins toujours entreposés sous l'atoll, à des fins de piraterie. Lemuel Stocker possédait un besoin démesuré de puissance et, en agissant ainsi, il comptait augmenter encore son pouvoir…

— Je savais tout cela, interrompit Bob, sauf bien entendu que le Chef des pirates s'appelait Lemuel Stocker…

Un léger sourire releva un peu la bouche cruelle du Chef. Cependant, le pistolet demeurait braqué, toujours aussi menaçant.

— Cependant, continua l'homme aux yeux glauques, Lemuel Stocker occupait une situation sociale élevée. Banquier puissant et principal actionnaire d'une des chaînes de journaux les plus importantes des États-Unis, il ne pouvait en même temps être chef pirate, diriger ses nombreuses affaires à terre tout en conduisant sa bande de flibustiers à travers le Pacifique. C'est alors qu'il se remémora ses années d'université et se rappela un de ses condisciples, Earl Bennett. À cette époque, Bennett était presque son sosie : mêmes yeux d'un vert bleuâtre, même allure distinguée, même couleur et même implantation des cheveux, à tel point que beaucoup les prenaient l'un pour l'autre. Il ne fallut pas longtemps à Stocker pour retrouver Bennett qui, devenu acteur de troisième ou quatrième ordre, végétait dans des tournées de province. Stocker le

fit convoquer et lui proposa une association. Bennett deviendrait son sosie et pendant que l'un se trouverait aux États-Unis, l'autre se mettrait à la tête de la bande des Requins d'Acier. Si un jour Lemuel Stocker était soupçonné par la police, il se trouverait ainsi à même de fournir d'irréfutables alibis…

« Pourtant, si jadis Stocker et Bennett formaient deux sosies presque parfaits, il n'en était plus de même à présent. Certes, ils se ressemblaient encore beaucoup, mais plus au point d'être infailliblement confondus. La vie les avait marqués différemment. Bennett avait un peu grossi et des rides marquaient ses yeux. Par contre, ses lèvres n'avaient pas l'expression amère de celles de Stocker.

« C'est alors que Lemuel Stocker, qui ne reculait devant rien, fit venir le docteur Fuchs, chirurgien esthétique de grand talent mais à demi fou. Celui-ci retoucha le visage de Bennett jusqu'à en faire une copie identique de celui de Stocker. Bennett suivit un régime pour maigrir et étudia avec soin le comportement et la voix de Stocker, s'attachant également à imiter son écriture, si bien qu'au bout de six mois, personne n'eût été capable de les distinguer l'un de l'autre. Comme, jamais, ni Stocker ni Bennett n'avaient eu de démêlés avec la justice, le bureau des identifications ne possédait donc pas leurs empreintes digitales et, en cas de coup dur, ils ne couraient guère le risque d'être reconnus.

» Ainsi, Lemuel Stocker possédait un double parfait qui, pendant qu'il écumait le Pacifique, se trouvait tranquillement assis dans son cabinet de travail, à San Francisco, ou vice-versa. Personne n'était au courant de la chose, sauf bien entendu, le docteur Fuchs, qui était retenu prisonnier dans le refuge sous l'atoll. Les choses en étaient là et l'association Stocker-Bennett s'avérait florissante et fructueuse, quand vous êtes intervenu…»

Lemuel Stocker – ou Earl Bennett – se tut, Morane comprenait à présent certaines paroles prononcées dans le repaire sous l'atoll, par le docteur Fuchs : « Avec deux hommes, j'en fais un seul…» ou : « Quelques petits coups de bistouri, et vous devenez le sosie de Jules César…»

Derrière son pistolet automatique, l’homme aux yeux glauques n’avait pas cessé de sourire.

— Je suppose, commandant Morane, que vous avez des questions à me poser ? fit-il d’une voix narquoise.

Bob hocha la tête affirmativement.

— Oui, dit-il. Je voudrais savoir pourquoi vous me racontez tout cela, à moi, votre ennemi, alors que vous avez toujours gardé là-dessus le secret le plus absolu ?

L’autre hocha les épaules avec insouciance.

— Considérez cette confidence comme une dernière grâce faite à un condamné à mort. Car sans doute ne l’ignorez-vous pas, commandant Morane, vous êtes condamné à mort. Je vous ai attiré dans ce piège à seule fin de vous exécuter. Tout à l’heure, quand vous avez téléphoné à ma maison de Presidio Drive, j’étais présent. Je suis aussitôt venu à bord du Shark pour vous y attendre et vous amener « faire un tour », comme on dit en argot criminel. L’autre jour, à votre sortie du Fédéral Building, mon chauffeur vous a manqué de peu mais moi, cette fois, je ne vous manquerai pas. Quand je vous aurai tué, votre corps sera coulé dans un bloc de ciment et immergé au large. Plus personne n’entendra jamais parler du commandant Morane…

Mais Bob secoua la tête.

— Ce ne sera pas aussi simple, fit-il. On me recherchera et le chauffeur du taxi qui m’a amené jusqu’au yacht indiquera aux enquêteurs à quel endroit il m’a déposé. Comme Al Lewison, l’agent spécial du Trésor, est au courant de la lettre que vous m’avez envoyée, il n’aura aucune peine à retrouver ma piste…

Ces remarques ne semblèrent cependant pas impressionner l’homme aux yeux glauques.

— Je dirai effectivement aux enquêteurs que vous êtes venu ici, commandant Morane, mais que vous en êtes reparti au bout d’une demi-heure, juste le temps de discuter de l’affaire qui nous occupait, les hommes de mon équipage, qui me sont tout dévoués, diront comme moi, et votre piste se perdra… Quant à vous, vous reposerez dans votre cercueil de ciment, par quelques centaines de mètres de fond, au large…

Cette fois, Morane ne répondit rien. L'homme aux yeux glauques, il le savait, avait tous les atouts en main. Une fois de plus, il s'était jeté tête baissée dans la gueule du loup, mais cette fois les mâchoires s'étaient inexorablement refermées sur lui, et il ne voyait pas très bien comment il pouvait réussir à s'en tirer…

Par le hublot ouvert, Morane écoutait le bruit du moteur d'un puissant canot passant tout près du yacht, puis celui d'un avion – « ou d'un hélicoptère », pensa Bob – survolant la mer à basse altitude. Sur le pont du Shark, il y eut un bruit de course, des rumeurs de voix. Autant d'indices de vie qui semblaient composer une sorte de glas sinistre…

L'homme aux yeux glauques dut comprendre les sentiments animant le Français car il se mit à ricaner.

— C'est dur de devoir dire adieu à l'existence, n'est-ce pas, commandant Morane ?

Bob ne dit rien. Il se contenta de considérer son adversaire et le revolver qu'il tenait à la main, en se demandant s'il parviendrait à se ruer sur lui tout en évitant la balle qui lui était destinée. Ce fut cependant le Chef qui répondit à cette question muette.

— Il est inutile de tenter quoi que ce soit, commandant Morane. Je suis excellent tireur et, au premier geste suspect de votre part, je vous aurai logé une balle en plein cœur…

Une grande lassitude envahit Bob. Il savait que le Chef ne tarderait pas à mettre sa menace à exécution. « Il me faut à tout prix gagner du temps, songea Morane avec angoisse. Gagner du temps…» Gagner du temps pour quoi, dans quel but ? Chaque seconde rognée sur la mort était cependant du temps gagné…

— Puis-je encore vous poser une question ? interrogea Morane.

Les yeux de l'homme aux yeux glauques étaient devenus durs, et ses lèvres se crispaient en une grimace inhumaine.

— Allez-y pour cette question, commandant Morane. Mais je vous préviens, ce sera la dernière…

Bob attendit un instant, puis il demanda :

— Qui êtes-vous ? Lemuel Stocker ou Earl Bennett ? Je voudrais savoir qui est mort là-bas dans les eaux de la lagune aux perles…

Un sourire équivoque apparut sur le visage du Chef.

— Stocker ou Bennett ? fit-il d'une voix suave. C'est ce que vous voudriez savoir ? Eh bien, disons que c'est Earl Bennett qui est mort là-bas…

— Vous êtes donc Lemuel Stocker ?

Le Chef secoua la tête affirmativement et une lueur de démence apparut dans ses regards.

— Oui, dit-il, je suis Lemuel Stocker, pour vous servir, commandant Morane.

Bob comprit que le moment était venu, et il s'apprêta à bondir, pour risquer le tout pour le tout. Dans la main de Stocker l'automatique frémit, le doigt de l'homme aux yeux glauques se crispa sur la détente. Alors, une voix sèche dit, tout près :

— Lâchez cette arme. Monsieur Stocker !

En même temps. Bob et Stocker tournèrent la tête dans la direction d'où venait la voix. Par le hublot ouvert, donnant sur le pont-promenade, ils aperçurent Al Lewison, et celui-ci braquait un gros colt sur le chef des pirates.

*
* *

Le premier moment de surprise passé, Stocker s'était ressaisi. Il voulut ouvrir le feu sur Lewison, mais celui-ci fut plus rapide. Son lourd colt tonna et le bandit, touché à l'épaule par le projectile, lâcha son arme. Presque aussitôt, des coups sourds ébranlèrent la porte de la cabine, et celle-ci s'ouvrit sous la poussée de deux hommes dans lesquels Bob reconnut les gardes du corps auxquels il avait faussé compagnie à l'hôtel « Golden Gate ». L'un d'eux se pencha et récupéra l'automatique de Stocker.

Al Lewison avait pénétré à son tour dans la cabine. Il s'approcha de Bob et lui posa la main sur l'épaule, pour dire avec un intense accent de satisfaction dans la voix :

— Je suis heureux de vous retrouver en vie, commandant Morane.

Le Français, encore sous le coup de l'émotion qu'il venait d'éprouver, repoussa avec humeur la main du T-man.

— Écoutez, Lewison, fit-il, je voudrais qu'avant tout vous m'expliquiez toute cette combine. Je fais la nique à mes gardes du corps, viens voir Lemuel Stocker, dans lequel je retrouve l'homme aux yeux glauques tué là-bas, dans la lagune, et au moment même où Stocker va me régler mon compte, vous apparaissez et me sauvez la vie juste à point, tout comme dans les romans à cinq sous. Recevoir quelques explications ne me ferait guère de mal, ne trouvez-vous pas ?

Lewison se mit à rire doucement.

— On a trop souvent tendance à nous croire complètement idiots, nous autres agents spéciaux du ministère des Finances, dit-il. Voilà longtemps cependant qu'à Washington nous soupçonnions Lemuel Stocker de tremper dans quelque affaire louche. Mais nous ne savions pas de quoi il s'agissait exactement et, sans preuves, nous ne pouvions agir. Après l'agression du South-Dakota, la description, faite par vous, du Chef des pirates cadrait exactement avec celle de Stocker. En outre, celui-ci, par sa situation de gros banquier, pouvait aisément être renseigné sur les déplacements d'or. Hélas, une rapide enquête nous apprit qu'au moment de l'attaque du South-Dakota, Lemuel Stocker se trouvait ici, à San-Francisco. Plusieurs personnes l'avaient rencontré, lui avaient parlé, et nous ne pouvions douter de leurs témoignages. Plus tard, vous nous avez affirmé avoir tué de votre propre main le Chef des pirates. Comme Stocker vivait toujours, il ne pouvait donc s'agir de lui. Par contre, nous avions réussi, toujours d'après vos descriptions, à identifier Rex. Celui-ci était un dangereux repris de justice, connu dans la pègre sous le nom de Rex Holliday. Voilà quelques années, inculpé de vol à main armée, il avait été mis en liberté sous caution pour, un peu après, bénéficier d'un non-lieu. La caution avait été versée par un avocat qui, s'il représentait un consortium de malfaiteurs, travaillait aussi à l'occasion pour Stocker, peut-être était-ce là une coïncidence, et nous attendîmes encore avant d'intervenir. Après votre « accident », vous m'avez alors parlé de cette offre que venait de vous faire Stocker au sujet de vos souvenirs sur l'affaire des Requins d'Acier. Aussitôt, ma méfiance fut éveillée car, cette fois, il ne pouvait s'agir d'une deuxième coïncidence. Je vous encourageai

donc à rencontrer Stocker au plus vite et, en même temps, vous collai deux gardes du corps aux talons, persuadé que vous vous empresseriez de leur brûler la politesse à la première occasion. Quand vous avez téléphoné chez Stocker, j'écoulais votre communication, installé dans la cabine de la standardiste de l'hôtel. Avant même que vous ne quittiez votre chambre, je savais donc que vous vous rendiez à bord du Shark. En outre, un de mes hommes, caché dans une ruelle, derrière l'hôtel, vous a suivi jusqu'au port de plaisance. Aussitôt, il m'a prévenu que vous étiez bien monté sur le yacht et que celui-ci venait d'appareiller. J'ai alors mis en branle mon dispositif d'attaque. Une vedette rapide, chargée de policiers et ayant l'apparence d'un vulgaire canot de plaisance, abordait le Shark en pleine mer, tandis qu'un hélicoptère de la défense côtière débarquait sur le pont des hommes armés de mitrailleuses Thompson. Sous la menace de ces mitrailleuses, les marins du yacht ne tentèrent même pas de résister, et vous connaissez la suite…

Morane ne répondit pas immédiatement. Ainsi, ce canot qu'il avait entendu, peu de temps auparavant, et cet hélicoptère survolant la mer à basse altitude, c'étaient là des signes de délivrance… Finalement, Bob se détendit et se mit à rire. Un rire un peu nerveux.

— Évidemment, concéda-t-il, pour un coup de maître, c'est un coup de maître. Cependant, Stocker pouvait très bien ne pas être notre homme…

— Il l'était, et cela seul compte, répondit le T-man. Vingt mille dollars pour une série d'articles, c'est là beaucoup d'argent, et cette offre m'a tout de suite apparu comme un appât destiné à vous attirer dans quelque guet-apens. Voilà pourquoi je n'ai pas hésité à agir…

— Et vous avez eu raison, reconnut Bob. Sans vous, j'étais bon pour un cercueil de ciment. Stocker a été pris par vous l'arme à la main. Tout me semble donc terminé pour le mieux…

Mais Lewison secoua la tête.

— Non, fit-il, tout n'est pas terminé. Une chose demeure à expliquer. Si vous avez réellement, de votre propre aveu, tué le Chef des pirates là-bas, en plein Centre Pacifique, comment pouvons-nous le retrouver ici même, et bien vivant ?…

— Cette fois, dit Bob, ce sera à mon tour d'éclairer votre lanterne…

En quelques phrases, il mit le T-man au courant des révélations que Lemuel Stocker, croyant la partie définitivement gagnée, lui avait faites quelques minutes auparavant. Quand il eut terminé, le visage de Lewison s'éclaira.

— Cela explique tout, fit l'homme du Trésor. Comme Lemuel Stocker ne possédait pas de frère jumeau, il s'en est fabriqué un, tout simplement… Cela explique aussi comment, il pouvait à la fois conduire ses Requins d'Acier au pillage et être en même temps ici, à San Francisco… Reste à savoir qui vous avez tué là-bas, dans la lagune. Stocker, ou Bennett ?…

D'une pièce, Lewison se tourna vers l'homme aux yeux glauques, que l'un des policiers était en train de panser provisoirement.

— Qui êtes-vous au juste ? interrogea-t-il d'une voix sèche.

Le bandit se redressa, une lueur mauvaise dans le regard.

— Je suis Lemuel Stocker, dit-il. Oui, Lemuel Stocker, et je ne parlerai qu'en présence de mon avocat…

Al Lewison jugea inutile d'insister pour l'instant.

— C'est bien, Monsieur Stocker, dit-il, vous l'aurez votre avocat. Mais je vous avertis qu'il aura bien de la peine à vous tirer d'affaire…

Le T-man se tourna vers les policiers et, leur désignant Lemuel Stocker, dit encore :

— Il faudra conduire ce bel oiseau à l'hôpital, et le garder à vue… Vous pouvez l'emmener à présent…

Les policiers forcèrent Lemuel Stocker à se lever et l'entraînèrent vers la porte de la cabine. Mais, avant de disparaître dans la coursive, le forban tourna vers Morane un regard haineux et jeta :

— Un jour ou l'autre, nous nous retrouverons, commandant Morane, et alors ce sera à mon tour de triompher…

Bob ne répondit pas. Il n'y avait d'ailleurs rien à répondre à cette menace. Tout ce qu'il importait de savoir c'était si un jour le chef des Requins d'Acier serait à même de mettre sa menace à exécution. De son côté, Al Lewison avait haussé les épaules avec insouciance.

— Inutile de vous préoccuper de ces paroles, dit-il. Avec les charges qui pèsent sur lui. Stocker, s'il échappe à la chaise électrique, s'en tirera avec tant d'années de travaux forcés qu'il faudra au moins trois vies humaines pour en venir à bout, et on ne s'échappe guère de la prison fédérale d'Alcatraz… Mais je suppose, commandant Morane, que vous vous sentez pressé de regagner la terre. Ce yacht doit vous rappeler de bien mauvais souvenirs…

— Et comment, répondit Bob.

Il se sentait las et vide.

— Tout ce que je demande à l'heure actuelle, c'est de pouvoir regagner ma chambre de l'hôtel « Golden Gate », de m'y faire servir un bon repas, puis de m'y reposer un peu. Et, cette fois, vous n'aurez pas besoin de me faire surveiller. Je ne tenterai pas de m'échapper, je vous en donne ma parole…

Chapitre XIX

Bob Morane entra dans sa chambre de l'hôtel « Golden Gate » et ferma la porte derrière lui. Il traversa la pièce et alla ouvrir les persiennes que la femme de chambre avait sans doute baissées en son absence. Il se sentait vacant et indifférent à toute chose. Il n'avait même plus l'envie de rentrer à Paris. D'ailleurs, il ne pouvait quitter les États-Unis pour l'instant, car il lui faudrait témoigner au procès de Lemuel Stocker. Alors, que faire ? Bien qu'il fît encore grand jour, il avait surtout envie de dormir… et aussi de manger.

Il s'assit sur le bord du lit, décrocha le téléphone et demanda qu'on lui montât à dîner. Quand il se fut copieusement restauré, il écrivit à la revue « Five » pour leur transmettre son accord à leur proposition au sujet de l'exclusivité de ses mémoires sur l'affaire des Requins d'Acier. Au moment où il finissait d'adresser la lettre, le téléphone sonna. Bob décrocha et entendit la standardiste qui disait :

— Commandant Morane… Longue distance… On vous demande de Miami…

Morane sursauta. Qui donc pouvait le demander de Floride ? Mais déjà une voix, très lointaine, retentissait.

— Hello, Bob ! C'est Frank qui te parle. Tu te souviens de moi ? Frank Reeves…

Si Morane se souvenait de Frank Reeves, ce jeune milliardaire qu'il avait jadis tiré des jungles de Nouvelle-Guinée et avec lequel il avait par la suite vécu de grisantes aventures, à la recherche d'une galère engloutie en Méditerranée[3]. Frank Reeves, son meilleur ami peut-être !…

— Bien sûr que je me souviens de toi, Frank. Cette question est indigne d'un vieil ami. Je suis ravi de l'entendre. Et comment se porte Carlotta ?

— Très bien. Nous rentrons d'un long voyage à travers l'Afrique et, à notre arrivée, nous avons appris ta présence aux États-Unis. Naturellement, nous tenons à te recevoir chez nous, ici, à Miami. Quand pourras-tu venir ?

Bob ne réfléchit guère longtemps. Il connaissait la luxueuse villa, presque un palais, que Reeves possédait non loin de Miami. Là au moins il trouverait le repos, loin des indiscrets et en la précieuse compagnie de Frank et de sa charmante jeune femme.

— J'accepte ton invitation, Frank, dit-il. Quelques affaires à régler ici à San-Francisco et, dans un jour ou deux, je saute dans un avion…

— O.K., Bob, et n'oublie pas que tu pourras demeurer chez nous aussi longtemps qu'il te plaira…

— Bien sûr, répondit Morane. Depuis tout ce temps, nous en aurons des choses à nous raconter… Mais n'oublions pas que nous parlons sur « longue distance ». Il est inutile de dépenser tous tes millions en bavardage…

Là-bas, le rire de Frank Reeves retentit, pour parvenir à Morane sous la forme d'un grésillement.

— Ce sacré Bob. Toujours aussi sage. Nous t'attendons, ne l'oublie pas…

Un léger déclic apprit à Morane que Frank Reeves avait raccroché. Il attendit, avant de faire la même chose, que la standardiste demandât :

— Terminé ?

— Terminé, répondit-il.

Bob reposa le combiné sur sa fourche et se laissa tomber à la renverse sur le lit.

— Ce vieux Frank, murmura-t-il. Cela va me faire plaisir de voir enfin vraiment une figure amicale après tout ce mic-mac…

Au-dehors le soir tombait à présent. Morane se dépouilla de ses vêtements et une demi-heure plus tard il dormait à poings fermés.

*

* *

La sonnerie du téléphone scia littéralement le sommeil de Morane, qui se réveilla en pensant que cet engin était certes l'invention la plus néfaste due au génie créateur de l'homme. En maugréant, il tâtonna longuement dans les ténèbres, à la recherche du poste posé sur la table de chevet. Finalement, il le trouva et décrocha avec colère.

— Qu'est-ce que c'est ? interrogea-t-il d'une voix rageuse.

— Ici Lewison, répondit une voix connue. Je voulais vous dire…

— Me dire ?… Ainsi en pleine nuit ?…

— En pleine nuit ? s'étonna l'agent du Trésor. Mais il est à peine dix heures du soir…

Bob consulta le cadran lumineux de sa montre-bracelet, pour s'apercevoir aussitôt que Lewison disait vrai. Il avait pourtant l'impression de dormir depuis des heures.

— Vous avez raison, Lewison, fit-il. Il est à peine dix heures. Cela ne m'empêchait pas de dormir comme un mort… Que vouliez-vous me dire ?

— Tout simplement que Lemuel Stocker n'est pas Lemuel Stocker. Le vrai Stocker est bien mort là-bas, dans les eaux de la lagune aux perles. L'homme capturé aujourd'hui est Earl Bennett…

— Comment pouvez-vous en être aussi certain ?

— C'est relativement simple, commandant Morane. À l'hôpital, nous avons fait examiner notre prisonnier, et cet examen a révélé qu'il avait subi différentes opérations de chirurgie esthétique, notamment à la commissure des lèvres et autour des yeux. En outre, les cheveux argentés, aux tempes, ne sont pas naturels mais provoqués par une décoloration.

Morane était à présent tout à fait réveillé.

— Tout s'éclaire à présent, dit-il. Lemuel Stocker tenait à diriger lui-même les opérations de brigandage des Requins d'Acier. Earl Bennett, lui, n'était sans doute qu'un simple fantoche, qui demeurait en permanence à San Francisco pour lui fournir un alibi en cas de coup dur. En apprenant la mort de Stocker, qui ne possédait pas de famille, Bennett conçut le plan d'usurper son nom et de s'emparer de sa fortune. C'est pour cette raison, afin d'écarter un témoin gênant, qu'il voulait à tout prix me faire disparaître.

— Nous avons raisonné de la même façon, approuva Lewison. Maintenant que la bande des Requins d'Acier est anéantie, Lemuel Stocker mort et Bennett sous les verrous, vous n'avez plus rien à craindre…

Dans les ténèbres presque totales de la chambre, Bob se mit à sourire doucement.

— Je suis heureux de vous entendre parler ainsi, Monsieur Lewison, fit-il. Je vais donc pouvoir mettre le cap sur la Floride, afin de m'y payer un peu de bon temps…

À l'autre extrémité du fil, Lewison parut exploser.

— En Floride ! s'exclama-t-il. Mais nous aurons besoin de vous pour le procès et…

— Je me présenterai devant le tribunal quand vous me convoquerez, assura Bob. En attendant, je mettrai le cap sur la Floride et vous ne m'en empêcherez pas, même en me suppliant à deux genoux. Vous devriez savoir que l'on ne me garde pas en cage, comme un malheureux oiseau chanteur. Et ne craignez rien, Lewison, je vous enverrai des cartes postales…

Morane se mit à rire et raccrocha.

— Douce Floride, murmura-t-il, me voici…

Et, aussitôt, il se mit à rêver de palmes doucement balancées par le vent et de plages de sable blanc léchées par les flots azurés de la mer des Caraïbes.

Chapitre XX

Cela faisait près de six mois à présent que Bob Morane était l'hôte de son ami Frank Reeves. Depuis longtemps déjà, il aurait voulu regagner la France mais, retenu par le procès d'Earl Bennett, il n'avait pu quitter les États-Unis.

Allongé cet après-midi-là dans un hamac tendu entre deux palmiers face à la mer des Caraïbes, Bob songeait aux événements de ces dernières semaines. Huit jours plus tôt, il s'était rendu à San-Francisco, pour y témoigner au procès d'Earl Bennett, et le jugement avait dû être rendu le matin même. Morane en attendait le résultat avec un peu d'inquiétude. En effet, si Bennett était acquitté ou condamné à une toute petite peine – ce qui était fort improbable, il deviendrait pour lui un ennemi redoutable dont il lui faudrait, nuit et jour, craindre la vengeance. D'autre part, Bob était fort accessible à la pitié, et il redoutait la peine capitale pour Bennett, dont il serait alors en grande partie responsable de la mort. Cependant l'enquête et la découverte, dans un coffre-fort étanche tiré du repaire immergé sous l'atoll, des dossiers de la bande des Requins d'Acier, avaient prouvé qu'à différentes reprises Bennett avait conduit les pirates au pillage, causant la mort de plusieurs personnes innocentes. Il était donc normal qu'il paie sa dette…

Faisant un effort pour contrôler le jeu vagabond de ses pensées, Morane tenta d'oublier les Requins d'Acier et tout ce qui les touchait de près ou de loin. Pendant de longues minutes, il s'efforça de suivre les évolutions d'une grande goélette de plaisance louvoyant au large, puis son attention fut attirée par un bruit dans les broussailles, sur la gauche du hamac.

Quelques secondes s'écoulèrent et un homme, vêtu d'un pantalon de fine toile et d'une chemise de couleur vive, déboucha d'entre les massifs d'hibiscus et de bougainvillées. Il était grand,

large d'épaules, et sur son visage aux traits énergiques, la franchise et la bonne humeur se lisaient.

— Hello, Frank ! fit Morane. Sans doute m'apportes-tu des nouvelles…

Frank Reeves hocha la tête affirmativement et tendit un pli à son ami.

— Ton Lewison me semble avoir tenu parole, dit-il. Un câble pour toi… De San Francisco…

Morane prit le télégramme et, rapidement, en déchira la bande sûreté et le déplia, pour lire aussitôt :

Bennett condamné à cent vingt années de travaux forcés. Stop. Pouvez dormir en paix à présent. Stop. Suggère vous quittiez aussitôt États-Unis. Stop. M'avez causé trop de soucis. Stop. Meilleurs souvenirs. Stop. Lewison.

Bob releva la tête et tendit le télégramme à Frank Reeves. Celui-ci lut rapidement et fit la grimace.

— Cent vingt années de travaux forcés, dit-il, c'est beaucoup. L'assurance de passer te reste de son existence en prison… Pourtant, si l'on se place à un certain point de vue, Bennett s'en tire à bon compte, car il aurait très bien pu être condamné à la poêle à frire[4]…

Morane hocha la tête en signe d'approbation.

— Oui, fit-il, tant qu'il y a vie il y a espoir. Bennett doit cependant regretter de ne pas être resté ce qu'il était avant que Lemuel Stocker ne vienne l'embarquer dans cette histoire : un petit acteur inconnu. À présent, il a atteint la célébrité, mais par de bien étranges voies.

— L'ambition est à la fois la meilleure et la pire des choses, renchérit Frank Reeves. Elle peut certes vous faire atteindre les sommets mais aussi vous perdre à jamais. Lemuel Stocker et Earl Bennett ont eu soif, l'un de pouvoir, l'autre d'argent. Le premier est mort obscurément, tué d'un coup de couteau alors qu'il voulait lui-même tuer. Le second, lui, passera le reste de son existence à Alcatraz…

Sur ces phrases sentencieuses, la conversation tomba. Ce fut Frank Reeves qui la ranima.

— Que vas-tu faire à présent, Bob ? Le Français eut un geste vague.

— Plus rien ne me retient aux États-Unis, fit-il. J'ai rédigé mes souvenirs sur l'affaire des Requins d'Acier à l'intention de « Five » et les droits m'en ont été payés. Il ne me reste donc plus qu'à rentrer en France…

Il y avait un peu de regret dans sa voix. Regret surtout de quitter Frank Reeves et sa jeune épouse, en qui il avait trouvé depuis longtemps une nouvelle famille. L'Américain dut comprendre les pensées de son ami, car il dit :

— Pourquoi ne resterais-tu pas encore un peu parmi nous ? Il n'y a pas mal de choses à voir par ici. Les marais des Everglades demeurent en grande partie inexplorés. Tu pourras y chasser, pêcher. Et qui sait, peut-être y trouveras-tu le point de départ d'une de ces aventures extraordinaires dont ton existence a été jusqu'ici émaillée…

Cette fois, Morane n'hésita pas. Il savait pouvoir user et abuser de l'hospitalité de Frank sans porter préjudice à celui-ci, mis à l'abri de tout souci matériel par sa gigantesque fortune.

— O.K., Frank, puisque tu insistes, je reste. Tu pourras me faire visiter les Everglades et nous marcherons encore ensemble à travers la jungle, comme au bon vieux temps où nous combattions les Papous mangeurs d'hommes, en Nouvelle-Guinée…

Mais ce n'était guère dans l'espoir de nouvelles aventures que Bob demeurait car, mieux que quiconque, il savait que l'aventure ne se cherche pas, qu'elle fond au contraire sur l'homme de façon imprévisible en empruntant les imprévisibles voies du hasard…

FIN

LA SINISTRE ORIGINE DU MOT « REQUIN »

De tous les hôtes de la mer, le requin est sans doute celui qui jouit de la plus triste réputation. Sa taille impressionnante – il atteint souvent la longueur de 7 à 8 mètres et pèse près de 500 kilos – son aspect effrayant – tête aplatie, museau arrondi avec des narines sous son milieu, dents tranchantes, pointues, dentelées sur les bords et disposées en plusieurs rangs – sa voracité surtout, en font un objet de terreur. Aussi les matelots normands lui ont-ils donné le nom de « Requiem », nom qui désigne depuis longtemps en Europe, la mort et le repos éternel ! Le mot requin, que nous employons actuellement, est donc une corruption de « requiem ».

Et certes le requin mérite sa sinistre réputation. L'assiduité, l'espèce d'acharnement qu'il met à suivre les navires, l'avidité avec laquelle il se jette sur les êtres vivants ou morts qui passent à sa portée le prouvent en suffisance.

On l'aperçoit souvent par temps calme à la surface des eaux, mais la plus violente tempête ne peut suffire à l'effrayer, pas plus que le tumulte d'un combat naval ; au contraire, il s'approche des navires pour attendre les morts et les blessés qui tombent à la mer.

Toutefois, la nature a mis un obstacle à la voracité de ce poisson : la position de sa gueule fait qu'il est forcé de se retourner pour saisir sa victime lorsque celle-ci nage à la surface de l'eau, et ce mouvement est ralenti dans une certaine mesure par l'énormité de sa masse et le peu de flexibilité de son corps. On assure même que des Africains et des Indiens ne craignent pas de se glisser à la nage jusque sous le monstre et de lui percer le ventre à coups de couteau avant qu'il ait eu le temps de se mettre en défense.

LA PÊCHE

Les pêcheurs choisissent de préférence les temps calmes et les nuits longues et obscures. Ils emploient des cordes très résistantes terminées par des chaînes de fer dont l'extrémité porte un hameçon chargé d'un appât. Curieux de nature et poussé par sa voracité, le requin s'approche, examine, et s'il n'est pas pressé par la faim, semble dédaigner l'appât et s'éloigne. Mais il revient bientôt et commence à mordre. Si l'on feint alors de retirer l'appât, il craint de la manquer et se jette goulûment dessus, l'avale en s'enferrant et replonge dans l'eau. Alors commence une lutte violente entre le monstre et l'homme. Le requin fait des bonds furieux pour essayer de se libérer, il s'efforce de couper la chaîne avec ses dents et l'homme le laisse faire jusqu'au moment où voyant que les forces du requin commencent à décliner, il tire sur les cordes de manière à lui sortir la tête de l'eau ; il lui glisse alors des cordes autour du corps et le hisse sur le pont du navire où il achève de le tuer.

Et c'est ainsi que l'homme triomphe à son tour d'un de ses adversaires les plus redoutables.

---

[1] Voir « *Oasis K ne répond plus* ».

[2] Voir « *Oasis K ne répond plus* ».

[3] Voir « *La Vallée infernale* » et « *La Galère engloutie* ».

[4] Nom employé vulgairement aux États-Unis, pour désigner la chaise électrique.